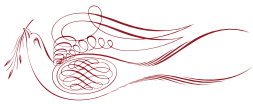
IBN HAZM



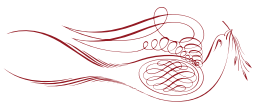
Le Collier de la Colombe

L'amour fidèle et l'illusion

TAWQ AL HAMÂMAH

Traduction
LEON BERCHER

Revue, corrigée, augmentée
et authentification des Hadîth
PAR DR HASSAN AMDOUNI



Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Translittération de l'alphabet arabe

Consonnes

’	ء	d	د	d	ض	k	ك
b	ب	dh	ذ	t	ط	l	ل
t	ت	r	ر	z	ظ	m	م
th	ث	z	ز	‘	ع	n	ن
j	ج	s	س	gh	غ	h	ه
h	ح	ch	ش	f	ف	w	و
kh	خ	s	ص	q	ق	y	ي

Voyelles longues

آ	â
ـُو	oû
ـِي	î

Voyelles brèves

ـً	an
ـٌ	oun
ـٍ	in
ـَ	a
ـُ	ou
ـِ	i

Diphtongues

أَوْ	aw
ـَيْ	ay aï
ـيَّ	iy
ـوّْ	ouw

Particularités

ة	a, at (état construit)
ٱلْ	(article) (al-qamariya) al
ٱلـّ	(article) (ach-chamsiya) an-n…, ar-r…

Préface

Le présent ouvrage dont le titre complet est : « **Abrégé du collier de la colombe et l'ombre du nuage sur l'intimité et la familiarité amoureuse, affectueuse et fraternelle des initiés à l'amour** », de l'auteur Ibn Hazm Al Andaloûsî a fait l'objet de deux traductions. La première, intitulée : « Le collier du pigeon ou de l'amour et des amants » et éditée en 1949 à Alger aux éditions Carbonel, est l'œuvre de Léon Bercher dont nous saluons, et l'initiative, et la qualité ; la seconde, plus récente (Paris 1992), est l'entreprise de Gabriel Martinez et se titre : « Le collier de la Colombe sur l'amour et les amants ».

Toutefois, une première présentation du texte réalisée par un jeune orientaliste russe du nom de Dk. Petrov, en langue française, date de 1914. Celle-ci fait suite à la sortie de la première édition de l'unique manuscrit arabe découvert par l'orientaliste hollandais Reinhart Dozy, qui en avait, à l'époque, en 1861, publié quelques pages dans son ouvrage : « L'histoire des Musulmans d'Espagne ».

Malgré la qualité de ces travaux, des informations complémentaires méritent d'être apportées sur l'ouvrage même et sur les carences observées dans les traductions existantes.

Le véritable ouvrage d'Ibn Hazm ne nous est, en réalité, pas parvenu dans sa totalité. Le texte dont nous agrémentons nos lecteurs et qui vous est présenté n'est en fait qu'un abrégé du Collier de la colombe… L'abrégé a été transcrit par un copiste qui n'a pas indiqué son nom mais qui a néanmoins précisé la date à laquelle il a clôturé la copie : début rajab de l'année 738 de l'hégire.

Le linguiste Mouhammad Ibn Ya'qoûb Al Fayroûz-Abâdi (mort 817 hégire), l'auteur du dictionnaire Al Qamoûs Al Mouhît, confirme cette indication, en relatant dans sa biographie d'Ibn Hazm, que le

livre Tawq Al Hamâmah (Collier de la colombe) était composé de 300 feuillets, bien plus que ce qui nous est parvenu.

La mention complète du titre de l'œuvre d'Ibn Hazm nous est rapportée par Ibn Nasîr Ad-Dimachqî qui est un homme de science à l'honorabilité confirmée, au savoir précis et qui est considéré comme une référence de son époque.

« ***Tawq Al Hamâmah wa Zillou Al Ghamâmah fil-Oulfati wal-Oullâf*** », formulation complète du titre de l'ouvrage en arabe est fort intéressante. Elle fait référence à l'amour, certes, mais pas uniquement à l'amour comme on l'entend au sein d'un couple ; bien plus, il est question d'affection, d'amitié, de tendresse, de proximité, de familiarité et d'attachement.

Les désignations d'amants et d'aimés décrivent toutes les personnes sujettes à l'amour quel qu'il soit. Or les termes arabes ***Oulfah*** et ***I'tilâf*** désignent l'amour au sens large ainsi que toutes ses ramifications sentimentales.

L'auteur a utilisé les expressions ***Tawq Al Hamâmah*** (collier de la colombe) pour signifier la pérennité de l'amour et ***Zill Al Ghamâmah*** pour exprimer ce qui ne dure pas et se défait rapidement. Cette dualité de l'amour est centrale chez Ibn Hazm : s'il est merveilleux d'aimer et d'être aimé en retour, cette équation n'est pas toujours rencontrée, l'amant n'est pas toujours récompensé de son amour et l'amour ou le mirage de l'amour n'est pas synonyme d'éternité mais peut comme l'ombre du nuage s'évanouir au contraire du collier de la colombe qui en est la parure indissociable.

Outre l'incomplétude du titre, une erreur méthodologique est à souligner : Léon Bercher et Gabriel Martinez dans leur entreprise de traduction n'ont pas comparé la copie qu'ils possédaient au manuscrit d'origine. Heureusement, le professeur 'Abdelhaqq At-Tourkoumânî a pallié à cette lacune. En effet, il s'est basée sur le manuscrit[1] de la bibliothèque de l'université de Leyde (Hollande) répertorié sous le

1 Disponible sur le site de l'université de Leyde à l'adresse suivante : http :/bc.leideuniv.nl/olg/select/tawq/index.htm.

n°927 pour présenter au public arabophone une nouvelle édition, fidèle à l'original et parue au Centre d'Etudes Islamiques en Suède en 2002 (1423 hégire).

Nous avons tenté dans le présent ouvrage un travail de recomposition se basant à la fois sur la copie incomplète de Léon Bercher, et celle authentifiée du professeur 'Abdelhaqq At-tourkoumânî.

En nous référant à cette nouvelle édition, nous avons mis à jour des insuffisances dans le travail de Léon Bercher que nous avons amélioré. Il existe deux types d'erreurs dans la traduction : des erreurs liées à l'absence de recoupement avec le manuscrit d'origine (dont l'omission de paragraphes entiers et de vers de poésie, orthographe incorrecte de noms propres) et des erreurs propres à la traduction comme la présence de nombreux contre-sens et de quelques fautes d'orthographe, d'erreurs grammaticales et de syntaxe.

En outre, l'auteur se livre à quelques approximations, il assimile, par exemple, l'école juridique Zahirite à une *secte* (sic !).

Enfin, nous avons ajouté les références des versets et des hadîth avec leur authentification.

Nous espérons mettre, enfin, entre les mains du lecteur une version française que nous espérons être la plus complète possible de cet abrégé de l'œuvre d'Ibn Hazm. Ceci constitue une modeste participation de notre part pour permettre au lecteur intéressé un plus grand accès au patrimoine islamique et plus précisément à l'un de ses joyaux.

Dr Hassan Amdouni

Avant-propos

C'EST AU Xe SIÈCLE DE NOTRE ÈRE, sous le règne de 'Abd Ar-Rahmân III, dit An-Nâsir li-Dîni-llâih (912JC-961JC), et sous celui de son fils Al-Hakam al-Moustansir Billâih (961JC-976JC), que la dynastie Omeyyade d'Andalousie atteignit à la fois son apogée et son déclin. Après la mort d'Al-Hakam, un ministre ambitieux et intelligent, du nom de Mouhammad Ibn Abî 'Âmir réussit à maintenir en tutelle l'héritier légitime de trône, Hichâm II, dit Al-Mou'ayyad Billâih et à usurper personnellement le pouvoir. Il en usa du reste pour le plus grand bien du pays. Car le commerce et l'industrie continuèrent à prospérer. Malheureusement, cette situation ne dura pas, et peu après la mort de Mouhammad Ibn Abî Âmir, au début du XIe siècle, l'Andalousie fut en proie à des troubles très graves qui détruisirent l'unité du Royaume. A la faveur de ces troubles, les tribus berbères ravagèrent le pays, et la prestigieuse Cordoue fut à plusieurs reprises livrée au pillage. Les provinces proclamèrent leur indépendance du pouvoir central. Les royaumes chrétiens du Nord se renforcèrent et se firent plus menaçants.

C'est au cours de cette période tourmentée et dans ces circonstances politiques dramatiques que se situe la jeunesse d'Aboû Mouhammad 'Alî Ibn Ahmad Ibn Sa'îd Ibn Hazm, l'auteur du *Tawq al-ḥamâmati fi al oulfati wal oullâf*. Le père d'Ibn Hazm fut, plusieurs années durant, ministre de Mouhammad Ibn Abî 'Âmir, le surnommé Al-Mansoûr qui exerçait le pouvoir réel à la place du Calife Hichâm II.

'Alî Ibn Hazm naquit en 384H/994JC. Il passa toute son enfance dans un environnement luxueux à Cordoue, et il reçut ainsi, jusqu'à son adolescence, une éducation mondaine très raffinée. Lorsque son père mourut en 1012JC, après avoir connu les amertumes d'une longue disgrâce et subi le contre-coup politique des revers de fortune des Banoû 'Âmir qu'il servait, Ibn Hazm vécut des jours fort sombres. En

1013JC, il dut quitter Cordoue dont les habitants avaient été durement chassés par les Berbères. Il se réfugia à Almeria. Mais sa tranquillité fut de courte durée. Le gouverneur de cette ville était lié avec ʻAlî Ibn Hammâd qui, en 1016JC, avait chassé du trône de Cordoue l'Omeyyade Souleymân Al-Mousta'în. Or, Ibn Hazm était devenu suspect au gouverneur à cause de ses sympathies omeyyades. Ce dernier le fit jeter en prison, et au bout de quelques mois, il le bannit. Ibn Hazm reprit donc le chemin de l'exil et alla à Valence où il se mit au service du prince omeyyade ʻAbd Ar-Rahmân IV dit al-Mourtadî. Cependant, à la suite de la défaite décisive subie par ce prince et de son assassinat en 1019JC sous les murs de Grenade, Ibn Hazm rentra à Cordoue, sa ville natale. Quelques années plus tard, en 1023-24JC, nous le retrouvons sur la scène politique. Mais il n'y fera qu 'une courte apparition. Pendant sept semaines seulement, il sera le ministre de l'Omeyyade ʻAbd Ar-Rahmân V qui venait d'être proclamé Calife. A peine monté sur le trône, ce prince fut assassiné et Ibn Hazm jeté en prison. Nous ignorons la durée exacte de sa détention. Mais il est certain qu'en 1027JC, à Jativa[2], il composa son *Tawq al-ḥamâma,* ouvrage consacré à 1 'amour et aux amants, sur lequel nous reviendrons tout à l'heure de façon plus détaillée.

Désormais Ibn Hazm abandonna la vie politique et s'adonna à la science, c'est-à-dire surtout au Droit (al fiqh) et à la théologie (al ʻaqâ'id). Mais son tempérament combatif et son esprit libéral le poussèrent à soutenir et défendre l'école Zahirite. Lorsque l'on prononce le nom d'Ibn Hazm, l'on pense d'abord au juriste zâhirite intransigeant, célèbre par ses écrits polémiques et dont la plume acérée et impitoyable a donné naissance au proverbe : « L'épée d'Al-Hajjâj et la plume d'Ibn Hazm ».

L'école du Zâhir a été ainsi nommée car elle soutient qu'en matière de dogme et de Loi religieuse, il faut s'en tenir à la lettre du *Coran* et des *Hadîth.* D'où l'interdiction de toute déduction personnelle, et la condamnation formelle de tout raisonnement par analogie *(al qiyâs)* ou encore, de toute opinion subjective *(ra'y)*. Les Zahirites prêchent

2 Châtiba en arabe

le retour aux seules sources originelles de la Loi, c'est-à-dire le *Coran* et les *Hadîth* et au consensus *(al ijmâ')*, et à cet égard, ils sont très proches des Hanbalites : adversaires acharnés des doctrines ach'arites ; ils sont également hostiles aux doctrines mystiques, et ils s'élèvent avec indignation contre le culte des Saints, tout comme les Hanbalites. On conçoit aisément que de telles théories se soient heurtées aux autres courants théologiques et aux autorités politiques qui les soutenaient. Et cela explique tous les revers de fortune qu'Ibn Hazm dut encore subir durant sa vie alors que, pourtant, il ne jouait plus aucun rôle politique, et s'était consacré uniquement à la science.

Il est probable, si ses œuvres avaient eu un caractère polémique moins accentué, moins intransigeant et, pour tout dire, moins rebelle à 1'orthodoxie, qu'Ibn Hazm aurait mené une existence moins agitée et n'aurait pas connu les persécutions dont il souffrit durement. Or, celles-ci résultèrent logiquement de l'audace de ses outrances. Ainsi fut-il banni, de province en province. Sous le dernier Omeyyade, Hichâm III, il se vit interdire de professer à la Grande Mosquée de Cordoue.

A Séville, ses livres furent publiquement brûlés. Pendant quelque temps, il trouva refuge dans 1'Ile de Majorque où il put avoir encore un petit nombre de disciples. Mais l'un de ses adversaires mâlikites réussit à l'en chasser. Accablé par tant de vicissitudes et d'amères désillusions, il alla finir ses jours dans un domaine familial près de Casa Montija (non loin de Badajoz), en milieu rural. Il mourut le 30 cha'bân 456H/ 16 août 1064JC.

De ses œuvres qui comportaient, dit-on, plus de quatre cents écrits divers, il n'en reste guère qu'une douzaine. Nous citerons, en dehors du *Tawq al-hamâma :*

1° *Kitâb al-fisal fi al-milal wa al-ahwâ'i wa-n-nihal.* C'est une sorte d'histoire polémique religieuse où l'auteur traite des différentes sectes et dissidences musulmanes, mais encore le Christianisme et le Judaïsme. Cet important ouvrage a été imprimé en Egypte, en 1317 de l'Hégire, en cinq gros volumes.

2° *Kitâb Ibṯâl al-Qiyâs wa-r-ra'y wal-istiḥsân wa-t-ta'lîl,* abondamment utilisé par le grand orientalisme hongrois Ignaz Goldziher dans sa magistrale étude intitulée *Die Zâhiriten.* Le *Ibṯâlal-Qyâs* n'a, à ma connaissance, jamais été imprimé.

3° *Kitâb al-Iḥkâm fi uṣûl al-aḥkâm* (Livre sur les fondements des règles juridiques) qui a été édité au Caire, en 1345-47 de l'Hégire (8 tomes en 2 volumes).

4° Un *Dîwân,* recueil de poésies qui reflètent ses tristes expériences.

5° *Kitâb al akhlâq wa-as-siyar (Epître morale)* où l'on trouve exemple de son acuité de psychologue.

Il nous faut maintenant revenir au *Ṯawq al-ḥamâma.* Il existe un seul manuscrit, celui de la Bibliothèque de l'Université de Leyde. Parmi les savants orientalistes, c'est Dozy qui, le premier, s'y est intéressé. Il en a traduit tout un chapitre, dans son *Histoire des Musulmans d'Espagne.* Mais ce n'est qu 'en 1914 que le professeur D.K Pétrof, de l'Université de Saint-Pétersbourg, en publia une édition chez Brill, à Leyde. Plus tard, en 1931, l'imprimerie 'Arfa, à Damas, en donnait une nouvelle édition qui ne présenta aucun progrès sur celle de Pétrof.

Le sujet que traite ici Ibn Ḥazm n'est pas nouveau dans la littérature arabe. Plus d'un siècle avant lui, Al-Jâḥiẓ avait déjà composé un petit traité sur l'amour et sur les femmes : *Fî al 'ichqi wa-n-nisâ'*, que l'on peut trouver sous le n°7 de ses *Rasâ'il* éditées au Caire. (Imp. At-Taqaddoum, 1324 de l'Hégire). Au X^e^ siècle, ce même thème fait l'objet d'une des épîtres de *Ikhwân aṣ-ṣafâ* (éd. Bombay, III, 63-75). Presque à la même époque, al-Masû'dî en parle également dans ses *Mouroûj adh-dhahab* (éd. Paris, IV, 368-386).

Après Ibn Ḥazm, d'autres auteurs célèbres n'ont pas non plus dédaigné ce sujet. Al-Ghazâlî (XI^e^ siècle) s'y est intéressé dans son *Mîzân al-'amal*,, mais selon le point de vue de l'amour mystique. Au XIV^e^ siècle, le célèbre docteur hanbalite Ibn Qayyim al-Jawzîya répondait sous forme de *fatwâ* à la question suivante :

« Comment guérir du mal d'amour ? », ce qui fit l'objet de l'ouvrage intitulé *Al-Jawâb al-Kâfî liman sa'ala 'an ad-dawâ' acsh-shâfî.* Maints passages de ce livre permettent de supposer que l'auteur avait eu connaissance du *Ṭawq al-ḥamâma* d'Ibn Ḥazm. Citons enfin, pour le XVI[e] siècle, un ouvrage écrit dans le même style, très répandu en Orient, et dont l'auteur est le médecin aveugle Dâwûd Ibn 'Oumar al-Anṭâkî, qui a repris et remanié le traité composé au siècle précédent par Ibrahîm Al-Biqâ'î, sous le titre *Ashwâq al-ahwâ'.* L'ouvrage de Dâwoûd al-Anṭâkî est intitulé *Tazyîn al-achwâq bi-tafsîl achwâq al 'ouchchâq.*

De toutes ces productions littéraires, c'est incontestablement celui du ***Ṭawq al-ḥamâmah*** qui reste la meilleure et la plus intéressante. Elle se distingue des autres œuvres de cette époque par son caractère vivant, original et personnel. Il n'y est point question des amours célèbres des temps passés. ***Majnoûn et Laylâ***, ***Jamîl et Bouthayna***, ***Kouthayyir et 'Azza*** et tous les autres types classiques de couples amoureux sont bannis du ***Ṭawq al-ḥamâmah***.

L'auteur ne nous parle que de ce qu'il a vécu et éprouvé lui-même. Les personnages de son livre sont, en dehors de lui, des gens qu'il a connus et fréquentés : princes, ministres, savants, étudiants. .. dont il nous raconte, en un style charmant et plein d'élégance, les diverses histoires d'amour. Peut-on, cependant, affirmer avec Pétrof que ce livre nous permet de pénétrer dans la vie intime des Arabes d'Andalousie du XI[e] siècle, et fournit à l'histoire de cette époque une riche et brillante contribution ? Ce serait là nettement exagéré. En effet, si Ibn Ḥazm a situé le cadre de son traité dans le milieu même où il vivait (c'est-à-dire en Andalousie musulmane) il ne prétend nullement au caractère spécifiquement andalou de ses récits et des tableaux qu'il brosse. Ainsi, telle scène qui se passe à Cordoue, dans le ***Ṭawq***, pourrait aussi bien « voir Baghdâd pour décor ».

Une autre caractéristique du ***Ṭawq***, c'est que la quasi totalité des poésies qui s'y trouvent, sont des productions d'Ibn Ḥazm lui-même.

Pourtant, celles-ci ne présentent pas, selon nous, un caractère particulièrement marquant. Cet avis n'est pas celui de Pétrof qui déclare :

Ibn Hazm a horreur de « l'oripeau verbal » et « préfère une poésie naturelle et claire qui reproduit les états d'âme dans leur simplicité primitive ». Or, comme le fait très justement remarquer le grand orientalisme hongrois I. Goldziher, cette simplicité et ce naturel sont choses tout à fait relatives. Ibn Hazm respecte trop les règles de l'art poétique arabe pour se dégager entièrement des procédés conventionnels qui, du moins au goût d'un lecteur occidental, étouffent parfois le naturel et la spontanéité de l'expression des sentiments sous la chape d'une rhétorique brillante mais terriblement rigide et froide.

Ainsi donc, ce n'est pas par la qualité de ses poésies que le ***Tawq al-ḥamâmah*** mérite d'être considéré, sinon comme un chef-d'œuvre, du moins comme une œuvre très digne de retenir notre attention. C'est bien plutôt dans la prose de ce livre qu'il faut chercher et trouver ces titres à notre estime. C'est en effet cette prose qui reflète la fine psychologie, la justesse d'observation de l'auteur, à presque chaque page; et c'est elle aussi qui nous offre le choix heureux des anecdotes qui viennent illustrer, au bon moment, un exposé abstrait et distraire également le lecteur.

Disons maintenant un mot du plan général de l'ouvrage.

C'est à la demande d'un ami d'Almeria, venu le visiter dans sa résidence de Jativa (province de Valence), qu'Ibn Hazm composa ce petit traité sur l'amour, les circonstances dans lesquelles il naît, les vicissitudes qu'il traverse et le comportement qu'il impose aux amants.

L'auteur nous parle d'abord de l'amour, du point de vue philosophique et des différentes causes qui le font naître. Il réserve à chacune de ces causes un chapitre spécial. Puis il traite des joies et des peines de l'amour, et des qualités propres à certains amants. Dans son exposé, il respecte autant que possible le processus naturel du développement du sentiment amoureux, tout en opposant les unes aux autres ses qualités contraires. C'est ainsi, par exemple, que le chapitre sur la discrétion en amour est immédiatement suivi du chapitre qui traite de la divulgation des tendres secrets.

Au chapitre de la soumission succède celui de l'insoumission; à celui de la fidélité, celui de l'infidélité, etc.

Il nous explique ensuite comment l'amour prend fin par l'oubli et par la mort des amants, et l'ouvrage s'achève sur deux chapitres moraux, sur l'abomination du péché « et sur les hauts mérites de la chasteté ». Là, le théologien, le juriste éminent et même le futur polémiste se révèlent brillamment à nous. Il cite quelques *ḥadîth* selon la technique des « *mouḥaddithoûn* » (les savants du ḥadîth), c'est-à-dire avec des *isnâd* dont la chaîne part de ses informateurs immédiats pour remonter directement jusqu'au Prophète (Salut et Bénédiction sur lui). Enfin, c'est un véritable cours de droit qu'il expose lorsqu'il traite du châtiment réservé par la Loi divine à l'adultère.

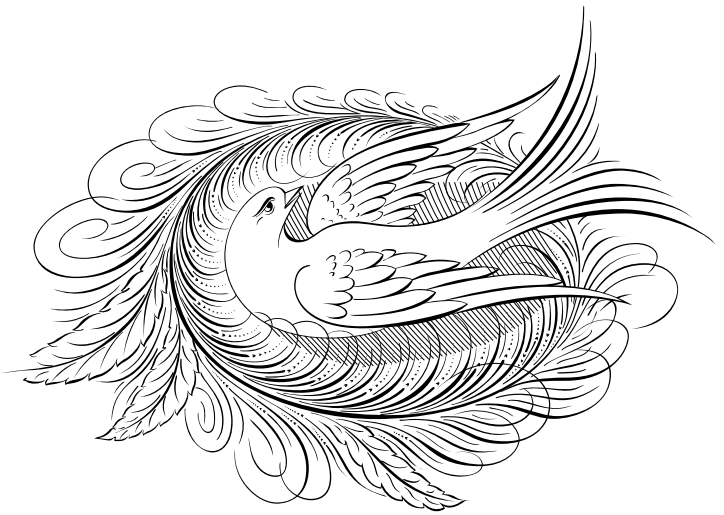
Comme nous l'avons déjà dit, le texte du ***Ṭawq al-ḥamâmah*** a été édité par Pétrof sur un seul manuscrit, celui de Leyde. Ce manuscrit, d'ailleurs assez décevant, n'est malheureusement pas la reproduction *intégrale* de l'original. Le copiste s'est permis de supprimer bien des passages, tant dans la prose que dans les vers. Or l'importance de l'ouvrage a, dès la parution de l'édition Pétrof, attiré l'attention des plus grands orientalistes de ce temps, sur la nécessité d'éliminer de ce beau texte toutes les corruptions qui le déparent, et c'est ainsi que Goldziher, K.Brokelmann et enfin, William Marçais, ont apporté à l'édition Pétrof des corrections excellentes.

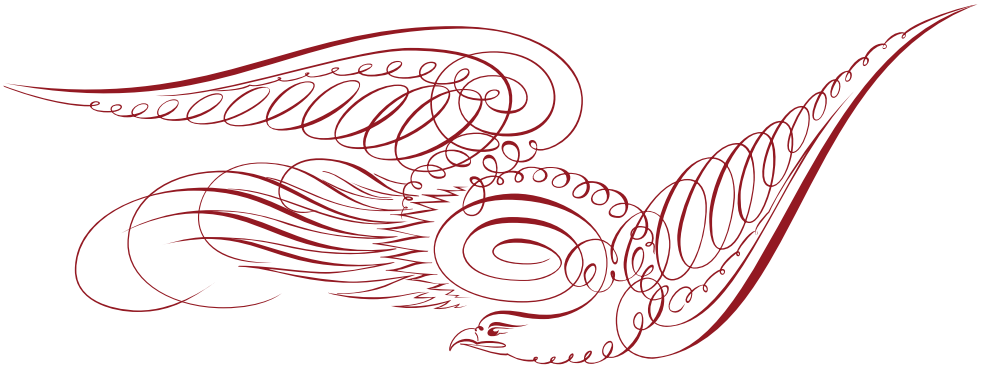
C'est grâce à ces précieuses rectifications de texte que le Professeur Nykl a pu, en 1931, donner une traduction anglaise du *Collier de la Colombe,* et qu'un autre arabisant, Max Weisweiler, l'a également traduit en allemand. Cette dernière traduction a été publiée en 19-41, à Leyde. J'en ai rendu compte dans la Revue *Hespéris* (t. XXXIII, année 1946, pp. 182-191).

Comme on le verra, la présente traduction tient compte non seulement des corrections déjà faites par les susdits orientalistes, mais encore de celles que j'ai cru devoir, ça et là, apporter au texte, et le lecteur les trouvera indiquées en notes.

Léon Bercher

Le Collier de la Colombe





Au Nom d'Allâh, Le Très Clément, Le Très Miséricordieux

Voici ce que dit Aboû Mouḥammad (Qu'Allâh lui pardonne) : « La meilleure façon dont je puisse commencer cet ouvrage, c'est de louer Allâh, Puissant et Grand et, dans toute la mesure de Sa Dignité, Lui demander de répandre Ses Grâces sur Mouḥammad, Son Serviteur et Envoyé et sur tous Ses Prophètes. »

Dieu (ﷻ) nous préserve, toi et moi, du désarroi de l'âme ! Qu'Il ne nous impose point une charge au-dessus de nos forces! Que, par Son noble secours, II nous donne un guide qui nous conduise sûrement dans les voies de l'obéissance à Ses Commandements!

Que, par Son Assistance, II nous procure un moyen de nous détourner des péchés qui L'offensent! Qu'Il ne nous abandonne pas à la faiblesse de notre volonté, à la fragilité de nos forces, à la déficience de notre constitution, à l'incertitude de nos opinions personnelles, à l'imperfection de nos choix, à notre manque de discernement et à la corruption par nos passions !

Ta lettre, venant de la ville d'Almeria, m'est parvenue dans ma demeure à la Cour de Jativa. Tu m'y donnais de tes bonnes nouvelles et j'en ai rendu grâces à Dieu, Lui demandant de continuer à t'accorder Ses faveurs et de te garder, pour mon amitié, comme un précieux viatique. Peu après, j'ai pu te voir en personne, tu t'es rendu toi-même chez moi, en dépit de l'éloignement, de la longueur du voyage, et des dangers de la route. Certes, des obstacles moindres eussent suffi à refroidir le zèle le plus ardent et à effacer les souvenirs dans la mémoire des gens. Rares sont ceux, en effet, qui s'attachent aussi fermement que toi au lien de la fidélité, respectent, comme tu le fais, les engagements antérieurs, les affections solides inspirées par l'amour d'Allâh Le Très-Haut et les obligations nées d'une éducation commune ou d'une amitié d'enfance.

Or Allâh (ﷻ) a fermement établi entre nous de tels liens, ce pour quoi nous Le louons et remercions.

Dans cette lettre, tu m'as fait part de visées qui dépassent le cadre habituel de toutes tes autres lettres. Puis, en venant me rendre visite, tu m'as finalement dévoilé ton dessein. Cette franchise est une qualité dont tu as toujours fait preuve en me faisant participer à tes joies comme à tes amertumes, à tes pensées secrètes ou découvertes.

Tu as toujours été guidé par une affection véritable que je te rends au centuple, ne souhaitant, pour ma part, d'autre récompense que d'être payé en retour. C'est en ce sens que j'ai récité, à l'adresse de ʿOubayd-Allâh Ibn ʿAbd Ar-Raḥmân Ibn Al-Moughîra, le fils du Commandeur des Croyants An-Nâṣîr, qui était mon ami (Allâh lui fasse miséricorde) les vers suivants extraits d'un long poème :

Mon affection pour toi ne saurait décliner
alors que certaines amitiés sont de simples mirages.

J'ai toujours été d'une sincérité absolue envers toi et mes entrailles portent
l'empreinte évidente et l'inscription qui proclame mon affection.

Si mon âme concevait de l'affection pour un autre que toi,
je l'en arracherais et la lacérerais de mes mains.

Mon seul désir, c'est d'être aimé de toi
et c'est aussi le seul objet des propos que je t'adresse.

Si j'arrive à l'obtenir, la terre entière et l'humanité ne seront à mes yeux
que poussière et les habitants de tous les pays, de chétifs insectes.

Tu m'as chargé (Qu'Allâh te soutienne), de composer pour toi une épître où je décrirais l'amour, ses diverses significations, ses causes, ses accidents, ses vicissitudes et les circonstances favorables qui l'entourent, et ce, en m'en tenant à la réalité, sans aucun ajout ni broderie. Tu voulais bien plutôt que je rende fidèlement, et tels qu'ils se sont

passés, des faits que j'ai connus personnellement, dans la mesure de mes souvenirs. Je me suis donc empressé de satisfaire ton désir.

Mais si tes souhaits n'étaient pour moi des ordres, je n'aurais point entrepris cette tâche. En effet, cela fait partie des actions superflues et mieux vaudrait pour nous, vu la brièveté de notre vie, ne l'employer qu'à ce dont nous espérons une heureuse issue et un retour favorable dans l'éternelle demeure.

Pourtant, le Qâdî Houmâm Ibn Ahmad m'a rapporté, d'après Yahyâ Ibn Mâlik, qui le tenait de 'Â'idh, avec une chaîne de garants remontant à Aboû Ad-Dardâ', sa parole : « Ravivez vos âmes par quelque légèreté, afin que celle-ci l'aide à mieux servir la vérité. » Et un pieux personnage d'entre les Anciens a tenu ce propos :

« Qui ne sait se conduire en jeune homme ne sait se conduire en ascète. »

De même une sentence du Prophète (ﷺ) affirme : **« Donnez du repos aux âmes, car elles se rouillent comme le fer. »**[3]

Dans la tâche que tu m'as imposée, il me faut relater ce dont j'ai été personnellement témoin, ce que j'ai appris de tierces personnes et ce que m'ont rapporté des hommes dignes de foi d'entre mes contemporains. Tu voudras donc bien me pardonner de ne pas citer de noms. En effet, si je le faisais, je dévoilerais quelque turpitude que l'on n'a pas le droit, au regard de notre fraternité musulmane, de divulguer. Cette discrétion est également motivée par le désir de ménager quelques amis très chers ou quelques personnages illustres. Je me bornerai donc à nommer les gens quand il n'y a pas d'inconvénient à le faire et quand, ni l'intéressé ni moi-même, n'en saurions encourir un reproche, soit parce que les faits sont trop connus et qu'il ne servirait à rien de les dissimuler et les laisser dans le vague, soit encore parce que l'intéressé considère comme sans importance la divulgation de son cas et ne désapprouve point qu'on en colporte la nouvelle, car il peut s'y trouver un enseignement.

3 Hadîth jugé faible par Al Albânî

Dans cette épître, je citerai des vers que m'ont inspirés des choses dont j'ai été témoin. Donc, ne me désapprouve pas d'avoir suivi la voie des rapporteurs de récits qui se citent eux-mêmes. C'est la pratique courante de tous ceux qui produisent des vers. Mais encore, il serait désolant pour moi de rendre directement les paroles de mes compagnons. Je me bornerai donc à te rapporter ce qui m'est arrivé, dans le domaine sur lequel tu m'interroges, tout en assumant la responsabilité de mes propos. Dans cet écrit, je m'en tiendrai aux limites que tu m'as fixées, aux faits dont j'ai été témoin ou qui m'ont été relatés par des gens dignes de foi. Fais-moi grâce des histoires des Bédouins et des Anciens ! Leur manière n'est point la nôtre, et, du reste, les informations les concernant sont devenues banales. Ce n'est point mon fait d'enfourcher la monture d'autrui, ni de me parer des plumes du paon. Et demandons Pardon et Assistance à Allâh. Il n'y a d'autre Seigneur que Lui.

Préambule

J'AI DIVISÉ CETTE ÉPÎTRE EN TRENTE CHAPITRES. Dix ont trait aux origines de l'amour. Le premier, qui suit immédiatement ce préambule traite des signes de l'amour ; puis vient celui qui parle des personnes devenues amoureuses en dormant, celui des gens qui se sont épris sur une simple description, celui de ceux qu'un seul regard a enflammés, celui des personnes qui ne s'attachent que peu à peu, celui des allusions par la parole, celui du langage des yeux, celui de l'échange épistolaire, puis celui du messager.

Douze autres chapitres traitent des accidents de l'amour et de ses attributs, louables et blâmables. Sans doute l'amour est-il lui-même un accident et l'on sait qu'un accident ne peut comporter d'autres accidents et que la qualité d'un attribut échappe à la définition. Mais c'est la simple manière de parler par métaphore, en prenant l'attribut pour la chose elle-même.

Quand nous constatons qu'un accident est dans la réalité plus petit qu'un autre ou plus grand ou plus beau ou plus laid, selon la façon dont nous concevons cette réalité, nous comprenons alors que ces accidents diffèrent par le plus ou par le moins, uniquement dans la forme sous laquelle ils se manifestent à nos yeux ou à notre esprit ; car, de par leur nature, ils ne sont pas susceptibles de quantité ni de division puisqu'ils n'ont pas de place dans l'espace. Ces chapitres sont donc celui de l'ami secourable, celui de l'union, celui de la garde du secret, celui de sa révélation et de sa divulgation, celui de la soumission et de l'insoumission, celui des personnes qui s'éprennent d'une qualité et qui, ensuite, n'aimeront jamais plus une qualité différente, celui de la modération des désirs, celui de la fidélité, celui de la trahison, celui de la consomption et enfin celui de la mort.

Six autres chapitres traitent des calamités qui frappent l'amour : celui du guetteur, celui du délateur, celui de l'évitement, celui de la

séparation et celui de l'oubli. Dans ces six chapitres, il en est deux qui ont leurs contraires parmi les précédents ; ce sont celui du censeur, qui a pour contraire celui de 1'ami secourable et celui de l'évitement, qui a pour contraire celui de l'union. Il en est quatre autres qui n'ont point de contraire dans les aspect de l'amour ; ce sont celui du guetteur et celui du délateur (qui n'ont d'autre contraire que leur suppression pure et simple) ; or, on sait que le contraire c'est la chose qui, quand elle se produit entraîne l'abolition de la chose préexistante. Puis le chapitre de la séparation qui a pour contraire le voisinage des amants. Mais ce voisinage n'est pas une des manifestations de l'amour dont je traiterai ici ; enfin, le chapitre de l'oubli qui a pour contraire l'amour lui-même. En effet, c'est l'oubli qui entraîne l'abolition et la suppression de l'amour.

J'achève cette épître par deux chapitres où je parle de la laideur du péché et des mérites de la continence. Le tout se termine par une exhortation sur la soumission à Allâh, Puissant et Sublime, par une invitation à faire le bien, et une interdiction à faire le mal. N'est-ce pas là, en effet, une obligation pour tout croyant ?

Cependant, dans l'ordre d'exposition de certains de ces chapitres, je me suis écarté du plan esquissé plus haut. J'ai, en effet, suivi le développement naturel des choses, leur ordre chronologique, leur gradation et leur survenue ; j'ai placé les sentiments opposés côte à côte. Ainsi, dans un petit nombre de chapitres, la disposition sur-indiquée n'a pas été respectée. (Qu'Allâh nous prête Son Assistance).

Voici donc en définitive comment ces chapitres se succéderont. D'abord, le présent chapitre qui contient l'entrée en matière, la division de l'ouvrage en ses diverses parties et l'étude sur la nature de l'amour ; ensuite, le chapitre des signes de l'amour, puis, successivement, celui des personnes qui deviennent amoureuses en rêve, de celles qui s'éprennent sur une simple description, de celles qu'enflamme un seul regard, de celles qui n'aiment qu'avec le temps, de celles qui, ayant aimé une qualité, n'aimeront jamais plus une qualité différente ; le chapitre des allusions par la parole, celui du langage des yeux, celui de l'échange épistolaire, celui du messager, celui de la garde du secret, celui de sa divulgation, celui de la soumission, celui de l'insoumission, celui du

censeur, celui de l'ami secourable, celui du guetteur, celui du délateur, celui de l'union, celui de l'évitement, celui de la fidélité, celui de la trahison, celui de la séparation, celui de la modération des désirs, celui de la consomption, celui de l'oubli, celui de la mort, celui de la laideur du péché et enfin celui des mérites de la continence.

De la nature de l'amour

L'Amour commence par le badinage et finit par des choses sérieuses. Ses divers aspects sont d'une subtilité telle qu'ils échappent à toute description. On n'en saisit la réalité qu'en les subissant soi-même. L'amour n'est point condamné par la religion, ni prohibé par la Loi, car les cœurs sont dans la « Main » d'Allâh, Puissant et Grand.

Parmi les Califes bien dirigés et les Imams orthodoxes, il en est beaucoup qui ont été amoureux. Dans notre Andalousie, 'Abd ar-Rahmân Ibn Mou'âwiya[4] le fut de Da'jâ ; je citerais encore Al-Hakam Ibn Hichâm[5] et 'Abd Ar-Rahmân Ibn Al-Hakam.[6] La passion de ce dernier pour Taroûb, la mère de son fils 'Abd-Allâh, est plus connue que le soleil ; Mouhammad Ibn 'Abd 'Ar-Rahmân[7] dont on connaît les tendres liens qui l'unissaient à Ghizlân, la mère de ses fils, 'Outhmân, Al-Qâsim et Al-Mouttarraf ; enfin, Al-Hakam al-Moustansir[8] qui s'éprit de Soubh la mère de Hichâm al-Mou'ayyad Billâih,[9] qu'Allâh l'agrée, lui et tous les autres.

Ces cas sont nombreux, et si les Musulmans n'étaient tenus des plus grands égards envers ces princes, et si nous n'avions le devoir strict de ne relater, en ce qui les concerne, que les informations qui montrent leur grand caractère et leur zèle religieux, et si, d'autre part, il ne s'agissait pas en l'occurrence de faits de leur vie privée et familiale qui se sont passées dans leurs châteaux, je citerais bon nombre d'anecdotes dont ils sont les héros. Quant aux grands personnages de leur cour, aux piliers de leur dynastie, ceux d'entre eux qui ont été amoureux sont

4 'Abd Ar-Rahmân 1er. Emir de Cordoue (756-788 J-C).
5 AI-Hakam 1er. Emir de Cordoue (796-822).
6 'Abd Ar-Rahmân II. Emir de Cordoue (822-852).
7 Mouhammad 1er. Emir de Cordoue (852-886).
8 AI-Hakam II. Calife de Cordoue (961-976).
9 Hichâm II, Calife de Cordoue.

trop nombreux pour être comptés. Le cas le plus récent de ce genre, dont j'ai été témoin tout dernièrement, est celui de la passion conçue par Al-Mouẓaffar 'Abd Al-Malik Ibn Abî 'Âmir[10] pour Wâḥid, la fille d'un marchand de fromage. Il en fut tellement épris qu'il l'épousa. C'est d'ailleurs cette même personne que prit pour femme, après la chute des 'Amirides, le Vizir 'Abd-Allâh Ibn Maslama.

Parmi les hommes de haute vertu et les jurisconsultes des siècles passés et des temps anciens, il y eut des gens dont les poèmes d'amour sont si célèbres qu'il est inutile d'en nommer les auteurs. Ce que nous connaissons de 'Oubayd-Allâh Ibn 'Abd Allâh Ibn 'Outba Ibn Mas'oûd et de ses poésies, est amplement suffisant à cet égard. C'était l'un des sept grands jurisconsultes de Médine.

La tradition nous a conservé d'Ibn 'Abbâs[11] (Qu'Allâh l'agrée) une décision juridique qui rend toutes les autres superflues, puisqu'il dit : « Celui-ci a été tué par la passion amoureuse ; dès lors, il n'y a point lieu à compensation pécuniaire ni au talion. »

Certes, les avis sont partagés quant à la nature de l'amour, même après de longues dissertations. Mon opinion est qu'il résulte d'une conjonction des diverses parties des âmes, réparties entre les différentes créatures. Cette conjonction s'opérant dans leur élément originel le plus haut.

Cela n'est donc pas en accord avec ce qu'a rapporté Mouḥammad Ibn Dâwoûd[12] (Qu'Allâh lui fasse miséricorde), d'après certains philosophes pour lesquels les âmes seraient des sphères segmentées dont la conjonction s'établirait selon les affinités de leur faculté à l'état de repos

10 Surintendant du royaume (1002-1008), pour le compte du Calife Hichâm II, à Cordoue.

11 'Abd Allâh Ibn 'Abbâs, illustre Compagnon du Prophète (ﷺ) dont il a rapporté de nombreux *ḥadîth;* il était en outre réputé pour sa science coranique. (Qu'Allâh l'agrée).

12 Fils du fameux Dâwoûd, fondateur de l'école ẓahirite. Il fut lui-même un docteur de cette école. En outre il composa, dit-on, une anthologie de poésies (mort en 898H).

dans leur séjour supérieur, et selon la plus ou moins grande proximité de ces facultés les unes des autres dans l'ensemble que forme l'âme.

Or, nous savons que l'union et la séparation chez les êtres créés, sont dues, soit à la fusion, soit à la dissociation des dites facultés. Chaque forme aspire constamment à la forme correspondante ; les semblables sont attirés par les semblables. L'affinité a des effets sensibles et exerce une influence évidente. Nous constatons parmi nous que les contraires se repoussent, que les semblables s'harmonisent et que les analogues sont attirés les uns par les autres. Comment n'en serait-il pas ainsi pour l'âme, alors que son monde à elle est le monde pur et éthéré, que son essence monte vers le sublime, harmonieusement, que son principe constitutif la rend accessible à l'accord, aux penchants et aux aspirations aussi bien qu'à l'éloignement, au désir ou à l'antipathie. Tout cela nous le connaissons de façon patente par les divers comportements de l'être humain. Dieu (ﷻ) n'a-t-Il pas dit : ***« C'est Lui Qui vous a créés d'une seule âme dont Il a tiré son épouse, pour qu'il trouve de la tranquillité auprès d'elle... »***[13]

Ainsi, Allâh (ﷻ) a voulu que la cause du repos que trouverait Adam en son épouse, résidât dans le fait qu'Ève était une partie d'Adam.

Si la cause de l'amour résidait dans la beauté de la forme corporelle, l'on devrait nécessairement rejeter l'être moins beau. Or, nous constatons que beaucoup de gens préfèrent des personnes de moindre beauté, tout en sachant fort bien que d'autres leur sont supérieures sur ce point, sans que leur cœur ne puisse s'en détourner. Si, d'autre part, l'amour avait sa cause dans l'harmonie des caractères, nul n'aimerait quelqu'un qui ne cherche pas à lui être agréable et qui n'est pas d'accord avec lui. De là, nous concluons que l'amour est quelque chose qui se trouve dans l'âme elle-même. Il arrive, bien sûr, que l'affection ait une cause quelconque. Mais alors cet amour disparaît quand disparaît la cause. Ainsi, quand l'on est aimé pour un certain motif, cet amour disparaît, quand le motif a disparu.

13 ste 7/ V. 189.

Mon amour pour toi demeurera toujours égal à lui-même, il est extrême sans avoir jamais diminué ni augmenté.

Il n'a d'autre cause première que mon désir, et personne ne saurait lui reconnaître une autre raison.

Quand nous constatons qu'une chose a sa cause en elle-même, cette chose-là est assurée de durer éternellement.

Mail au cas où nous trouvons qu'une chose a sa cause dans une autre, différente d'elle, cette chose périra dès que nous constaterons la disparition de sa raison d'être.

La constatation suivante vient confirmer cette vérité : nous savons que les sentiments affectueux sont de plusieurs sortes. L'affection la plus haute est celle qu'éprouvent ceux dont le lien s'est noué à travers Allâh (ﷻ), soit parce qu'ils déploient un zèle commun dans les œuvres, soit parce que leurs confessions et leurs rites ont des principes communs, soit parce qu'ils recherchent ensemble les mérites supérieurs d'une science à laquelle l'homme peut prétendre.

Citons encore l'affection née de la parenté, celle qui résulte des relations familières et de la poursuite de mêmes desseins ; l'amitié entre compagnons et entre gens qui se connaissent ; l'amitié qui résulte de la pleine confiance que l'on met en son prochain ; l'amitié qui naît du désir de profiter de puissantes influences que possède la personne aimée ; l'amitié de ceux qui sont unis par un secret qu'ils doivent garder ; l'affection que l'on porte à autrui pour satisfaire ses désirs voluptueux et arriver à la possession charnelle ; enfin, l'amour qui n'a d'autre cause que celle évoquée plus haut, à savoir l'union des âmes. Toutes les autres sortes d'affections cessent quand disparaît leur cause, croissent quand la cause augmente, diminuent quand elle diminue, s'intensifient dans la mesure où leur cause est proche, se relâchent au contraire dans la mesure où celle-ci s'éloigne. Échappe seul à cette règle l'amour véri-

table qui s'empare de l'âme. Et ce genre d'affection ne peut prendre fin que par la mort.

Ainsi, l'on peut faire la constatation suivante : une personne très âgée, prétend avoir oublié un ancien amour. Or, quand on réveille ses souvenirs, la mémoire lui en revient; elle se trouble alors, ses aspirations renaissent ainsi que le doux émoi d'antan, et elle se prend à soupirer de regret. Dans aucune des sortes d'affection ci-dessus énumérées l'on ne constate, autant que dans l'amour, la préoccupation, les troubles de la raison, les soupçons lancinants, l'altération du caractère et des qualités naturelles, l'amaigrissement, les soupirs et tous les autres symptômes des tourments de l'âme.

Il est donc certain que l'amour est un état de complaisance spirituelle et de fusion des âmes. Peut-être formulera-t-on cette objection : s'il en est ainsi, l'affection des deux amants devrait être également partagée, puisque l'une et l'autre partie sont également unies et ont le même lot. Certes, une telle objection est motivée; cependant, l'âme est entourée de tous côtés par des accidents qui la cachent, par des caractères matériels qui l'obnubilent, en sorte qu'elle ne peut clairement prendre conscience de la présence de cette partie qui est appelée à s'unir à elle dès avant son séjour dans son enveloppe actuelle. Et si elle était débarrassée de ces entraves, il n'est pas douteux que cette âme et l'autre auraient part égale à l'union et à l'affection réciproques.

Au contraire, l'âme de celui qui aime ne connaît pas de pareils écrans ; elle sait parfaitement où se trouve la partie vers laquelle son destin la pousse à se tourner ; elle y aspire, elle *s'y* porte, elle la recherche, elle désire la rencontrer, elle voudrait pouvoir l'attirer comme l'aimant attire le fer. En effet, la force essentielle de l'aimant, mise en contact avec la force essentielle du fer, n'est ni assez puissante ni assez pure pour se porter d'elle-même vers le fer qui, pourtant, participe de sa nature et de sa constitution. Par contre, la force du fer est telle qu'elle se porte vers l'élément qui lui correspond et est attiré vers lui, car ce n'est jamais que l'élément le plus fort qui se met en mouvement. Or, la force du fer, quand elle est laissée à elle-même et libre d'entraves, recherche son semblable, se donne tout à lui, va vers lui par nature,

par une sorte de nécessité et non par libre choix ou propos délibéré. Cependant, si le fer est retenu, l'attraction ne pourra plus s'exercer puisque sa force n'est pas assez puissante pour 1'emporter sur ce qui la retient invinciblement. Quand le fer est divisé en de nombreuses parcelles, celles-ci se recherchent mutuellement, et, s'en tenant à leurs semblables, abandonnent la poursuite des forces qui 1es ont quittées. Mais quand la masse de l'aimant est considérable et que ses forces correspondent à toutes les forces de la masse du fer, le fer recouvre ses propriétés naturelles d'attirance.

Il en va de même pour le feu sacré dans la pierre. En dépit de la puissance de propagation du feu et de l'attraction mutuelle de ses différentes parties, où qu'elles soient, il ne se manifeste qu'à la suite du battement du briquet et de la mise en contact de deux masses avec pression et frottement. Sinon, le feu demeure latent dans la pierre, sans se montrer ni apparaître.

Une autre preuve en faveur de ma réflexion, c'est qu'on ne saurait trouver deux personnes qui s'aiment s'il n'existait entre elles une ressemblance et une correspondance des qualités naturelles. Il faut de toute nécessité que cette condition soit remplie peu ou prou. Plus nombreuses sont les ressemblances, plus grande est l'affinité et plus solide l'affection. Chacun peut remarquer ce fait qui est, du reste, confirmé par ce dire du Prophète (ﷺ) : **« Les âmes sont unies par une connaissance mutuelle, celles qui se connaissent s'unissent et celles qui se sentent de l'antipathie, se rejettent. »**[14]

Et au IV^e^ siècle av. J.C., le médecin et savant Hippocrate, à qui l'on décrivit un homme plein de défauts comme ayant de l'affection pour lui, répondit : « S'il m'aime, c'est que je dois ressembler par quelque trait à son caractère. »

Le philosophe Platon rapporte, quant à lui, que le roi a ordonné de le mettre en prison injustement. Il ne cessa de proclamer son innocence jusqu'à ce qu'elle fut confirmée, et que le roi comprit son iniquité sans pour autant se résoudre à le libérer. Le ministre qui avait transmis les

14 Rapporté par Al Boukhârî, Mouslim et Aboû Ya'lâ.

protestations de Platon au Souverain, dit à celui-ci : « Majesté ! Tu as constaté qu'il est innocent. Qu'y a-t-il donc entre vous ? » - « En vérité, répondit le roi, je n'ai rien contre lui, mais je ressens de son fait une gêne que je ne me m'explique pas. » Cette réflexion parvint à Platon. « Je dus alors, raconte celui-ci, rechercher dans mon âme et dans mon caractère un trait qui a son correspondant chez lui, et je découvris qu'il aimait l'équité et avait horreur de l'iniquité. Je distinguais donc cette qualité en moi. Or, dès que j'eus fait ressortir cette correspondance et rencontré son âme avec cette même qualité que possède la mienne, il ordonna de me mettre en liberté et dit à son ministre : « Maintenant je suis soulagé de ce que j'éprouvais à son endroit. »

La raison qui, presque invariablement, fait que l'amour s'attache à la beauté extérieure, c'est que l'âme, elle-même belle, s'éprend de tout ce qui est beau et a du penchant pour les figures parfaites. Quand elle en voit une, elle s'y attache et si, par delà cette image, elle discerne un trait qui lui corresponde, alors la jonction se fait, et c'est le véritable amour. Mais si, derrière la dite image, elle ne distingue aucune qualité qui lui corresponde, son affection n'ira pas plus loin que cette forme extérieure, et ce sera le simple désir physique. Et en vérité, les formes extérieures exercent une étrange attraction sur les parties séparées des âmes !

Cette notion revient fréquemment chez les poètes scolastiques et c'est ainsi qu'ils s'adressent à ce qui est visible extérieurement comme à quelque chose d'interne et d'abstrait.

Les exemples en abondent dans la poésie d'An-Naẓ-Ẓâm Ibrâhîm Ibn Sayyâr[15] et celle d'autres scolastiques. À ce sujet, j'ai composé un poème où je dis :

15 Célèbre théologien Mou'tazilite dont les idées hardies furent très combattues par certains Mou'tazilites eux-mêmes (801H-840H).

Appartiens-tu au monde des anges ou à celui des humains ?
Dis-le-moi clairement, car L'impuissance se joue de mon discernement.

Je vois bien une forme humaine, mais en y réfléchissant,
je constate que c'est un corps céleste.

Qu'il soit béni, Celui qui a disposé les modes de Sa création
de telle sorte que tu sois la lumière brillante et naturelle

Pour moi, je n'en doute point, tu es un être visible.

Et si nos regards ne saisissaient ton existence réelle,
nous penserions seulement que tu es la raison sublime et véritable !

L'un de nos camarades avait donné à l'une de mes qasîdas le nom de « La perception imaginaire ».

En voici un extrait :

En lui, tu vois se dresser tous les contraires. Comment donc pourrais-tu limiter les divergences de sens ?

Ô corps qui est sans dimension ! Ô accident stable et permanent !

Tu as bouleversé les méthodes de la scolastique, et depuis que tu es apparu,
nous n'y comprenons plus rien !

On peut faire les mêmes constatations en ce qui concerne la haine : deux personnes se détestent sans rime ni raison, et chacune d'elle trouve l'autre insupportable sans qu'il n'*y* ait de motif à cela.

L'amour, mon très cher ami, est un mal accablant, et le traitement de ce mal doit être proportionné à ses atteintes ; c'est une maladie

dont le malade se délecte, un tourment qu'il désire. Quiconque en est atteint ne souhaite pas guérir ; qui en souffre ne veut pas en être délivré. L'amour fait voir à l'homme, sous de riantes couleurs, ce qui lui répugnait naguère. Il lui fait paraître aisé ce qui lui semblait difficile. Il va jusqu'à transformer les caractères innés et les dispositions naturelles. Nous en traiterons succinctement dans un prochain chapitre, s'il plaît à Dieu (ﷻ).

Anecdote

Un jeune homme de mes connaissances s'était empêtré dans les rets de l'amour; la passion l'avait durement atteint, sa santé en était gravement altérée. Pourtant, il ne se décidait pas à demander à Allâh (ﷻ) de le soulager de son mal, et nulle invocation en ce sens ne venait à ses lèvres ; le seul objet de ses prières était la réunion et la possession de l'être aimé. Pourtant, grand était son tourment et sans fin son inquiétude. Que penser d'un malade qui ne veut point se défaire de son mal ? Me trouvant un jour en sa compagnie, je fus peiné de le voir en un si piteux état, la tête baissée et le regard fixe. Je lui dis, au cours de notre conversation : « Qu'Allâh (ﷻ) te délivre de ce tourment ! » Alors je vis son visage se rembrunir. C'est à propos d'un cas semblable que je dis dans un long poème :

Je me délecte du tourment que tu me donnes, ô toi mon espoir ;
non, jamais je ne me détournerai de toi.

Si on me dit : « Tu oublieras son amour ! »
Ma réponse se borne à un lâm et à un alif (lâ : non !)

Anecdote

Cette manière d'être est contraire à ce que m'a rapporté de lui-même Aboû Mouhammad Ibn Qâsim Ibn Mouhammad al-Qourachî dit Ach-Chilchî, descendant de l'imâm Hichâm Ibn 'Abd-Ar-Rahmân Ibn Mou'âwiya[16]. Il prétendait, en effet, n'avoir jamais aimé, ne s'être jamais affligé de la séparation d'un ami et n'avoir jamais, depuis sa naissance, dépassé les limites de l'amitié et de la camaraderie pour pénétrer dans le domaine de l'amour et de la passion ardente.

16 Prince Omeyyade de Cordoue (788-796).

Des signes de l'amour

L'Amour a des signes que l'homme sagace décèle et dont toute personne intelligente s'avise. Le premier, c'est la contemplation prolongée (de l'objet aimé). Or, l'œil est la porte grande ouverte sur l'âme ; il scrute ses secrets, il exprime ses pensées intimes ; il est la traduction du for intérieur. Ainsi, l'on trouve l'amoureux regardant (l'être aimé) ne point sourciller, se déplacer en même temps que l'aimé, s'écarter quand il s'écarte, prendre la direction qu'il prend, à l'instar du caméléon qui suit toujours le soleil. A ce sujet, j'ai composé ce poème :

Mon œil ne se repose sur nul autre que toi.
Il semble que ce qu'on raconte des propriétés de l'aimant s'applique à toi.

Mon regard te suit partout où tu te diriges
et quelque mouvement que tu fasses,
tout comme en grammaire,
l'épithète suit le nom qualifié auquel il se rapporte !

On reconnaît encore qu'une personne est amoureuse quand elle tient des propos qui ne peuvent guère s'adresser qu'à l'objet aimé, même si, volontairement, elle s'adresse à autrui. Et l'observateur ne manque pas d'en remarquer l'affectation. Sont encore des signes de l'amour, le fait d'écouter attentivement les paroles de l'aimé, de s'étonner de tout ce qu'il avance, fût-ce pure absurdité ou incongruité, de lui donner raison même quand il se trompe, de l'approuver même quand il a tort, de témoigner pour lui de le suivre, quoi qu'il fasse et quoi qu'il dise. C'est aussi un signe de l'amour que de s'empresser d'aller vers où est l'aimé, de chercher à s'asseoir près de lui et à s'approcher de lui ; de se débarrasser de toute occupation qui exigerait qu'on le quitte ; de

ne tenir aucun compte de toute circonstance grave qui exigerait qu'on se sépare de lui ; d'avoir une démarche très lente quand il faut prendre congé de lui.

Quand je me lève pour te quitter,
ma démarche n'est autre que celle d'un captif qu'on conduit au trépas.

Mais quand je me rends vers toi,
je me hâte vers toi comme la lune traversant le ciel.

Autres signes d'amour, la confusion et l'émoi que montre l'amant quand il est soudainement mis en présence de l'aimé et que celui-ci apparaît inopinément ; le trouble qui se manifeste chez l'amant quand il voit quelqu'un ressemblant à l'aimé ou quand il entend soudain prononcer le nom de celui-ci.

On reconnaîtra encore l'amour à ce que l'homme prodigue tout ce dont il dispose, en fait de biens, alors qu'il refusait jusque-là de donner. Cette prodigalité résulte de son enthousiasme ou répond à son désir de se montrer à son avantage et de se rendre désirable. Que d'avares sont ainsi devenus prodigues, que de sombres visages se sont déridés, que de lâches sont devenus braves, que de lourdauds se sont affinés, que d'ignorants se sont cultivés, que de gens négligents dans leur apparence ont pris soin d eux-mêmes, que d'êtres faibles se sont faits beaux, que de vieillards ont rajeunis, que d'ascètes se sont divertis, que de gens aux mœurs bien gardées ont fait scandale !

Tous ces signes s'observent, avant même que le feu de l'amour ne s'allume, que son incendie ne se soit embrasé, que son ardeur ne soit attisée et que sa flamme n'ait jailli. Mais quand ce feu a bien pris et qu'il s'est emparé de sa proie, alors se développent les entretiens secrets et l'on voit l'amoureux se détourner ouvertement des personnes présentes sauf de l'objet aimé. J'ai composé quelques vers où sont réunis bon nombre de ces signes :

J'aime la conversation où mon aimé est cité
et que son doux parfum d'ambre m'environne.

S'il parle, je n'écoute des propos de société
que ses paroles si fines et si discrètes.

Le Prince des Croyants serait-il avec moi,
je ne m'écarterais pas pour autant de l'aimé.

Si, contraint et forcé, je me lève pour le quitter,
je ne cesse de me tourner vers lui
et ma démarche est celle de l'animal blessé aux pieds.

Mes yeux sont fixés sur lui tandis que mon corps s'éloigne de lui,
comme le naufragé au milieu des flots tourne ses regards vers le rivage.

Quand je pense à son éloignement, je suis comme suffoqué,
comme quelqu'un qui bâillerait au milieu de la poussière et des flammes.

Sont encore des signes et des indices de l'amour évidents pour qui sait voir le fait d'éprouver une satisfaction extrême à se trouver [avec l'aimé] dans un endroit exigu et au contraire à être gêné dans un lieu spacieux ; le fait que chacun cherche à s'emparer d'un objet que l'autre tient, d'échanger de petits signes de complicité, de se pencher en s'appuyant sur l'autre, de chercher à toucher la main de l'autre au cours d'un entretien, de boire le reste laissé par l'aimé dans la coupe et de rechercher, pour ce faire, l'endroit où il a posé ses lèvres...

Mais parmi les signes de l'amour, il en est qui sont de nature contraire. Ils varient selon les mobiles et les faits accidentels qui les provoquent, selon les causes qui les suscitent et les idées qui les évoquent. En effet, les contraires sont en réalité des semblables et les choses, quand elles culminent dans l'opposition mutuelle, quand elles arrivent à l'extrême limite de leur divergence, deviennent semblables. C'est là un arrêt d'Allâh, Puissant et Grand, devant lequel l'intelligence humaine demeure confondue. Ainsi la neige, quand on la tient longtemps dans la main,

produit l'effet du feu. Nous constatons aussi que la joie comme le chagrin excessifs peuvent tuer, que le rire prolongé et intense provoque les larmes. Ces choses sont fréquentes dans la vie. Nous constatons ici que les amants, quand ils s'aiment d'un amour égal, et quand cet amour est intense, peuvent un instant se fuir l'un l'autre sans raison valable (pour, en fait, mieux se retrouver), se contrarier volontairement dans leurs propos, se poster à l'affût de leurs paroles réciproques et les interpréter à contresens. Tout cela étant simplement utilisé comme moyens pour chercher à savoir ce que chacun d'eux pense réellement de l'autre.

Mais il y a une différence entre ce comportement et, à l'inverse, le véritable évitement ou l'opposition, née de l'inimitié et de la situation intolérable due aux querelles entre amants. Et cette différence réside dans la promptitude de la réconciliation. En effet, l'on peut voir les amants atteindre un degré de désaccord que l'on tiendrait pour définitif chez une personne rancunière ou, peut-être, réparable au bout d'un temps fort long chez une personne de sang-froid et sans rancune. Et pourtant ! Voici que les amants redeviennent bien vite les meilleurs amis du monde ; il n'est plus question de reproches mutuels ; le désaccord disparaît et les voilà qui, dans le même instant, se sourient et se cajolent ! Et la même scène peut se reproduire plusieurs fois à de courts intervalles. Quand vous constatez cette attitude chez deux êtres, vous pouvez être assuré, sans l'ombre d'un doute, qu'un amour secret les unit. Votre jugement à cet égard doit être tenu pour irréfragable, votre expérience pour concluante et votre constatation pour vérifiée. Mais il n'en est ainsi que quand l'affection est également partagée et quand il y a harmonie foncière. J'en ai fréquemment produit l'observation.

D'autres signes de l'amour sont encore les suivants : l'amoureux se complaît à entendre prononcer le nom de l'aimé et se délecte à parler de lui ; rien ne le satisfait davantage, et peu lui importe de dévoiler quelques-uns de ses véritables sentiments.

Il arrive qu'une personne sincèrement éprise commence à manger de bon appétit ; mais si la pensée de l'aimé lui vient à l'esprit en son absence, voici que les aliments lui restent dans le gosier. Il en va de même pour l'eau qu'il boit. Si dans ses entretiens, il engage une conver-

sation enjouée mais que, soudain, une pensée touchant son aimé lui vienne à l'esprit, alors, vous voyez sa conversation s'altérer. Son silence, ses yeux qui fixent le sol, son air renfermé sont alors les symptômes de cette transformation. Tout à l'heure, il avait le visage serein, les gestes alertes, et le voici ensuite replié sur lui-même comme écrasé ; son esprit est en désarroi, ses gestes sont mornes, le moindre mot le fâche et toute question l'ennuie.

D'autres signes sont aussi le goût de la solitude et la recherche de l'isolement, l'amaigrissement du corps sans pourtant que celui-ci ait la fièvre ou souffre d'un mal qui entraverait la liberté de ses mouvements. La démarche est [elle aussi] un signe qui ne trompe pas, un indice sûr d'une secrète asthénie de l'âme.

L'insomnie est fréquente chez les amoureux. Les poètes l'ont souvent décrite ; ils ont dit d'eux-mêmes qu'ils étaient les bergers des étoiles et ont dépeint l'interminable longueur de leurs nuits.

Mes paupières ont donné des leçons aux nuages
et ils ont répandu une pluie générale et abondante...

Cette nuit, en pleurant ainsi, voudrait-elle partager les tourments que tu me fais endurer ou m'aider à veiller ?

Si les ténèbres ne prennent fin
que lorsque le sommeil aura clos mes paupières.

Nous ne saurions jamais voir se lever l'aurore
et nous serons en proie à une insomnie de plus en plus grande.

Il semble que les étoiles de cette nuit,
alors que la brume cache leur éclat aux regards,

Soient comparables au secret tourment que me fait endurer ton amour,
ô objet de mes vœux, car ce mal caché ne peut être décelé que par conjecture.

Sur un sujet analogue, j'ai écrit un poème dont voici quelques vers :

Je pais les étoiles comme si j'avais mission de les garder toutes,
qu'elles soient fixes ou mobiles.

IL semble qu'elles et la nuit soient les feux de la passion
allumée dans la nuit de mon âme.

Il semble que je sois devenu le gardien d'un jardin verdoyant dont la
végétation serait rehaussée par l'éclat des narcisses.

Si Ptolémée vivait, il serait persuadé que je suis le plus fort des hommes
dans l'observation du cours des astres.

Souvent, en effet, on parle de l'effet en pensant à la cause.

Dans les vers ci-dessus, j'ai fait une double comparaison dans un même vers. L'on constatera encore cela dans la strophe suivante :

Il semble que la passion et les reproches,
que l'éloignement et la satisfaction entre amants,
soient comparables à une conjonction d'astres,
à des étoiles qui se couchent quand d'autres se lèvent

L'aimé a eu pitié de ma passion après être demeuré longtemps inaccessible
et, d'envieux que j'étais,

Je suis devenu objet d'envie.

Nous avons été heureux dans le décor fleuri d'un jardin éclatant.
Des ondées l'avaient arrosé et sa riche floraison en rendait grâces au Ciel.

Il semble que la pluie, Les nuages et Le jardin embaumé soient
respectivement des larmes, des paupières et une joue incarnadine.

J'ai employé ici le mot « *qirân* » (conjonction d'astres). Ceux qui s'y connaissent en astronomie appellent ainsi la rencontre de deux astres en un même degré. Et j'ai fait aussi une quintuple comparaison dans un même vers que voici :

J'étais seul avec elle, nul tiers n'était là, si ce n'est l'ivresse de l'amour. La nuit avait déployé son aile et l'obscurité s'était insinuée.

Cette jeune fille, je ne puis vivre qu'auprès d'elle. Mais, dites-moi, est-ce un crime que de vouloir vivre ?

Il semble que mon être et le sien, et la coupe, et le vin et l'obscurité, soyons (respectivement) la terre, la pluie, les perles, l'or et le jais.

L'inquiétude s'empare de l'amoureux dans deux cas : premièrement quand il espère rencontrer l'objet aimé et que survient un empêchement (inattendu).

Anecdote

Un être épris attendait la visite de son aimée. Alors, je le voyais aller et venir impatiemment, incapable de garder son calme et de rester en place, et tantôt avançant et tantôt reculant. La joie le transportait, pour faire suite à une calme gravité et, à sa pondération succédait la flamme légère de l'allégresse. Son attente m'a alors inspiré les vers suivants :

Jusqu'à la nuit, je suis resté espérant ta rencontre, ô toi tous mes désirs, ô toi tous mes espoirs !

Mais la nuit tombante m'a fait désespérer de ta venue et pourtant, naguère, la tombée de la nuit ne m'apportait jamais le désespoir.

Je possède un signe certain et qui ne trompe point sur la qualité de mes sentiments :

c'est que, si tu avais voulu me visiter, il n'y aurait pas eu d'obscurité en mon cœur et la lumière serait constamment demeurée en nous.

Le deuxième cas, c'est quand un incident se produit entre deux amants à la suite de reproches dont la motivation apparaît seulement quand les faits reprochés sont nettement précisés. Dans ces circonstances, l'inquiétude de l'amant est intense et dure jusqu'à ce que les choses aient été tirées au clair. Alors, soit son appréhension cessera s'il espère le pardon, soit son inquiétude se changera en tristesse et en désespoir s'il craint que son aimé ne l'évite désormais.

Il arrive que l'amant se soumette humblement aux duretés de l'aimé. C'est ce que nous exposerons plus loin, s'il plaît à Allâh Très-Haut.

Parmi les accidents de l'amour, il faut encore citer l'affliction extrême, le désarroi paralysant qui s'empare de l'amant quand il voit son aimé se détourner de lui et lui manifester de l'aversion. Le symptôme de ce trouble, ce sont les soupirs, l'abattement, la prostration, les gémissements qui s'exhalent d'un cœur désespéré.

En ce cas, la noble patience est captive et les larmes coulent librement.

Un autre signe de l'amour est que l'amant montre pour la famille, les proches et l'entourage immédiat de l'aimé une affection plus grande qu'envers les siens.

Les larmes, enfin, sont un signe de l'amour. Mais là, il y a des différences de degrés. Certains ont les larmes faciles et abondantes et ils pleurent à volonté. D'autres ont les yeux secs et ne pleurent guère. Je suis de ces derniers. Un grand malheur peut me frapper, je sens alors mon cœur éclater et se rompre, j'éprouve une suffocation plus amère que la coloquinte, je ne trouve plus mes mots ; parfois même je suis sur le point d'étouffer. Mais mes yeux demeurent secs et ce n'est qu'exceptionnellement qu'ils consentent à verser quelques rares larmes.

Anecdote

Cela me rappelle un certain jour où, avec mon ami Aboû Bakr Mouḥammad Ibn Isḥâq, je fis mes adieux à feu Aboû ʻÂmir Mouḥammad Ibn ʻÂmir[17], avec qui nous étions liés par une sincère amitié. Il allait, en effet, entreprendre pour l'Orient le voyage à la suite duquel nous ne le revîmes plus. Aboû Bakr se prit à pleurer en lui disant adieu et récita ce vers, pour traduire sa douleur :

En vérité, un œil qui, au jour de Wâsiṭ, n'a point répandu
sur toi tout ce qui lui restait de larmes, est un œil bien sec.

Ce vers fait partie de l'élégie sur Yazîd Ibn ʻOumar Ibn Houbayra[18] (qu'Allâh lui fasse miséricorde). Or, nous étions debout sur le rivage de la mer, à Malaga. Pour moi, je fus pris de marques d'affliction et de désespoir, mais mon œil ne montra rien. Alors je dis, en réponse à Aboû Bakr :

Et un homme qui, à cause de toi et quand tu le quittes, n'a point épuisé
tous les trésors de la patience est, en vérité, un homme au cœur de pierre.

A ce propos, voici quelques vers d'un poème *(qaṣîda)* que j'ai composé avant d'atteindre la puberté :

La marque du chagrin, c'est un feu qui embrase le cœur,
une larme qui coule et se répand sur les joues.

Si l'être épris cache le secret de son âme,
les larmes de l'œil le décèlent et le trahissent.

17 Sans doute le fils d'Al-Manṣoûr, surintendant de Hichâm II.
18 Gouverneur Omeyyade d'Iraq, assassiné à Wâsiṭ en 750H.

Quand, des paupières, jaillit le flot des larmes,
c'est que le cœur renferme une passion cruelle !

Il arrive, en amour, que les amants aient de la méfiance l'un pour l'autre, qu'ils suspectent respectivement chacune de leurs paroles et les interprètent faussement. C'est là l'origine des reproches entre amants. Je connais un être qui était la personne la plus confiante du monde, la plus large d'idées, la plus patiente, la plus tolérante et la plus indulgente. Mais elle ne pouvait rien supporter de la part de son aimé. Au moindre dissentiment, elle éclatait en reproches de toute sorte et donnait libre cours à toutes les manifestations de sa méfiance. A ce propos j'ai dit, dans une de mes poésies :

Je me méfie des choses les plus insignifiantes (les plus méprisables),
lorsque tu en es l'auteur.

A l'origine des choses les plus graves sont les choses les plus insignifiantes et
du petit noyau naît un grand arbre.

Un autre signe de l'amour, ce sont les égards que l'amant a pour l'aimé, la mémoire qu'il garde de tous ses faits et gestes, son souci de s'informer de lui en sorte que rien de futile ni d'important ne lui échappe, et enfin, le fait qu'il suive tous ses mouvements. En vérité, en pareilles circonstances, on peut voir le sot devenir intelligent et l'insouciant avisé.

Anecdote

J'étais un jour à Almeria, assis dans la boutique d'Ismâ'îl Ibn Yoûnous, le médecin juif. Or, il était fort expert en physiognomonie. Il y avait là plusieurs personnes réunies. Moujâhid Ibn Housayn Al-Qaysî lui dit : « Que penses-tu de cet homme-là ? », et il lui désigna quelqu'un qui se tenait à l'écart de nous. Son nom

était Hâtim et son surnom était Aboû A1-Baqâ'. Le médecin le regarda pendant un court instant puis il dit : « Cet homme est amoureux. » - « C'est vrai, lui répondit Moujâhid ; mais comment l'as-tu compris ? « C'est, répartit Yoûnous, à cause d'une stupeur qui affecte les traits de son visage alors que tous ses autres mouvements sont normaux. J'en ai conclu que c'était un amoureux et non un malade ».

Ceux qui s'éprennent d'amour en dormant

TOUT AMOUR A NÉCESSAIREMENT UNE CAUSE ORIGINELLE. Je commencerai par parler de la cause la plus extraordinaire, puis, je procéderai par ordre. Or donc, parmi les causes de l'amour, il en est une qui est si singulière que je ne l'aurais point mentionnée, si je ne l'avais constatée moi-même.

Anecdote

Je pénétrais un jour auprès de notre ami Aboû As-Sârîyyi 'Ammâr Ibn Ziyâd, l'affranchi d'Al-Mou'ayyad.[19] Je le trouvais songeur et préoccupé. Je lui demandais ce qu'il avait. D'abord il refusa de répondre, puis il dit : « II m'est arrivé une chose inouïe. - Qu'est-ce donc ? lui dis-je. - J'ai vu cette nuit en songe une jeune fille. Je me suis réveillé, mais j'avais perdu mon cœur en elle ; j'étais passionnément épris et maintenant cette émotion me tient dans l'état le plus pénible ». De fait, il demeura de longs jours, plus d'un mois au total, en proie au souci et à l'affliction. Rien ne l'apaisait, tant sa passion était forte. Finalement, je le blâmais et lui dit : « Quelle erreur d'occuper ton âme avec un objet qui n'a point de réalité et d'attacher ton esprit à un être inexistant ! Sais-tu au moins qui elle est ? » - « Non, par Allâh ! » me répondit-il - Je répartis : « Ton esprit est faible et ta raison malade car tu aimes quelqu'un que tu n'as jamais vu, qui n'a jamais été créé et qui n'est point de ce monde. Si tu t'étais épris d'une des statues

19 Hichâm II, Calife de Cordoue, dit al-Mou'ayyad (régna de 976 à 1009 et de 1010 à 1013).

des bains,[20] je te trouverais plus excusable ! » Je ne cessais ainsi de lui faire des remontrances jusqu'à ce qu'il se consola, mais ce ne fut pas sans peine !

Pour moi, cela fait partie des suggestions de l'âme et de ses fantasmes ; cela est à rapprocher des souhaits et des fantaisies de la pensée.

Comme je voudrais savoir qui elle était et comment elle a cheminé par la nuit ; était-elle le soleil montant ou bien la lune ?

Était-elle une conjecture de la raison, enfantée par les cogitations de celle-ci, ou bien l'image de l'âme, manifestée par mes pensées ?

Ou encore une image tracée dans mon âme par mes espoirs, car mes yeux ont eu l'illusion de l'apercevoir ;

Ou bien n'était-elle rien de tout cela, mais simplement un accident amené par le destin pour causer mon souci ?

20 « Les représentations figurées d'êtres humains dans les bains, écrit M. William Marçais, à propos de ce passage, attestent, pour l'Andalousie, l'existence de cet art figuratif... »

Ceux qui s'éprennent sur une simple description

Parmi les origines singulières de la passion amoureuse, on peut citer celle-ci : une personne s'éprend sur une simple description et sans avoir vu elle-même l'objet aimé. Puis, de là, elle accède graduellement à toutes les phases de l'amour ; cela suscite la correspondance par lettres et messagers, le souci, la passion, les veilles et tout cela sans que les yeux de l'amant n'aient aperçu l'objet aimé.

En effet, les récits, la description des belles qualités, les informations ont une influence évidente sur l'âme. Entendre une femme chanter derrière un mur peut faire naître l'amour et absorber les pensées. Ce sont là des choses qui sont arrivées à plus d'un. Mais pour moi, je tiens cela pour un édifice caduc et sans fondement, car celui dont l'esprit est absorbé par les passions pour un être qu'il n'a pas vu doit nécessairement, quand il est seul avec ses pensées, se représenter une forme née de son imagination et un objet qu'il dresse devant son âme ; son imagination s'y porte naturellement. Or si un jour il arrive, qu'il voit réellement l'objet aimé, alors, soit l'amour se fortifiera, soit il cessera totalement. L'un et l'autre cas se sont produits et sont connus. Cela arrive surtout pour des femmes bien gardées dans les gynécées, appartenant à de grandes familles dans la Grèce antique. A cet égard, l'amour des femmes en ce cas est plus intense que celui des hommes, parce qu'elles sont faibles, et que leur nature les porte à ce genre d'amour.

Ô toi qui me blâmes d'aimer une personne que mes yeux n'ont pas vue,
tu as exagéré en me décrivant comme étant faible en amour.

Dis-moi : le Paradis, le connaît-on jamais autrement que par description ?

Pareille situation se produit entre amis et camarades, et je raconterai à ce sujet deux anecdotes personnelles : j'étais lié d'une vive amitié avec un homme de haute naissance et nous nous écrivions souvent, sans nous être jamais vus. Or ensuite, quelques jours à peine après notre rencontre, nous ressentîmes une vive antipathie l'un pour l'autre et une froideur intense qui dure encore.

Mais le contraire de cela m'est aussi arrivé avec feu Aboû 'Âmir Ibn Abî 'Âmir. Je le détestais fortement et cela était réciproque. Or, nous ne nous étions jamais vus. La cause était que l'on m'avait dit du mal de lui et que, pareillement, on lui avait rapporté du mal de moi. Quelle manière détestable auprès de Dieu ! Or, ces médisances étaient de plus corroborées par une brouille entre nos pères respectifs, qui rivalisaient pour obtenir la faveur du souverain et les grandeurs de ce monde. Mais, Allâh (ﷻ) permit que nous nous rencontrions. Il fut alors pour moi le plus cher des hommes, et moi de même pour lui, jusqu'à ce que la mort vînt nous séparer.

A ce sujet, j'ai fait une poésie dont voici quelques vers :

La rencontre m'a donné un frère et m'a fait trouver en lui un noble trésor.

Naguère, je détestais son voisinage
et ne voulais point de lui pour compagnon.

Il m'était odieux et il est devenu mon ami ; sa présence me pesait et
maintenant elle m'est légère.

Je tremblais constamment à l'idée de le voir et maintenant mon cœur ne cesse de battre du désir de le rencontrer !

Quant à Aboû Châkir ʻAbd Ar-Rahmân Ibn Mouhammad Al-Qabrî, il fut longtemps mon ami sans que je l'aie vu. Puis, quand nous nous rencontrâmes, notre amitié ne fit que se confirmer, elle s'est continuée et prolongée jusqu'à ce jour.

Ceux qui s'éprennent sur un simple regard

Il arrive fréquemment que l'amour s'attache au cœur sur un simple regard. Ce phénomène se présente sous deux aspects. Le premier est le contraire de ce dont nous venons de parler. Il consiste en ce que l'on s'éprenne d'une forme dont on ne sait ni qui elle est, ni quel est son nom, ni où elle habite.

Anecdote

Notre ami Aboû Bakr Mouhammad Ibn Ahmad Ibn Ishâq m'a raconté, que Yoûsouf Ibn Hâroûn, le poète connu sous le nom d'Ar-Ramâdî[21], passait un jour près de la porte des Parfumeurs à Cordoue, où les femmes avaient coutume de se réunir. Il vit là une jeune esclave et aussitôt l'amour s'empara de son cœur pénétrant toutes les parties de son corps. Il se mit à la suivre, alors qu'elle se dirigeait vers le pont. Elle le traversa et arriva à l'endroit dit *ar-rabad*. Elle le vit alors à l'écart des gens et uniquement préoccupé d'elle. Elle l'interrogea : « Pourquoi marches-tu derrière moi ? » Il lui expliqua son émoi après l'avoir vu. Ce à quoi elle répondit : « Laisse donc cela ! Ne cherche pas à me compromettre, car tu n'as absolument rien à attendre de moi et ton désir ne saurait être satisfait. » - « Je me contenterai de ta vue », répartit-il. Puis il demanda : « Es-tu libre ou esclave ? » - « Esclave », répondit-elle - « Quel est ton nom ? » - « Khalwa » - « A qui appartiens-tu ? » - « En vérité, dit-elle, il te serait plus facile de savoir ce que contient le septième ciel que d'obtenir une réponse à ta question. » - Elle ajouta : « Ou bien tu partiras, ou bien c'est moi qui m'en irai ». Il lui répondit : « Va sous la garde

21 Célèbre poète andalou, mort en 1002 à Cordoue.

d'Allâh ! » Alors elle partit vers le pont et il ne put la suivre car elle se retournait vers lui pour voir s'il l'accompagnait. Quand elle eut dépassé la porte du pont, il voulut suivre sa trace, mais elle avait disparu. Aboû 'Amr, c'est-à-dire Yoûsouf Ibn Hâroûn dit : « Par Allâh ! Depuis ce jour-là, je me suis constamment tenu à la porte des Parfumeurs et au *rabad*, mais je n'ai eu d'elle aucune nouvelle. Or, elle a laissé dans mon cœur un feu plus ardent que la braise ». Il s'agit de cette Khalwa dont il chante l'amour dans ses poèmes.

Mon œil a commis le crime d'accabler mon cœur du trouble de mes pensées. Alors j'envoie mes larmes pour qu'elles tirent vengeance de ma vue.

Mais comment mon œil pourrait-il voir mes larmes exercer ces représailles puisqu'elles le noient dans leurs ondées ruisselantes ?

Avant de la voir, je ne l'avais jamais rencontrée et ne pouvait donc la connaître, et je n'ai plus rien su d'elle depuis cet instant où je l'ai aperçue.

Le second aspect de ce phénomène est l'opposé de ce dont nous traiterons, s'il plaît à Allâh (ﷻ), après le présent chapitre. Il consiste en ce que l'on s'éprenne sur un simple regard d'une jeune femme dont on connaît le nom, le domicile et l'origine. Mais ici il y a des différences quant à la durée de cet amour. Quand on s'éprend sur un simple regard, quand on s'enflamme sur une œillade fortuite, cela prouve que l'on n'a guère de patience ; et c'est donc un indice que l'on ne tardera pas à oublier. En effet, il y a là une marque d'inconstance et d'instabilité dans l'affection. Du reste, il en est ainsi de tout : plus la croissance est rapide, plus prompte est la disparition, tandis que plus une chose est lente à se produire, moins vite elle s'épuise.

Anecdote

Je connais un tout jeune homme, un fils de scribe, qui avait été vu par une femme de noble naissance, de haute situation et jalousement cachée aux regards des hommes. Tandis qu'il passait, elle l'aperçut d'un endroit de sa demeure. Amoureux l'un de l'autre, longtemps ils correspondirent par des voies plus scabreuses que le fil de l'épée. Si, dans cette présente épître, je ne m'étais interdit de dévoiler les ruses et de mentionner les subterfuges (des amants), je citerais des faits que je tiens pour certains et qui stupéfieraient un homme doué du jugement le plus averti et confondraient l'esprit le plus perspicace. Que, par Sa Grâce, Allâh (ﷻ), daigne jeter sur nous et sur tous les Musulmans Son voile protecteur ! Allâh nous suffit !

Ceux qui ne s'éprennent qu'au fil du temps

Il est des gens dont l'affection ne devient véritable qu'après de longs entretiens, de fréquentes entrevues et une familiarité prolongée. C'est cette sorte d'amour qui a le plus de chances de durer, de se maintenir et de résister au temps ; ce qui entre difficilement ne sort pas aisément. Mon cas est semblable à cela. Parmi les gens qui sont ainsi faits, j'en ai vu qui, sentant germer une passion en eux ou devinant, d'après le plaisir qu'elle leur cause, qu'ils vont éprouver du penchant pour quelque forme extérieure, rompent aussitôt les relations et s'abstiennent de toute fréquentation pour que le sentiment qu'ils éprouvent ne grandisse pas au point qu'ils n'en seraient plus maîtres, et se trouveraient placés devant l'inévitable. Cela prouve que l'amour adhère fortement au cœur et que, lorsqu'ils sont épris, ils le sont pour fermement et à jamais. A ce sujet, j'ai composé un poème dont voici quelques vers :

Je m'écarterai de tout ce qui peut provoquer l'amour,
et je considère cela comme une qualité du sage

J'ai constaté que l'amour commence par le plaisir
que l'on éprouve à jeter les yeux sur le rose des joues (des belles).

Et tandis que tu te crois heureux et l'esprit libre,
tu viens en réalité de tomber dans les fers.

Comme un homme qui se laisse tromper par des eaux peu profondes,
puis, venant à glisser, disparaît dans la masse des flots.

Il me paraît bien étonnant qu'un quidam prétende devenir amoureux sur un simple regard. J'ai peine à le croire, et je tiens son amour pour une sorte de concupiscence. En effet, que cet amour se soit emparé du plus intime de son cœur et y ait profondément pénétré, voilà ce que je ne puis admettre. Pour moi nul amour n'a jamais ému mes entrailles si ce n'est après un long temps, lorsque la personne m'avait assidûment fréquenté et que j'avais partagé avec elle le plaisant et le sérieux de la vie. Je suis de complexion semblable dans la consolation et dans la passion : jamais je n'ai oublié un amour, et les regrets que me donne le souvenir de toute liaison ancienne me font perdre le boire et le manger. Il est heureux, celui qui n'est point ainsi ! Jamais je ne me suis lassé d'une chose après l'avoir connue et jamais je n'ai mis de hâte à me familiariser avec une chose au premier abord. Depuis que je suis né, je n'ai jamais éprouvé le désir de rien changer de ce qui m'entourait. Je ne dis pas cela seulement pour mes familiers et mes camarades, mais pour tout ce dont on se sert : vêtements, montures, aliments, etc. Je n'ai plus joui de la vie, je n'ai cessé d'être abattu et renfermé depuis que j'ai goûté l'amertume de la séparation des êtres chers. Cette séparation me cause une affliction sans cesse renouvelée et la peine que j'en éprouve, m'assaille sans relâche. Le souvenir du passé me gâte toute vie nouvelle. Je suis la vivante victime des soucis et bien que je sois encore de ce monde, le chagrin m'a comme mis au tombeau. Mais Allâh soit loué en toute circonstance ! Il n'y a d'autre divinité que Lui.

Une amitié sincère ne naît pas en un instant
et l'on n'en fait point jaillir la flamme à volonté.

Elle se développe lentement et elle est enfantée grâce à une longue intimité ; ainsi elle acquiert des bases solides,

Elle n'est point sujette au déclin ni à la diminution ;
sa stabilité et son accroissement ne sont compromis par rien.

Ce qui confirme cela, c'est que tout ce qui naît
et croît rapidement ne tarde pas à périr.

Pour moi, je suis une terre dure et compacte, rebelle à toute plantation.

Mais la plante qui a réussi à y faire pénétrer ses racines ne se met point en peine des ondées printanières qui peuvent l'arroser.

Que ni l'on ne croît ni ne s'imagine que ces propos sont en contradiction avec l'opinion émise au début de cette épître, à savoir que l'amour est l'union des âmes dans leur monde originel sublime ; bien au contraire, cela ne fait que le confirmer.

Nous savons, en effet, que l'âme en ce monde inférieur est couverte de voiles, enveloppée d'accidents, assiégée par des instincts naturels terrestres. Tout cela cache l'âme de beaucoup de ses qualités, et, sans rendre la susdite union impossible, ces circonstances l'entravent, et l'on ne peut espérer la réaliser vraiment qu'une fois l'âme préparée. C'est-à-dire après lui avoir fait connaître ce qui lui ressemble et lui correspond, et mis en présence ses caractères cachés avec les caractères analogues de l'objet aimé. Alors, mais alors seulement, aura lieu sans entraves l'union véritable.

Mais ce qui se produit du premier coup par suite de circonstances accidentelles : admiration purement physique, charme visuel qui ne va pas au-delà des apparences, cela est la cause secrète du désir charnel proprement dit. Tandis que s'il *y* a plus que du désir charnel, si celui-ci dépasse cette limite et qu'à ce dépassement corresponde une union spirituelle à laquelle participe l'âme et les instincts naturels, alors cela s'appelle de l'amour.

De là vient l'erreur de ceux qui prétendent aimer deux personnes, avoir de la passion pour deux individus totalement différents. Ce qu'ils éprouvent, c'est seulement le désir charnel dont nous venons de parler. Ce n'est que par métaphore et non au sens propre que l'on nomme cela amour. Quant à celui qui aime vraiment, sa passion l'accapare au point de ne pas lui laisser assez d'activité pour s'occuper de ses intérêts spirituels et temporels. A plus forte raison ne saurait-il avoir le loisir de se consacrer à un deuxième amour.

A coup sûr il ment, celui qui prétend aimer deux personnes, et l'on peut lui opposer un démenti aussi formel qu'à Mânî[22] à propos de ses opinions sur les sources du Droit.

Dans le cœur, il n'y a point de place pour deux aimés et la chose la plus récente ne fait pas la paire avec la première.

De même, que l'intelligence est une et ne connaît d'autre créateur qu'un Créateur unique et miséricordieux,

De même, le cœur est un et ne s'éprend que d'une personne, que celle-ci le tienne à distance ou cherche à se rapprocher de Lui.

Tout cœur qui agit autrement est suspect au regard des lois de l'amour et éloigné de l'orthodoxie.

De même, il n'y a qu'une vraie religion ; infidèle est celui qui en profère deux.

22 Peut-être s'agit-il de Mouhammad Ibn Al-Qâsim, dit Mânî Al-Mouwaswas (mort en 859). (Cf. *Fawital-Wafayât,* II, 262).

Ceux qui s'éprennent d'une qualité et qui, par la suite, n'en approuvent aucune autre qui en diffère

Sache - Qu'Allâh te rende puissant ! - que l'amour a un pouvoir qui s'exerce sur les hommes, une souveraineté décisive, une autorité incontestée, une tyrannie inéluctable, une domination absolue. Il détord les liens les plus solidement tressés, il dénoue les nœuds les plus serrés, il dissout les corps solides et ébranle ce qui est ferme.

J'ai vu beaucoup de gens dont on ne pouvait suspecter le discernement et chez qui l'on n'avait pas lieu de redouter une déficience de la connaissance, un défaut de goût ni un manque de perspicacité. Or, ces gens décrivaient certains de leurs amis comme ayant des qualités que l'on s'accorde généralement à ne pas trouver belles et qui jurent avec la beauté ; ces qualités devenaient pour eux leur manie, l'objet de leurs passions, le *nec plus ultra* de l'élégance. Puis ces amis disparaissaient, soit suite à l'oubli, soit pour cause de séparation, de rupture de relations ou bien en raison de quelque autre accident de l'amour. Mais ceux qui s'étaient épris de ces qualités n'en continuaient pas moins à les trouver belles, à les préférer à d'autres réellement meilleures, et finalement, à n'en point aimer de différentes ; bien plus, les qualités qu'on apprécie en général hautement, ils les tenaient pour méprisables et viles. Et cela durait jusqu'à ce qu'ils quittent ce bas monde et que leur vie atteigne son terme : c'est qu'ils avaient la nostalgie de ces amis disparus pour eux et une profonde affection pour ceux qui avaient été leurs compagnons. Je ne crois point que cela résulte d'une affectation du comportement, je pense au contraire qu'il s'agissait chez eux d'une véritable disposition

naturelle et d'un choix absolument libre et sincère : ils ne pensaient pas autrement ; en leur intérieur, ils ne croyaient à rien d'autre.

En voici quelques exemples concrets : une personne avait un ami dont le cou était un peu court. Depuis lors, cette personne ne trouva jamais belle aucune personne au cou élancé ; une autre eût pour premier amour une jeune esclave de taille plutôt petite. Par la suite, cette personne n'aima jamais les grandes femmes. Notez que je ne parle pas ici de personnes mal partagées en matière de science et de culture, mais bien de gens doués en fait d'intelligence et dont l'on pouvait vraiment dire qu'ils avaient du savoir et de l'entendement. Je citerai encore un fait qui m'est personnel : dans mes jeunes années, j'ai aimé une jeune esclave blonde et depuis je n'ai plus prisé les brunes et cela, même quand une chevelure brune paraît un visage aussi resplendissant que le soleil. Je constate que ce goût est ancré dans mon tempérament et que mon âme n'aime absolument que cela. La même chose est arrivée à mon père, (Qu'Allâh l'agrée) et il a conservé cette prédilection toute sa vie.

Quant aux Califes de la famille des Banoû Marwân[23], (Qu'Allâh leur fasse miséricorde) et notamment les fils d'An-Nâṣir[24], tous avaient une prédilection naturelle pour les blondes. Je les ai vus et j'ai vu aussi des gens qui les avaient connus depuis les débuts de la dynastie d'an-Nâṣir jusqu'à nos jours ; tous étaient blonds, ressemblant en cela à leurs mères si bien que c'était chez eux une particularité physique héréditaire, excepté Souleymân Az-Zâfir (Que Dieu lui fasse miséricorde), je l'ai vu, il avait les cheveux et la barbe noirs.

Quant à An-Nâṣir et Al Ḥakam Al Moustanṣir (Qu'Allâh les agréé), le ministre Abî (Que Dieu lui fasse miséricorde) et d'autres me rapportèrent la même chose, de même pour Hichâm Al-Mou'ayyad[25], Mouḥammad Al-Mahdî[26] et 'Abd-Ar-Raḥmân Al-Mourtaḍâ[27], (Que

23 C'est-à-dire les Omeyyades de l'Andalousie.
24 C'est-à-dire de 'Abd Ar-Raḥmân III, Calife de Cordoue (912-961).
25 Cf. note 15.
26 Mouḥammad II, Calife de Cordoue (1009-1010).
27 'Abd Ar-Raḥmân IV, Calife de Cordoue (1017-1019).

Dieu leur fasse miséricorde), je les ai vus plusieurs fois, j'ai été admis auprès d'eux et j'ai constaté qu'ils étaient blonds aux yeux bleus, de même que leurs enfants, leurs frères et toute leur parenté. Je ne sais si cela était dû à une préférence innée dans leur famille ou bien à cause d'une tradition à ce sujet, laquelle était en honneur chez leurs ancêtres et qu'ils ont continué d'observer. C'est ce qui ressort nettement de la poésie de 'Abd-Al Malik Ibn Marwân Ibn 'Abd Ar-Rahmân Ibn Marwân, le fils du Commandeur des Croyants An-Nâsir, connu sous le surnom d'At-Talîq[28], que j'ai vu et fréquenté. C'était le plus grand poète d'Andalousie sous

Les Omeyyades et dans ses poésies, il chantait surtout les blondes.

Ce qui est étonnant, ce n'est pas de voir quelqu'un s'éprendre d'une qualité franchement laide, et par la suite ne plus avoir un goût aussi mauvais en amour : c'est une chose qui arrive. Rien d'étonnant non plus à ce que quelqu'un soit naturellement porté à préférer des qualités inférieures. Mais ce qui est bien plus singulier, c'est quand une personne qui, naguère, voyait les choses sainement, se laisse gagner par une passion soudaine après avoir eu longtemps le cœur en repos. Cette passion la détourne de ce à quoi son âme était accoutumée, et ce changement d'état devient une seconde nature qui se substitue à la première. Sans doute, celte personne reconnaît que son état antérieur était meilleur et, si elle effectue un retour sur elle-même, elle constate que son âme admet une chose inférieure ; or, elle ne peut que demeurer stupéfaite de cette violente emprise et de cette intense tyrannie de la passion.

En vérité, cet homme-là est plus sincère en amour que ceux qui se parent des qualités d autrui, affectent des dispositions naturelles qui leur sont étrangères et prétendent faussement qu'ils choisissent délibérément l'objet de leur amour. Mais si l'amour s'était vraiment emparé de leur jugement, avait anéanti leur esprit critique, ruiné leur discernement, il les aurait empêchés d'exercer un libre choix et de faire

28 Poète de la famille des Omeyyades d'Andalouise. Ayant tué son père par jalousie! Il demeura 16 ans en prison puis fut relaxé, d'où, dit-on, son surnom *d'At-Taliq*. Il mourut vers 1009.

intervenir leur volonté. Ce que j'ai cité plus haut en exemples, je l'ai écrit en vers :

Il y avait un jeune homme dont l'aimé avait le cou trop court
et les femmes au cou élancé lui semblaient être de longues couleuvres.

Pour démontrer l'excellence de son choix,
il s'appuyait sur un argument qui ne manquait pas d'évidence

En vérité, les antilopes, qui sont devenues proverbiales
et à qui nul ne saurait dénier la beauté,

Ont le cou court et il n'y en a pas une seule qui ait le cou élancé.
La longueur du cou des chameaux les rend-elle plus beaux ?

Un autre, dont l'aimée avait la bouche grande, disait :
Pour la beauté de la bouche, je m'en tiens à celle des gazelles !

Et j'ai composé également les vers suivants :

Ils la dénigrent à mes yeux parce qu'elle est blonde.
Je leur dis, c'est précisément ce qui me la fait trouver belle !

Dans leur égarement, ils dénigrent la couleur de la lumière et de l'or :
c'est parce qu'ils n'ont pas la même connaissance que la mienne

A-t-on jamais dénigré la couleur du tendre narcisse et celle des étoiles qui brillent de loin

Les allusions de la parole

QUAND ON RECHERCHE QUELQUE CHOSE, IL faut pouvoir y accéder et avoir un moyen d'y parvenir, car seul peut créer directement Celui qui détient la science originelle - Que Sa louange soit proclamée ! Aussi, le premier moyen qu'emploient ceux qui recherchent l'union avec une personne, ainsi leurs amis, c'est l'allusion par la parole ; elle consiste soit à rendre ambigu le sens d'un vers, soit à proposer une énigme, soit à lancer des pointes. Dans ce domaine, les gens diffèrent selon leur perspicacité et selon qu'ils constatent chez ceux qu'ils aiment de la répulsion ou de la sympathie, de l'esprit ou de la sottise.

Je connais quelqu'un qui a commencé à manifester son amour à l'objet de ses vœux en récitant certains de mes vers. C'est par là et par des choses semblables que commence celui qui veut se faire aimer. S'il se voit bien accueilli et encouragé, il continuera. Il récite des vers ou fait quelque allusion du genre de celles que nous avons définies, et quand il attend la réponse, soit par un mot, soit par une mimique ou un geste, il se trouve dans une situation angoissante, ballotté entre l'espoir et le désespoir. Cela ne dure qu'un instant, mais cet instant déterminera son espoir ou son renoncement.

Il y a une autre sorte d'allusion par la parole. Mais elle n'intervient qu'après une entente et quand l'amant sait qu'il est aimé. C'est alors que les plaintes, l'échange de promesses, les menaces, le resserrement des tendres liens se font par allusion verbale en un langage que les tiers conçoivent tout autrement que les amoureux ne l'entendent. Les tiers font alors des répliques qui ne cadrent pas avec le sens véritable des propositions, mais qui correspondent à ce qu'ils ont entendu et cru saisir. Pourtant les amoureux, eux, se sont compris et se sont fait des réponses que nul autre ne peut comprendre à moins d'être doué d'une grande pénétration, servi par une vive intelligence et aidé par l'expérience personnelle. C'est surtout le cas, quand ce tiers à l'esprit clair-

voyant perçoit dans le comportement des amoureux quelque indice qui n'échappe pas à un bon observateur ; alors il sait fort bien à quoi s'en tenir sur leurs intentions.

Je donnerai pour exemple celui d'un jeune homme et d'une jeune esclave qui s'aimaient, au cours d'une de leurs entrevues il voulut l'amener à faire quelque chose d'indécent. Alors elle lui dit : « Par Allâh ! Je me plaindrai de toi publiquement et je t'infligerai un affront ! » Quelques jours après, la jeune esclave assistait à une réunion chez un personnage de sang royal, haut dignitaire de l'Etat et membre très illustre de la dynastie califale. A cette réunion, il y avait un grand nombre de femmes et de serviteurs dont il fallait se méfier. Notre jeune homme y assistait aussi, car il était lié avec le maître de céans. Il y avait là des chanteuses dont la jeune esclave. Quand ce fut au tour de celle-ci de chanter, elle accorda son luth et se mit à chanter ces vers anciens :

C'est une gazelle semblable à la lune en son plein,
pareille au soleil qui sort des nuages.

Elle a ravi mon cœur par des coups d'œil langoureux, par une taille flexible
comme le rameau, élégante et élancée.

Je fus subjugué par elle comme un humble amoureux
et je m'humiliais devant elle comme un homme éperdu de passion.

Puisse-je être ta rançon ! Unis-toi à moi licitement,
car je ne veux point d'union dans le péché!

Mais moi, j'avais compris de quoi il s'agissait et je dis :

Voilà un blâme et une plainte contre une iniquité,
plainte formulée par une personne, inique elle-même, étant juge et partie.

Elle s'est plainte de ce dont elle souffre et nul n'a su ce qu'elle voulait dire,
sauf celui-là même qu'elle accusait.

Les signes faits avec l'œil

Aux allusions par la parole font suite, lorsqu'il y a eu agrément et entente préalable entre les amants, les signes faits avec les regards. Dans ce domaine, ils jouent un rôle appréciable, obtiennent d'étonnants résultats, provoquent la rupture ou l'union, promettent ou menacent, retiennent ou donnent, ordonnent ou défendent, marquent la prise d'engagements, mettent en garde contre les espions, font rire et pleurer, demandent et répondent, refusent ou accordent. A chacun de ces offices correspond un jeu d'œil dont on ne peut se faire une idée nette qu'en le voyant. Seul un très petit nombre d'entre ces signes peut être dépeint et décrit. C'est ce que je vais faire ici dans la mesure du possible.

Faire signe du coin de l'œil signifie défendre quelque chose ; laisser tomber une paupière veut dire que l'on consent ; jeter un regard prolongé est un indice de souffrance et de désespoir ; cligner d'un œil est au contraire une marque de joie ; montrer du doigt ses propres paupières signifie une menace. Ou encore, tourner la pupille dans une certaine direction, puis la détourner rapidement attire l'attention sur une personne ainsi désignée ; un signe discret du coin des deux yeux est une question ; déplacer vivement la prunelle du centre de l'œil vers le coin intérieur traduit un refus ; faire les gros yeux est un indice de défense générale. Puis d'autres choses encore que l'on ne peut bien comprendre que lorsqu'on le voit soi-même.

Sache que l'œil tient lieu de messager et par lui on comprend les intentions (d'autrui). Les quatre (autres) sens sont les portes du cœur et les accès de l'âme, mais l'œil est le plus pénétrant, le plus sûr dans ses indications, le plus parfait dans sa fonction. Il est le bon fourrier de l'âme, son guide assuré, son miroir limpide qui la met en présence des réalités, lui fait saisir les qualités et lui fait comprendre les choses concrètes. On connaît ce dicton : « Mieux vaut voir soi-même

que d'être informé par autrui ». Polémon[29], le physiognomoniste bien connu, l'avait déjà dit et c'est sur l'œil qu'il basait ses jugements.

Pour te donner une idée de la faculté de perception de l'œil il te suffit de faire cette observation : quand le rayon visuel rencontre quelque objet brillant et clair tels le fer poli, le verre, l'eau, ou bien certaines pierres brillantes ou tout autre objet poli et brillant ayant des rayons, ces lueurs ont un éclat qui aboutit à un corps compact, non translucide, formant un écran terne ; alors ce rayon visuel se réfracte et la personne qui regarde se voit elle-même de ses propres yeux. C'est le cas du miroir. Quand on est devant un miroir, 1'on est comme une personne qui se regarde avec les yeux d'autrui. L'expérience suivante en fournit la preuve frappante : prenez deux grands miroirs, tenez l'un, de la main droite, derrière votre tête, et l'autre, de la main gauche, en face de votre visage, et inclinez légèrement ceux-ci pour que tous deux s'opposent ; vous verrez alors votre nuque et tout ce qui est derrière vous et cela parce que la lumière de l'œil se réfracte sur la lumière du miroir qui est derrière vous, car elle n'a pu trouver passage à travers le miroir de devant. N'ayant pas trouvé non plus d'issue au-delà du miroir de derrière, elle se retourne vers la partie du corps qui lui fait alors face. Il est vrai que Sâlih, le disciple d'Aboû Ishâq An-Nazzâm[30], comprend la chose différemment. Mais son opinion est infondée et personne ne la partage.

Sans doute ces propriétés du miroir ne doivent-elles pas être attribuées à l'œil lui-même. Mais il n'en reste pas moins que 1'essence de l'œil est la plus haute, et la plus sublime, car l'œil participe à la lumière. Les couleurs ne peuvent être perçues que par lui ; aucun sens ne porte aussi loin et n'a un champ aussi étendu. En effet, par lui, on perçoit les corps célestes qui sont dans les constellations lointaines, on voit le ciel, en dépit de sa hauteur et de son éloignement. La seule explication de cette faculté, c'est que l'œil a, de par sa nature même, des affinités avec le miroir dont nous avons parlé, et c'est ainsi qu'il perçoit ces choses

29 Ecrivain grec du IIème siècle de notre ère. On lui doit un curieux traité de physiognomonie.

30 Cf. voir note 11

et les atteint d'un seul élan, non par étapes ni en s'arrêtant en route, ni en faisant des mouvements de déplacement dans l'espace. Aucun autre sens, comme le goût et le toucher, n'a cette faculté : ceux-ci ne perçoivent que par le voisinage. L'ouïe et l'odorat ne perçoivent que de près. La preuve de cette perception immédiate de l'œil, c'est qu'on voit le corps qui produit un son avant d'entendre le son, même si on cherche à les percevoir en même temps. Si (pour ces deux sens) la faculté de perception était une, la vue ne précéderait point l'ouïe.

La correspondance épistolaire

Ensuite, quand les amants se confondent dans un même amour, intervient la correspondance épistolaire. Et pourtant, les lettres sont la source de bien des calamités. J'ai vu des gens qui s'adonnaient à ce genre de correspondance se hâter de déchirer les lettres, de les dissoudre dans l'eau et d'en effacer toute trace. En effet, que de scandales ont été provoqués par les lettres. A ce sujet, j'ai composé ces vers :

Il m'est pénible, aujourd'hui, de déchirer votre lettre.
Mais du moins, notre amour, nul ne saurait le déchirer.

J'ai préféré que l'affection restât et que l'encre fût effacée,
car l'accessoire suit le principal.

Que de lettres ont causé la mort de leur auteur qui ne s'en doutait point
quand ses doigts en calligraphiaient les lignes !

La forme de la lettre doit être des plus gracieuses et son genre, des plus spirituels. Oui ! La lettre est parfois une langue, soit que l'auteur ait de la peine à s'exprimer verbalement, soit que la prudence ou la crainte révérencielle l'en empêchent. Bien plus, l'arrivée de la lettre entre les mains de l'aimé, quand l'amant apprend qu'il l'a reçu et lu, constitue une rare jouissance pour l'amant et équivaut pour lui à la vue de l'objet de sa flamme. Recevoir la réponse et la contempler lui procurent une joie égale à celle de la rencontre. C'est pourquoi, nous voyons l'amoureux mettre la lettre sur ses yeux et sur son cœur puis l'embrasser.

J'ai connu un amoureux, homme qui soignait son langage, excellait dans la description. Il exprimait éloquemment ses sentiments par la parole, savait observer et analyser subtilement les faits. Or, cet homme-là ne négligeait point la correspondance épistolaire bien qu'il lui fût possible de rencontrer son aimé et qu'il habitât assez près pour lui faire de fréquentes visites. Il disait que cela était pour lui une des formes de la jouissance.

Pour ce qui est du fait de mouiller l'encre de ses larmes, j'ai connu quelqu'un qui le faisait. La personne aimée le payait de retour en mouillant l'encre de sa salive ! A ce sujet, j'ai écrit ces vers :

C'est une réponse que j'ai reçue à ma lettre :
cette réponse a apaisé mon émoi et mis en émoi ma quiétude.

J'ai arrosé cette lettre de mes larmes en l'écrivant,
comme le fait un amant qui n'est pas traître en amour.

Et l'eau de mon œil n'a cessé d'en effacer les lignes. Eau de mon œil !
Tu as effacé les beautés.

Grâce à mes larmes, le début de mon écriture est devenu très net ;
mais à la fin, mes larmes ont fait disparaître les lignes.

Du messager

Après cela, une fois que la confiance et la douce familiarité se soient installées entre les amants, intervient l'envoi des messagers. Le messager doit être choisi avec le plus grand soin, recherché parmi les meilleurs et les plus ingénieux ; il est en effet la marque de l'intelligence de l'homme (qui l'a choisi). La vie et la mort de celui-ci sont (en quelque sorte) à sa merci. Il est en son pouvoir, après Dieu Très Haut, de protéger son honneur ou de le déshonorer par un scandale. Il faut donc que le messager soit apte à remplir sa mission, habile, sachant comprendre ce qui est voilé par un simple signe, suppléer par son intelligence aux oublis de celui qui l'a envoyé, lui rendre compte exactement de tout ce qu'il a vu ; enfin, il doit être discret, fidèle, humble et de bon conseil. Le messager qui ne possède pas ces qualités nuit à celui qui l'envoie. A ce sujet, j'ai composé un poème, dont sont extraits les vers suivants :

Ton envoyé est un sabre dans ta main :
choisis donc un glaive excellent
et ne frappe point avant de l'avoir bien fourbi !

Car celui qui a un sabre ébréché, c'est lui-même,
l'homme à l'entendement aussi émoussé que son sabre,
qui en subira les fâcheuses conséquences.

Généralement, les amoureux envoient comme messagers à leurs aimés soit un pauvre, auquel on ne prête pas attention et dont on ne songe pas à se méfier à cause de sa jeunesse, de sa tenue misérable ou de son extérieur peu soigné ou bien au contraire une personne de haut rang au-dessus de tout soupçon en raison de la piété dont elle fait

montre ou de son grand âge. Ceci est très fréquent chez les femmes, surtout celles qui s'appuient sur des bâtons, récitent des chapelets et sont vêtues de deux manteaux rouges. Je me rappelle qu'à Cordoue ce signalement servait à les identifier. Les amoureux emploient aussi, pour les mêmes missions, des femmes exerçant des métiers qui leur permettent d'approcher les gens : femmes médecins, tireuses de sang, revendeuses de brimborions, crieuses publiques, coiffeuses, chanteuses, institutrices, servantes, fileuses, tisseuses, etc., ou encore une femme de la parenté du destinataire et qui ne pourra lui attirer aucun désagrément par sa présence. De telles qualités ont rendu accessibles bien des personnes inabordables, amadoué les plus difficiles, rapproché celles qui étaient distantes, apprivoisé les plus rébarbatives.

Mais que de calamités ont frappé les voiles protégés, les rideaux épais, les appartements bien gardés et les portes fermées, et ce, du fait de gens de cette sorte ! Si ce n'était pour attirer l'attention sur ces agissements, je n'en aurais point fait mention. Si j'en parle, c'est pour faire ressortir leurs méfaits et montrer qu'il ne faut avoir confiance en personne, et que ce type de procédé est des plus douteux. Heureux celui qui sait tirer profit de l'exemple d'autrui et de celui de son adversaire ! Qu'Allâh (ﷻ) étende Son voile protecteur sur nous et sur tous les Musulmans et que l'ombre de la paix demeure sur tous !

La garde du secret

Une particularité de l'amour, c'est la discrétion de la langue. L'amoureux, s'il est interrogé, nie, affecte une grande patience, se montre continent et exempt de tout souci amoureux. Et pourtant, son secret bien caché, le feu ardent qui brûle dans sa poitrine, se manifeste dans ses gestes et dans ses yeux, se propage comme le feu dans le charbon et comme l'eau dans la terre sèche. Au début, cette attitude peut donner le change à une personne qui manque de perspicacité. Mais quand l'amour s'est fortement implanté, la chose devient impossible.

Souvent, la raison d'une telle discrétion réside dans le fait que l'amoureux veut éviter de se faire passer pour tel aux yeux du monde parce qu'il s'imagine que c'est là le propre des gens oisifs et frivoles ; il affecte donc de fuir l'amour et s'en défend. Cette manière de voir n'a rien de fondé.

Pour le Musulman, il suffit qu'il s'abstienne des choses prohibées par Allâh - dont la Gloire soit proclamée - et ne commette point volontairement de graves péchés dont il lui sera demandé compte au jour de la Résurrection. Mais trouver beau ce qui est beau, se laisser gagner par l'amour, est une chose naturelle qui n'est ni ordonnée ni interdite par la Loi. Les cœurs ne sont-ils point entre les mains de Celui qui les dirige ? L'essentiel est qu'ils connaissent et examinent la différence entre l'erreur et la vérité, puis qu'ils croient en ce qui est vrai par la persuasion qu'ils en ont acquise. Quant à l'amour, il est en l'âme quelque chose d'inné. Seuls sont soumis à la volonté de l'homme les mouvements de ses membres, mouvements qui, eux, sont des qualités acquises (et non innées). A ce sujet, j'ai composé des vers :

A cause de toi, je suis blâmé par des hommes qui ne connaissent pas la passion. Mais peu m'importe qu'on me blâme ou qu'on se taise à ton sujet.

Ils disent : tu t'es écarté de toute continence
et pourtant tu es versé dans la loi religieuse et dévot.

Ce serait là, leur dis-je, pure hypocrisie ;
or un homme tel que moi déteste les hypocrites.

Depuis quand Mouhammad a-t-il interdit l'amour ?
Et son interdiction figure-t-elle dans le Livre Saint ?

Si je ne commets pas d'infraction aux interdictions divines, infraction qui me ferait redouter de me présenter, au jour de la Résurrection, avec un visage frappé de stupeur,

Je n'ai cure des blâmes que l'on peut m'adresser à cause de l'amour, que ces blâmes soient d'autre chose que de ce qu'il fait délibérément ?

Peut-on reprocher à un homme qui se tait les paroles qu'il a tenues cachées ?

Anecdote

Je connais quelqu'un qui a subi pareille épreuve. La passion habitait sa poitrine. Il voulut la celer jusqu'à ce que la chose devint trop grave et que tout un chacun, qu'il cherchât à le savoir ou non, put la deviner d'après son comportement. Lorsqu'un quidam lui faisait une allusion, il le rabrouait et le vilipendait, tant et si bien que si un camarade voulait lui plaire, il affectait de croire à ses protestations, et de taxer de mensonge ceux qui pensaient autrement. Cela lui faisait grand plaisir. Je me rappelle qu'un jour il était assis avec quelqu'un qui faisait allusion à ses sentiments intimes ; à ces allusions notre jeune homme opposait les dénégations les plus catégoriques. Mais voici que vint à passer la personne pour laquelle on le soupçonnait d'être épris. A peine son regard rencontra-t-il l'aimé, qu'il se troubla, perdit contenance, pâlit, tint des propos incohérents alors qu'il venait de parler fort élégamment. Impatienté, son interlocuteur l'interrompit et le ramena au sujet. Alors on lui dit : « Qu'est-ce

qui a bien pu te faire changer ainsi de langage ? » Il répondit : « C'est ce que vous pensez ! M'excuse qui voudra et me blâme qui voudra ! »

À ce sujet, j'ai dit, en vers :

Le torrent de larmes coule et le secret de l'amour est dévoilé. Quand l'aimé apparaît, il semble que le cœur soit un oiseau qat̲'â pris au piège.

Amis, dites-moi - car tout le monde peut émettre son avis — Jusqu'à quand garderai-je ce secret dont je ne puis me détacher ?

Cela, en vérité, n'arrive que lorsque l'instinct de discrétion lutte contre l'instinct amoureux et cherche à le dominer. L'homme est alors pris entre deux feux ardents. Parfois, la cause de cette discrétion, c'est le désir qu'a l'amant d'épargner son aimé. C'est alors une marque de fidélité et de générosité.

Sur la garde du secret, j'ai composé une pièce dont voici deux vers :

Chacun sait que je suis amoureux, triste, accablé, mais à cause de qui ?

Quand ils voient mon état, ils sont convaincus mais quand ils en cherchent la cause, ils se perdent en conjectures.

C'est comme une écriture dont les caractères sont très clairs,
mais dont le sens n'apparaît pas à qui veut l'interpréter,

Ou comme le roucoulement d'une colombe dans les branchages, elle module les sons les plus divers,

Ses gémissements charment notre oreille,
mais nous ne savons pas ce qu'ils signifient.

Ils me disent : Par Allâh ! Nomme-nous la personne dont l'amour a chassé le sommeil de tes paupières.

Je m'en garderai bien. Avant d'arriver à le savoir,
ils en perdront plutôt l'esprit et seront en proie aux discordes.

Ils sont constamment ballottés par les doutes; une présomption leur parait
une certitude, et une certitude une simple présomption.

En mon cœur, le secret occupe une place que nul vivant n'a occupé
c'est qu'il est impérissable.

Je le mets au tombeau, mais c'est cela précisément qui le fait vivre,
de même que la victime de la passion trouve sa joie dans l'angoisse.

Souvent cette discrétion est également motivée par le désir, chez l'amant, d'éviter les conséquences de la divulgation de son secret lorsque l'aimée est d'un rang illustre.

Parfois cette discrétion est due au désir qu'a l'amant de ne point effaroucher son aimée et de ne point la livrer au scandale. Je connais quelqu'un qui jouissait de la pleine confiance et de la familiarité de son aimée. Mais s'il avait laissé échapper un mot sur sa passion, l'aimée aurait été aussitôt aussi inaccessible pour lui que les Pléiades aux hautes étoiles. C'est là une sorte de diplomatie, car cet amant éprouvait aussi avec son aimée les joies les plus hautes et les plus extrêmes. Mais il advint qu'il lui dévoila sa passion, aussitôt, il lui fallut se contenter de faveurs insignifiantes, subir l'arrogance et les caprices de l'amour et renoncer à posséder le cœur de l'aimée. S'en fut fait de cette douce familiarité. L'affectation et les reproches injustifiés lui succédèrent. Il était un frère et il devint un esclave, un égal, un prisonnier. S'il avait poussé plus loin la divulgation de son amour, en sorte que les familiers de l'aimée en eussent la connaissance, il ne l'aurait jamais plus revue qu'en songe, tout eût été fini entre eux et cela aurait pu lui causer de graves préjudices.

Une timidité invincible est aussi, parfois, la cause de cette discrétion. Mais il en est une autre, c'est lorsque l'amant voit son aimée se détourner et s'écarter de lui. Or, si l'amant a l'âme fière, il cachera alors sa passion pour que ses ennemis ne se réjouissent pas de son malheur

ou pour leur montrer, ainsi qu'à l'aimée, que cela lui est parfaitement indifférent.

Anecdote

Un poète à Cordoue évoqua dans un poème, ses sentiments, à l'égard de Oumm Al Mou'ayyad (Que Dieu lui fasse miséricorde) ; alors une esclave chanta ses vers en présence d'Al Mansoûr Mouhammad Ibn Abî 'Âmir, pour qu'il la rachète mais il ordonna de la tuer.

Anecdote

C'est à cause d'un fait similaire que fut tué Ahmad Ibn Moughîth et que toute sa famille fut disgraciée et persécutée. Celui-ci a chanté dans un poème ses sentiments envers l'une des filles du Calife.

Les anecdotes de ce genre sont nombreuses.

La divulgation du secret

Il arrive qu'on divulgue son tendre secret. C'est un des accidents ré-prouvables de l'amour. Et il y a différentes causes à cela.

L'une d'elles, c'est que la personne qui agit ainsi veut se donner l'apparence des amoureux et se faire admettre comme tel. C'est une inadmissible duperie, une impudence odieuse, une fausse prétention à l'amour.

La divulgation a souvent aussi pour cause le fait que l'amour l'emporte sur la pudeur et que le besoin de le proclamer supprime toute retenue. Dans ce cas-là, l'homme n'est plus maître de lui-même et ne peut se contraindre à adopter un autre comportement. C'est là un des paroxysmes de la passion, une des ses emprises les plus fortes sur la raison ; elle en arrive à donner à ce qui est beau 1'apparence de ce qui est laid et au laid la forme du beau. Elle fait prendre le bien pour le mal et inversement. Que de gens jusque-là irréprochables de réputation, bien préservés par le voile de l'honorabilité, ont vu ce voile soulevé par l'amour; ce qu'ils avaient de plus sacré fut profané et ce qu'ils avaient de plus jalousement gardé fut alors déshonoré ! Ainsi, après avoir été à l'abri de la honte, ils ont fait scandale ; après être passés inaperçus, leur notoriété est devenue proverbiale. Les voici maintenant qui ne se plaisent qu'à des agissements sans vergogne dont la seule description leur eût auparavant donné la fièvre et dont ils eussent longuement prié Dieu de les préserver. Pour eux, ce qui était scabreux est devenu aisé, ce qui était précieux est devenu sans valeur, et ce qui était sévère est devenu relâché.

J'ai ainsi connu un jeune homme de haut rang, de l'élite de mes amis qui avait eu le malheur de s'éprendre d'une jeune femme esclave bien gardée. Il en devint fou ; son amour pour elle lui fit perdre beaucoup de ses belles qualités, et sa passion sautait aux yeux de qui savait voir, au

point qu'elle-même le blâma de ce comportement de nature à l'amener à sa perdition.

Anecdote

Moûsâ Ibn 'Âsim Ibn 'Amr ma rapporté ce qui suit : « J'étais auprès de mon père, qu'Allâh lui fasse miséricorde, et il m'avait ordonné d'écrire une lettre. Or soudain, j'aperçus une jeune esclave dont j'étais épris. Je ne pus y tenir : je jetais la lettre loin de moi et me hâtais vers la jeune esclave. Mon père en fut stupéfait et pensa qu'il m'était arrivé quelque accident. Puis je repris mon sang-froid ; je m'essuyais le visage et je revins en prétextant quelque dérangement ».

Or, de telles choses provoquent l'antipathie de l'aimé; c'est une très mauvaise manière d'agir et un manque de diplomatie. En toutes choses, il faut être précautionneux et suivre la bonne règle. Dés que l'on s'en écarte ou qu'on l'enfreint, l'on travaille contre soi-même. On se fatigue alors en pure perte, on se donne du mal pour rien et on se livre à des recherches superflues.

Plus on se détourne de la bonne voie, plus loin on s'en écarte, plus on s'enfonce dans des sentiers détournés et plus on s'éloigne du but.

A ce sujet, j'ai composé un poème dont voici un extrait :

Quant t'atteignent les coups variés de la fortune
– et nombreuses sont les atteintes du sort –
oppose à chacun d'eux une part adéquate de tes sages efforts,
en sorte qu'un petit effort te garde d'un coup léger
et un effort intense d'un choc violent.

Ne vois-tu point que la lampe,
quand elle commence à brûler et à éclairer, s'éteint quand on souffle dessus ?

Mais quand sa flamme a bien pris,
ton souffle ne fait que l'attiser et elle monte.

Mais il est une troisième cause à la divulgation du secret. Aux yeux des gens sages, c'est un motif vil et un agissement ignoble. C'est lorsque l'amoureux constate que son aimée le trompe, ou bien s'aperçoit qu'elle est lasse de lui ou éprouve de l'antipathie à son égard. Alors il ne trouve d'autre moyen de se venger, qu'en divulguant et en publiant son secret, ce qui, d'ailleurs, lui est plus préjudiciable à lui-même ainsi qu'à la personne visée. C'est le comble de la honte, l'ignominie la plus hideuse, la plus forte preuve du manque de raison et de pauvreté d'esprit.

La divulgation du secret peut provenir aussi d'un propos qui se répand, d'un « on dit » qui se propage et que l'amoureux accueille avec indifférence ou même avec la satisfaction de voir son secret divulgué, soit parce qu'il est vaniteux (et cette tournure d'esprit n'est guère honorable), soit parce qu'il espère ainsi pouvoir réaliser certains de ses espoirs. J'ai été témoin d'une telle manière d'agir chez un de mes camarades, le fils d'un grand chef.

J'ai lu dans un récit sur les Arabes du désert que leurs femmes ne sont persuadées et ne croient à l'amour de leurs prétendants, que lorsque ceux-ci publient et divulguent leur passion, qu'ils la crient bien haut et la proclament, et qu'ils vantent les qualités de leurs belles. Cela est étonnant car, d'autre part, on fait l'éloge de la chasteté des femmes bédouines. Quelle chasteté peut bien avoir une femme qui se réjouit de la publicité en cette matière ? Et quelle mesure y a-t-il en cela, avec la pudeur que recommande en ce domaine la religion ?

La soumission

Parmi les choses singulières qui arrivent en amour figure la soumission de l'amant à l'aimé et le fait que l'amant plie de force son caractère à celui de la personne qu'il aime. C'est ainsi qu'on voit souvent des gens au caractère intraitable et difficile, rétif, volontaire, fier et ombrageux qui, sitôt qu'ils ont humé la brise de l'amour, se sont plongés dans ses flots et ont vogué sur sa mer, deviennent souples et faciles à vivre ; leur tranchant s'émousse et leur fierté se fait humilité. A ce sujet, j'ai composé un poème dont sont extraits ces vers :

L'union nous reviendra-t-elle
et les vicissitudes de ce temps auront-elles une fin ?

Le sabre est devenu l'enclave et la gazelle captive est devenue lion.

Parfois, l'aimé répugne à la manifestation des plaintes, s'irrite à entendre parler de passion. Alors, l'amant cache son chagrin, renferme son désespoir et son mal au plus profond de lui-même. L'aimé l'accable de reproches injustifiés ; et l'amant s'excuse de toutes ses fautes, il avoue son crime et pourtant il en est innocent, tout cela pour se ranger à l'opinion de l'aimé et pour éviter de le contredire. Je connais quelqu'un qui était affligé d'un tel mal ; son aimé ne cessait de l'accuser de toutes sortes de péchés alors qu'il n'en avait commis aucun, de l'accabler de reproches et de lui faire sentir son courroux alors que l'amant avait la conscience pure.

Sur un sujet approchant mais non identique, j'ai composé à l'adresse d'un de mes amis, un poème dont les vers suivants :

Tu me rencontrais avec un visage qui,
quand j'en approchais, manifestait du contentement et,
quand je m'en éloignais, se montrait courroucé.

Mon caractère ne répugne point à un léger blâme, bien que l'on déprécie
une chevelure qui commence à peine à blanchir.

Il arrive que l'homme se fasse mentalement des reproches à lui-même
et parfois les grains de beauté et les mouches parent un visage.

Mais cela n'est beau qu'en petite quantité; quand il y en a trop,
cela devient laid : l'excès en tout est un défaut.

II ne faut pas dire, que pour un amant, supporter les humiliations infligées par l'aimé, soit de la bassesse d'âme. Ce serait une erreur. On sait, en effet, que l'aimé n'est ni l'égal ni le pair de l'amant, en sorte que celui-ci puisse exercer des représailles contre lui. Les injures de l'aimé, ses duretés à l'égard de l'amant ne sont nullement déshonorantes et ne constituent point un affront durable à travers les générations. Du reste, cela ne se passe pas au Conseil du califat ni dans les réunions des grands, où une telle longanimité serait humiliante et une telle soumission avilissante. Pour que les injures soient vraiment irritantes, elles doivent venir de gens haut placés dont on dénombre les moindres souffles, dont on passe tous les propos au crible pour leur donner une très grande portée, car ils ne les laissent pas tomber en vain de leurs lèvres et ils ne les prononcent pas à la légère. Mais l'aimé, lui, c'est à la fois une lance ferme et un roseau flexible. Selon son caprice, il se montre froid ou avenant, sans aucune bonne raison. A ce propos j'ai dit les vers suivants :

En amour, s'humilier n'est point blâmable ; en amour,
l'homme le plus fier se soumet.

Ne vous étonnez pas de me voir dans un état d'humiliation
où s'est trouvé avant moi Al-Moustansir !

L'aimé n'est point un égal ni un pair et, dans ces conditions,
patienter ce n'est pas s'humilier.

Anecdote

-Aboû Doulaf Al Warrâq (le marchand de papier), m'a fait le récit suivant, qu'il tenait de Maslama Ibn Ahmad, le philosophe connu sous le nom d'Al-Majrîtî[31]. Dans la mosquée sise à l'est du cimetière de Qouraych à Cordoue, en face de la maison du Vizir Aboû 'Oumar Ahmad Ibn Mouhammad Ibn Jadîr, que Dieu lui fasse miséricorde, dans cette mosquée, dis-je, se tenait constamment Mouqaddam Ibn Al Asfar au temps de sa jeunesse, qui était tombé amoureux d'une personne. Outre cela, il ne faisait plus ses prières à la mosquée de Masroûr, quartier où, pourtant, il habitait. Nuit et jour il se rendait à la première de ces deux mosquées à cause de 'Ajîb, si bien que plus d'une fois la garde l'arrêta, comme il rentrait de la dernière prière du soir. Il s'asseyait là et épiait son bien-aimé, jusqu'à ce que celui-ci se fâchât, s'impatientât, allât à lui, le rouât de coups et lui donnât des coups de poing sur les joues et sur les yeux. Alors il était enchanté et disait : « Par Allâh ! Je suis au comble de mes vœux et me voici apaisé. » Pendant un certain temps, il ne cessa de suivre ainsi ses pas. Aboû Doulaf ajouta : « Maslama m'a raconté cette histoire plus d'une fois en présence de 'Ajîb quand celui-ci s'irritait de la situation qu'occupait Mouqaddam Ibn Al Asfar, de son influence et de son bonheur. En effet, ce Mouqaddam Ibn Al-Asfar était devenu un grand personnage. Il était entré dans

31 Naturaliste andalou, mort entre 1004 et 1006.

l'intimité de Mouzaffar Ibn Abî 'Âmir[32], avait des relations d'amitié avec la mère et la famille de celui-ci. Il fit construire nombre de mosquées et d'installations hydrauliques et on lui doit maintes œuvres de bienfaisance. En outre, il avait la haute main sur toutes les institutions qui relèvent généralement des hommes au pouvoir, etc. »

Anecdote

Plus affreux encore est le cas suivant : Sa'îd Ibn Moundhir Ibn Sa'îd, imâm de la prière à la Mosquée de Cordoue, sous le règne d'Al-Hakam Al-Moustansir Billâih[33], que Dieu lui fasse miséricorde, avait une jeune esclave qu'il aimait passionnément. Il lui proposa de l'affranchir et de l'épouser. Mais, comme il avait une grande barbe, elle lui dit, pour se moquer de lui : « Je trouve ta barbe affreusement grande ; si tu la raccourcis, tu obtiendras ce que tu désires. » - II fit donc entrer en action les ciseaux dans sa barbe qui devint ainsi moins drue ; puis il manda des témoins et leur demanda acte de ce qu'il affranchissait cette esclave. Puis il la demanda en mariage. Mais elle n'y consentit pas. Or, parmi les assistants, il y avait son frère Hakam Ibn Al-Moundhir qui dit aux personnes présentes : « Je vais la demander en mariage moi-même. » - Ce qu'il fit. Elle consentit et il l'épousa dans cette même réunion. Et Sa'îd supporta ce terrible affront. C'était pourtant un homme d'une piété scrupuleuse, un dévot et un jurisconsulte ayant rang de *moujtahid*[34]. J'ai connu ce Sa'îd de son vivant. Il fut tué par les Berbères quand ils prirent Cordoue et la pillèrent. Le susdit Hakam, son frère, était le chef des Mou'tazilites en Andalousie, leur grand maître, leur dialecticien et leur modèle de dévotion. Il était en outre bon poète et jurisconsulte. Son frère 'Abd Al-Malik Ibn Moundhir fut aussi suspecté d'être par-

32 'Abd Al-Malik Al-Mouzaffar Billâih (mort en 1008), fils d'Al-Mansoûr Billâih, fondateur de la dynastie des Banoû 'Âmir.

33 AI-Hakam II, Calife de Cordoue (961-976).

34 Sur la définition juridique de *l'ijtihâd* et du *moujtahid* ma traduction du *Kitâb al Waraqât, p.* 38. (de l'imâm Al Jouwaynî)

tisan du Mou'tazilisme. Sous le règne d'Al-Hakam (Qu'Allâh l'agrée), il occupa la charge de défenseur des opprimés.

C'est lui qui fut crucifié par Al-Mansoûr Ibn Abî 'Âmir. Ce prince l'accusait en effet, lui et un groupe de jurisconsultes et de Cadis à Cordoue, de reconnaître secrètement comme Calife 'Abd- Ar-Rahmân Ibn 'Oubayd-Allâh, le fils du Commandeur des croyants An-Nâsir (Qu'Allâh les agrée) ; 'Abd-Ar-Rahmân fut mis à mort et 'Abd-Al Malik Ibn Moundhir crucifié. Tous ceux qui avaient été ainsi suspectés furent dispersés. Le père de ces trois personnages, le cadi suprême Moundhir Ibn Sa'îd fut, lui aussi, accusé de Mou'tazilisme. C'était l'homme le plus éloquent, le plus savant dans toutes les branches des connaissances, le plus scrupuleux en matière de dévotion, mais aussi le plus enclin à la plaisanterie et le plus enjoué. Le susdit Hakam est encore en vie au moment où je t'écris cette épître. Il est maintenant aveugle et chargé d'ans.

Anecdote

Un cas curieux de soumission de l'amant à l'aimé est le suivant : je connais quelqu'un qui passa bien des nuits blanches, endura les plus durs tourments, eut le cœur brisé par les supplices de la passion. Il finit par conquérir la personne aimée. Celle-ci, d'ailleurs, ne se refusait point et rien, lors, ne l'écartait d'elle. Mais l'amant s'était aperçu quelle avait une certaine répugnance touchant ses aspirations, il l'abandonna alors et s'éloigna d'elle, non pas par pudeur ou par crainte, mais simplement pour être agréable. Il ne trouva pas en lui-même la force suffisante pour faire une chose pour laquelle l'aimée manifestait peu d'empressement. Et pourtant Dieu sait de quels feux il brûlait ! -Je connais quelqu'un d'autre qui agit de même, puis qui s'en repentit, ayant constaté que son aimée le trahissait. A ce sujet, j'ai dit ces vers :

Saisis l'occasion et sache que les occasions sont aussi fugaces que l'éclair!

Que de choses faisables j 'ai négligé qui, par la suite,
m'ont étouffé de regrets!

Bondis sur le trésor que tu as trouvé,
et saisis ta proie comme un faucon qui chasse!

C'est exactement ce qui arriva à Aboû A1 Mouẓaffar 'Abd-Ar-Raḥmân Ibn Aḥmad Ibn Maḥmoûd, notre ami. Je lui récitai à ce sujet des vers qui le transportèrent d'enthousiasme. Il se les fit remettre par moi et il les répétait sans cesse.

Anecdote

Aboû 'Abd-Allâh Mouḥammad Ibn Koulayb, de Kairouan, était loquace et curieux quant aux diverses branches des connaissances. J'habitais alors la Médina (de Cordoue). Comme nous parlions de l'amour et de ses divers aspects, il me demanda : « Si la personne que j'aime répugne à me rencontrer et évite mon approche, que dois-je faire ? » Je répondis : « Je crois que tu dois t'efforcer de donner satisfaction à ton âme en rencontrant la personne aimée, même si elle y répugne. Ce n'est pas mon avis, répartit-il ; bien au contraire, je donne le pas à sa passion sur la mienne et à son désir sur le mien. Je patiente et patienterai dusse-je en périr ! - Pour moi, lui dis-je, je n'aime que pour la joie de mon âme et pour qu'elle se délecte de la forme de l'aimé ; je suis ma propre logique, je me guide selon mes principes, je reste fidèle à ma propre méthode en cherchant à donner de la joie à mon âme. Voilà bien, dit-il, une cruauté de la logique. Plus fort que la mort est ce qui nous fait souhaiter mourir et plus précieux que l'âme est ce pour quoi on la sacrifie. - Si tu as sacrifié ton âme, ce n'est pas parce que tu l'as voulu, lui répondis-je, mais bien par nécessité ! Si tu avais pu faire autrement, tu ne l'aurais pas sacrifiée. En admettant que tu te sois abstenu volontairement de

rencontrer ton aimée, tu es blâmable, parce que tu as fait tort à ton âme et as introduit le trépas en elle. - Alors il me dit : Tu es un dialecticien et, en amour, il n'y a pas de dialectique qui vaille. - En ce cas, dis-je, c'est que l'amoureux est atteint d'une infirmité. - Et quelle infirmité est plus grande que l'amour ? riposta-t-il. »

L'insoumission

PARFOIS L'AMOUREUX SUIT SON DÉSIR, n'en fait qu'à sa tête et arrive ainsi a obtenir de l'aimée toutes les satisfactions qu'il cherche et s'efforce d'en tirer de toutes manières le plus de joie possible ; peu lui importe que l'aimée s'irrite ou soit consentante. Celui qui, dans une telle conduite, est aidé par le temps, a un cœur ferme et se trouve favorisé par le destin, épuise la coupe des délices ; ses chagrins s'en vont, ses soucis disparaissent ; il voit se réaliser ses espoirs et atteint son but. A ce sujet, j'ai fait des vers dont les suivants :

Si je fais obtenir à mon âme ce qu'elle souhaite d'un jeune faon qui ne cesse de la tourmenter,

Peu m'importe qu'il se soumette en rechignant et qu'il s'irrite à consentir!

Quand je trouve de l'eau, il faut absolument que je m'en serve pour éteindre le feu ardent (qui me consume).

Le censeur

L'amour a ses traverses. La principale est représentée par le censeur. Les censeurs sont de diverses sortes. Le premier type, c'est l'ami sincère qui, vu son intimité avec toi n'a plus aucune réticence. Sa censure est alors préférable à bien des complaisances. Elle consiste en incitations et en interdictions. C'est un frein admirable pour l'âme, un réconfort délicat pour ce qui (en elle) est malade et souffrant, un remède pour celui qu'accable le désir. C'est surtout vrai quand le censeur est bienveillant dans ses paroles, expert dans l'art de se faire entendre, sachant trouver l'instant opportun pour insister sur ses interdictions, le moment propice pour corroborer ses ordres c'est-à-dire, lorsque l'amoureux est plus ou moins traitable ou intraitable, accommodant ou récalcitrant. Il y a ensuite le censeur qui réprimande toujours et ne se lasse pas de blâmer. C'est une grande calamité et une charge accablante (pour l'amoureux).

J'ai eu moi-même à souffrir d'une situation analogue, qui, pour n'être pas exactement dans le sujet de la présente épître, s'en approche cependant. Mon ami Aboû As-Sariy 'Ammâr Ibn Ziyâd ne m'avait, en effet, pas ménagé ses reproches à propos d'une voie où je m'étais engagé, et il faisait chorus, en cela, avec un autre ami dont je pensais, pourtant, qu'il serait toujours de mon côté (que j'eusse raison ou tort) tant notre amitié était forte et notre camaraderie solide.

J'ai vu quelqu'un dont la passion et l'amour étaient tels qu'il ne prisait rien tant que le blâme, afin que le censeur vît comment il lui désobéissait ; il se plaisait à le contrecarrer ; il faisait une opposition constante à celui qui le blâmait et lui faisait sentir longuement qu'il avait le dessus sur lui, comme un roi qui met en fuite son ennemi, ou tel le dialecticien habile qui réduit son adversaire. Ce manège le réjouissait fort et souvent, même, c'était lui qui provoquait les reproches du

censeur en disant des choses qui les faisaient naître. A ce sujet, j'ai fait des vers dont les suivants :

Ce que je préfère, c'est le blâme et les reproches,
afin d'entendre prononcer le nom qui, pour moi, est un espoir.

On dirait que je déguste les reproches comme un vin pur
et qu'après avoir bu,
je savoure la friandise qu'est pour moi le nom de mon bien-aimé.

L'ami secourable

Parmi les choses souhaitables en amour, il y a celle-ci : c'est qu'Allâh, Puissant et Grand, donne à l'homme un ami dévoué, délicat dans ses propos, jouissant d'une large influence, sachant bien entreprendre ce qu'il fait, poursuivant ses entreprises avec pénétration, ayant une éloquence solide, une grande largeur d'esprit et une vaste science. Un ami, qui soit peu enclin à la contradiction, très secourable et patient, supportant l'arrogance, complaisant, très fidèle en amitié, s'accordant parfaitement (avec son ami), de caractère louable, exempt d'injustice, toujours prêt à rendre service, détestant la bouderie et de naturel noble. Enfin, un ami ignorant des haines secrètes, ayant des idées profondes, étant informé des désirs (de son ami), de mœurs excellentes, d'une discrétion parfaite, bienfaisant et sûr, incapable de trahir. Qu'il soit aussi d'âme généreuse, de sens pénétrant, d'une sagacité infaillible, d'un secours certain et d'une protection parfaite ; connu pour sa fidélité, d'une modération manifeste, d'un esprit ferme, toujours prêt à bien conseiller, cherchant à conserver l'affection, bienveillant, sincère dans ses paroles, d'esprit vif, de caractère tempérant, jouissant d'un grand crédit, magnanime, ignorant l'éloignement, permettant à son ami de se reposer en lui dans ses tourments, participant à ses pensées intimes, l'entretenant de ses secrets. L'ami trouve alors en lui le plus grand des apaisements.

Mais où se trouvent des amis si parfaits ?

Si tes mains arrivent à en saisir un, quelles le tiennent aussi fermement que le fait l'avare (de son trésor) ! Que tes doigts se referment sur lui, comme ceux d'un Harpagon ! Pour le garder, sacrifie ton héritage et ton patrimoine propre, car c'est avec lui que tu goûteras pleinement les joies de l'amitié ; c'est par lui que tes chagrins s'envoleront, que le temps te paraîtra court, et que tu seras dans une bonne situation. Celui qui a pour ami un tel homme ne manquera jamais d'une noble assis-

tance et d'un bon conseil. C'est pour cela que les rois ont toujours pris des ministres et des confidents afin d'alléger quelque peu la charge des graves affaires qui leur incombent et des lourds fardeaux qui pèsent sur leurs épaules ; c'est aussi pour s'enrichir de leurs avis et s'aider de leur compétence. S'ils n'agissaient pas ainsi, la nature humaine ne pourrait résister à tout ce qui l'assaille sans chercher une aide dans quelque chose qui lui corresponde et ait des affinités avec elle.

Un certain amoureux manquait d'un ami de ce genre. Du reste, il avait peu confiance en ses amis en raison de son expérience des hommes et parce qu'il avait pu constater chez plusieurs de ceux à qui il avait fait quelque confidence, soit de la raillerie soit la divulgation de ses secrets. C'est pourquoi il préférait la solitude à la société. Il s'isolait dans des lieux éloignés de tout compagnon, il faisait ses confidences au vent, il parlait à la terre et éprouvait alors un soulagement pareil à celui du malade qui soupire ou de l'affligé qui sanglote. En effet, quand les soucis s'accumulent dans le cœur, ils l'oppressent et s'il n'en laisse pas échapper quelque chose par la langue, s'il ne se soulage pas par les plaintes, il ne tarde pas à périr de chagrin et à mourir de désespoir.

(A cet égard) je n'ai vu personne de plus secourable que les femmes. Pour ce qui est de garder ce genre de secrets, de se recommander mutuellement la discrétion, de s'entendre entre elles pour le cacher quand elles en ont connaissance, elles surpassent en cela les hommes. Je n'ai point connu de femme qui, ayant divulgué le secret de deux amants, ne fût méprisée, trouvée odieuse, et unanimement condamnée par les femmes. Les vieilles ont, à ce sujet, des qualités que n'ont point les jeunes, parce qu'il peut arriver que, par jalousie, les jeunes divulguent ce qu'elles savent, encore que cela soit très rare. Quant aux vieilles, elles n'ont plus d'ambitions personnelles et c'est pourquoi leur sollicitude va, purement, aux autres.

Anecdote

Je connais une noble dame qui sait par cœur le Livre d'Allâh (ﷻ) ; elle est pieuse et s'adonne à la bienfaisance. Or, elle intercepta une lettre adressée par un jeune esclave à une jeune esclave dont il était épris. Ce jeune esclave n'appartenait pas à la dame.

Elle l'informa de la chose ; il voulut nier mais il ne le put. Alors elle lui dit : « Que t'arrive-t-il ? Qui donc est à l'abri de l'amour ? Ne te tourmente donc pas : je jure par Allâh que jamais à personne je ne révélerai ton secret. S'il m'était possible d'acheter pour toi cette jeune esclave sur ma fortune personnelle, dût-elle y passer toute entière, j'installerais ta bien-aimée en un lieu où tu pourrais la rejoindre ! »

On peut voir des femmes vertueuses et âgées, n'attendant plus rien des hommes, et qui n'ont pas d'occupation plus chère ni plus agréable que de s'efforcer de marier une orpheline, de prêter leurs vêtements et leurs bijoux à quelque fiancée pauvre. Pour moi, cette forte tendance naturelle des femmes est uniquement due à ce qu'elles ont l'esprit libre de toute préoccupation autre que l'intimité et tous ses aspects. Elles sont créées pour cela. Les hommes au contraire sont partagés entre le souci de gagner de l'argent, de rechercher la science, d'entretenir leur famille, de supporter les peines des voyages et de la chasse, d'exercer toutes sortes de métiers, de faire la guerre, de tenir tête aux séditions, d'affronter les périls et de cultiver la terre. Tout cela réduit singulièrement les préoccupations quant au bien-être intérieur.

Dans les biographies des rois du Soudan, j'ai lu que ces souverains confient à un homme dont ils sont sûrs la garde de leurs femmes. Celui-ci leur impose une tâche de laine à filer et cela les occupe *constamment*. Ils disent (c'est leur opinion) que la femme, si elle reste inactive, ne fait qu'espérer après l'homme.

J'ai personnellement observé les femmes et connu, de leurs secrets, ce qu'un autre ne pourrait guère connaître. C'est que j'ai été élevé sur leurs genoux, j'ai grandi auprès d'elles ; je n'ai connu qu'elles et n'ai fréquenté la société masculine que quand j'étais déjà un jeune homme et que mon visage se couvrit de duvet. Ce sont elles qui m'ont appris le Coran, m'ont transmis bon nombre de poésies et m'ont familiarisé avec l'écriture. Dès que j'ai commencé à comprendre - j'étais encore un tout jeune enfant - mon activité intellectuelle s'exerça à connaître les affaires des femmes, à rechercher les informations les concernant et à bien me pénétrer de tout cela. Je n'oublie rien de ce que je vois d'elles.

Ainsi, j'ai pu acquérir bien des connaissances à leur sujet. Tout cela, je l'expliquerai dans les chapitres qui y sont relatifs, s'il plaît à Allâh Très-Haut.

L'argus ou guetteur

Une des calamités de l'amour, c'est l'argus. C'est une fièvre intérieure, un mal tenace, une hantise. Les argus sont de plusieurs sortes. Le premier type, c'est celui qui impose sa fâcheuse présence en s'asseyant, sans le faire exprès, en un lieu où l'amant s'est réuni avec son aimé et où tous deux voulaient se faire quelque confidence, se dire leur passion, et s'entretenir seul à seul. Ce comportement du guetteur importune l'amant. Certes, il disparaît rapidement mais il n'en est pas moins un obstacle à la réalisation du désir et il brise l'espoir.

Anecdote

J'ai vu un jour deux amoureux dans un endroit où ils se croyaient seuls. Ils se préparaient à exhaler leurs (tendres) plaintes et goûtaient fort leur solitude. Or ce lieu n'était point gardé. Un importun ne tarda pas à surgir. Il me vit, vint vers moi et resta longtemps assis avec moi. Si tu avais pu voir alors le jeune amoureux sur le visage duquel se lisait un mélange de désespoir et de colère, tu aurais assisté à une scène étonnante.

Il demeure assis, interminablement ; c'est le plus importun des gens qui s'assoient et sa conversation ne m'agrée nullement.

Les monts Chamâm, Radwâ, Al-Loukâm, Yadhboul,
Liban, As-Sammân et al-Hazn sont certainement moins pesants que lui.

Il y a encore le guetteur qui a éventé quelque bribe de l'intrigue des deux amoureux et qui s'est douté qu'il se passait quelque chose entre eux. Alors, il veut s'en assurer, il prolonge ses visites, reste longtemps assis, épie leurs mouvements, scrute leurs visages et compte leurs

moindres souffles. Cet homme-là est plus hostile que la guerre elle-même. Je connais quelqu'un qui, un jour, voulut se battre avec un argus de ce genre et j'ai fait à ce sujet un poème dont je citerai ces vers :

Il est constamment attaché à nous ; c'est à dessein qu'il n'espace pas ses visites. Quelle plaie que cette présence continuelle !

Lui et nous sommes devenus, tellement il s'accroche à nous, semblables au nom et à la chose nommée.

Il y a ensuite celui qui surveille l'aimé. Avec celui-là, il n'y a rien d'autre à faire que de chercher à se le concilier. Si l'on y parvient, l'on est assuré de goûter les plus doux plaisirs. C'est de cet argus que parlent les poètes dans leurs vers. J'ai connu quelqu'un qui avait si habilement su se concilier un guetteur, que celui-ci, au lieu de l'épier, épiait désormais pour lui, savait être inattentif quand il le fallait, le protégeait et le servait. A ce sujet, j'ai fait ces vers :

Que de fois un argus a été aposté et n'a pas quitté ma maîtresse, et cela dans l'intention bien arrêtée de m'écarter d'elle !

Mais les bonnes manières n'ont cessé d'agir sur lui et je n'ai plus eu le moindre sujet de le craindre.

Après avoir été un glaive dégainé pour m'abattre, il est devenu un ami aux bienfaits infinis.

Il est devenu (source de) vie alors qu'il était une flèche mortelle. Et de poison qu'il était, il est devenu antidote.

Je connais quelqu'un qui avait fait surveiller une personne (pour qui il éprouvait de la sollicitude) par un observateur en qui il avait pleine

confiance. Or, ce dernier fut pour lui la pire calamité et l'origine de ses tourments.

Donc, s'il n'y a rien à faire avec l'argus, s'il n'y a aucun moyen de se le concilier, l'on ne peut qu'espérer dans les signes furtifs de l'œil et du sourcil, faits de temps à autre, et dans de fines allusions par la parole. Il y a là une puissance et un contentement provisoires dont l'amoureux se satisfait. A ce sujet, j'ai dit un poème qui débute ainsi :

J'ai fait surveiller ma maîtresse par un guetteur vigilant, fidèle à celui à qui il a donné son amitié, et n'enfreignant point ses engagements.

Et plus loin :

Il coupe toutes les voies qui pourraient m'amener
à mon but dans la passion. Il y produit l'effet de certaines calamités.

Il semble qu'il ait dans son cœur un démon qui voit
et dans chaque œil un informateur sur tout ce qui se passe.

Mais pire que celui-là est le guetteur qui a été éprouvé autrefois par la passion, en a subi les atteintes, est demeuré longtemps dans ses chaînes puis s'en est détaché, après en avoir acquis une parfaite expérience. Alors, il désire en protéger celui qu'il surveille. Quel terrible argus il fait ! Quelle calamité s'abat avec lui sur les amants !

C'est un observateur qui, longtemps, a connu la passion,
subi les tourments de l'amour et a été privé de sommeil.

En amour, il a beaucoup souffert
et peu s'en est fallu que l'amour ne le mît au tombeau.

Il a appris à la perfection les ruses de l'amant affligé ;
il n'a pas manqué de se servir des signes et des paroles.

Mais après cela, la consolation lui est venue
et il s'est mis à considérer la passion comme une honte et une tare.

Il est devenu l'argus de mon aimée
afin d'écarter d'elle un amant follement épris.

Quelle épreuve s'est abattue sur nous.
Quelle calamité s'est installée chez nous !

Un aspect curieux de ce rôle d'argus nous est offert dans le cas suivant : je connais deux amoureux qui, aimant tous deux la même personne, agissent tous deux de la même manière : chacun d'eux surveille l'autre ! À ce sujet, j'ai dit ces vers :

Ce sont deux amants follement épris de la même personne.
Chacun d'eux se détourne de l'autre,

Comme le chien dans l'écurie : il ne mange pas de foin,
mais il ne laisse pas les autres en manger.

Le délateur

Une autre calamité de l'amour, c'est le délateur. Il est de deux sortes. Le premier type c'est celui qui veut seulement provoquer la rupture entre les amants. C'est le moins mauvais des deux, encore qu'il soit un poison virulent, une amère coloquinte, la mort menaçante et la calamité qui s'abat. Mais ses mensonges sont souvent sans effet. C'est généralement à l'aimé que le délateur s'adresse. Quant à l'amant, il se gardera bien de le viser car alors, comme dit le proverbe : « On ne peut plus faire de vers quand on est dans les affres de l'agonie » et « Quand on a la rage au cœur on ne pense pas à s'amuser ». L'amant est bien trop absorbé pour écouter les rapports du délateur. Les délateurs le savent, et c'est pourquoi ils ne s'attaquent qu'à celui qui a l'esprit libre, qui se montre impétueux parce qu'il détient le pouvoir et qui éclate en reproches à la moindre occasion.

Les délateurs emploient diverses méthodes de délation. Par exemple, ils diront à l'aimé, au sujet de l'amant, que celui-ci ne garde pas le secret. C'est là une situation bien pénible, un choc dont on ne guérit que lentement, à moins que cela ne corresponde à des visées particulières de l'amant dans son amour. Cela entraîne l'aversion, et l'aimé n'a point de soulagement à moins que le destin ne lui vienne en aide en lui faisant connaître quelque secret de son amant. Mais encore faut-il, en ce cas, que l'aimé soit raisonnable et sagace. Alors l'aimé usera de longs atermoiements avec l'amant ; s'il constate alors que les rapports du délateur sont mensongers en dépit de toute la réserve et de toute la froideur que l'aimé lui a manifestées, et si vraiment il n'a pas entendu dire par ailleurs que l'amant a laissé transparaître son secret, alors l'aimé saura que les dénonciations du délateur étaient fausses et tout ce qu'il avait sur le cœur disparaîtra.[35]

35 Ce passage me parait fort obscur. Le copiste a sans doute ici mutilé trop bravement le texte original pour qu'on puisse le rétablir avec vraisemblance. Je donne donc ma traduction sous toutes réserves.

J'ai été témoin d'un cas exactement semblable entre un amant et son aimé. Celui-ci était à la fois très jaloux et très secret ; les délateurs étaient nombreux entre eux deux. Or, l'on vint à lui parler d'un amour (de son amant) qui, en réalité, n'existait pas. Mensonge calomnieux, ô combien répugnant et détestable au regard de la foi ! II en fut si tourmenté que cela se vit sur son visage ; il devint taciturne, ses pensées l'égarèrent, il fut accablé par la perplexité, tant et si bien que, n'y tenant plus, il révéla (à son amant) la dénonciation qui lui était parvenue. Alors, si tu avais vu comment l'amant s'excusa, tu aurais compris que la passion est un tyran auquel on se soumet, un édifice solidement étayé, une lance pénétrante ; ses excuses étaient belles : un mélange de soumission, d'aveux, de dénégations, de repentir et d'abandon. Puis, au bout d'un certain temps, les choses finirent par s'arranger entre eux.

Parfois le délateur rapporte que l'amour manifesté par l'amant n'est pas véritable et qu'il cherche simplement à contenter ses désirs et à satisfaire ses appétits. Cette sorte de délation est évidemment grave, mais elle est moins pénible à supporter que la précédente. En effet, l'amour est une chose et la concupiscence en est une autre. Les indices de la passion diffèrent dans ces deux cas. Nous en avons donné de suffisants exemples au chapitre de la soumission.

Parfois le délateur rapporte aussi que la passion de l'amant est partagée entre plusieurs objets. Une telle délation brûle comme un feu dévorant et provoque une douleur dans tous les organes. Alors s'il se trouve que l'amant, objet de cette dénonciation, est un jeune homme beau de visage, élégant de manières, désirable, voluptueux et de tempérament mondain, et si l'objet aimé est une dame de situation illustre et de noble rang, il y a tout lieu de penser que la dame s'efforcera de faire périr le jeune homme et se fera l'artisan de son trépas. Combien ont été ainsi abattus, combien ont bu le poison qui leur a déchiré les entrailles pour cette raison !

Telle fut la mort de Marwân Ibn Ahmad Ibn Houdayr, le père de Ahmad al Moutanassik, et de Moûsâ et 'Abd-Ar-Rahmân, tous deux connus sous le nom des fils de Loubnâ. Il périt ainsi de la main de sa

jeune esclave Qaṭr An-Nadâ. A ce sujet, pour mettre en garde certains de mes amis, j'ai fait un poème dont je citerai ces vers :

Qui peut se fier aux femmes si ce n'est un sot
et un ignorant qui s'expose aux dangers de mort ?

Que d'hommes sont allés s'abreuver au noir bassin de la mort,
qu'ils ont absorbée sous les espèces d'une boisson délicieuse et blanche !

Le second type de délateur est celui qui cherche à provoquer une rupture entre les amants pour jouir seul de l'objet aimé et l'accaparer. C'est la chose la plus grave, la plus affreuse et la plus affligeante parce que le délateur s'y emploie avec zèle et veut tirer profit de ses efforts.

Un troisième type enfin, c'est celui qui cherche à desservir les deux amants et à trahir leur secret. Mais celui-là, l'on n'y prête pas attention si l'amour est heureux. A ce sujet, j'ai dit ces vers :

Je m'étonne de ce délateur qui ne cesse de nous dénoncer,
et qui ne fait que parler sans cesse de nous !

Qu'a-t-il besoin de s'occuper de ma peine et de mon affliction ?

Mangerai-je de la grenade ou de l'acide !

Je ne puis m'empêcher de relater ici quelque chose d'analogue, encore que cela ne soit pas de même nature. Je voudrais dire un mot d'explication sur l'espionnage et la calomnie. Une idée n'en amène-t-elle pas une autre ? Nous en avons du reste prévenu le lecteur au début de cette épître. Parmi tous les humains, il n'en est pas de pires que les délateurs et les calomniateurs. La calomnie est un trait de caractère qui traduit des principes immondes d'où découlent de mauvaises consé-

quences, la corruption du caractère et la perversion de l'éducation. Le calomniateur ne peut se passer du mensonge. Or, la calomnie est un aspect du mensonge et une de ses pires espèces. Tout calomniateur est un menteur. J'ai toujours détesté les menteurs. Je consens à me lier d'amitié avec tous ceux qui ont même de grands défauts. Je laisse au Créateur le soin de leur en demander compte et je jette un voile sur les imperfections évidentes de leurs caractères, sauf quand je sais qu'il s'agit d'un menteur. Pour moi, ce défaut-là efface toutes ses qualités, détruit tous ses mérites, fait disparaître tout ce qu'il peut y avoir (de bon) en lui. D'un tel homme, je n'attends aucun bien, et cela parce que l'on peut se repentir de tout péché, on peut cacher tout vice et en témoigner de la contrition ; mais le mensonge, on ne peut s'en défaire, on ne peut le celer, où que l'on soit. Personnellement, je n'ai jamais vu et n'ai jamais ouï dire qu'un menteur ait cessé de mentir définitivement. Jamais je n'ai pris l'initiative de rompre mes relations avec quelqu'une de mes connaissances, à moins que je n'aie constaté quelque mensonge de sa part. En ce cas, c'est moi-même qui cherche à l'éviter et m'applique à la délaisser. Je n'ai connu personne qui, affligé de ce défaut, ne soit présumé foncièrement mauvais et montré du doigt comme étant un individu corrompu. Qu'Allâh daigne ne point nous priver de Son Secours !

Un sage a dit : « Sois ami avec qui tu veux, mais évite trois sortes de personnages : le sot, car, voulant te servir, il te nuit ; l'inconstant, car, au moment où, en raison de ta longue et solide amitié avec lui, tu as le plus confiance en lui, il te lâche ; et le menteur, car il commettra quelque crime contre toi, alors que tu te méfies le moins de lui, et ce, d'une manière que tu ne soupçonnais pas ».

Je citerai aussi ce hadîth de l'Envoyé d'Allâh : (ﷺ) : **« La fidélité aux engagements fait partie de la foi ».**[36]

Et il a dit aussi (ﷺ) :

36 Rapporté par Al Hâkim, Al Qoudâ'î, Ibn 'Abd Al Barr. Il est jugé authentique.

« L'on n'est pas entièrement croyant tant que l'on n'abandonne pas le mensonge (même) dans le badinage ».[37]

Ces deux hadîth nous ont été transmis par Aboû 'Amr Ahmad Ibn Mouhammad, le tenant de Mouhammad Ibn 'Alî Ibn Rifâ'a, d'après 'Alî Ibn 'Abd Al-'Azîz, d'après Aboû 'Oubayd Al-Qâsim Ibn Sallâm qui le tenait lui-même de ses Cheykhs. On fait même remonter le second de ces hadîth, par une chaîne ininterrompue de garants, à 'Oumar Ibn Al-Khattâb et à son fils 'Abd-Allâh (Qu'Allâh les agrée tous deux).

Allâh, Puissant et Grand, dit (dans le saint Coran) : ***« Ô Croyants! Pourquoi dites-vous ce que vous ne faites point ? »*** (S61/V.2)

On interrogea un jour, l'Envoyé d'Allâh (ﷺ) : **« Le Croyant peut-il être avare ? - Oui, répondit-il ; - Peut-il être lâche ? - Oui, répondit-il encore - Peut-il être menteur ? - Non, dit le Prophète (ﷺ) ».**[38] Ahmad Ibn Mouhammad Ibn Ahmad nous a rapporté ce hadîth de Ahmad Ibn Sa'îd, de 'Oubayd-Allâh Ibn Yahyâ, de son père, de Mâlik Ibn Anas, de Safwân Ibn Soulaym.

Selon un autre hadîth *encore,* ayant la même chaîne de garants, le Prophète (ﷺ) a dit :

« II n'y a pas de bien dans le mensonge... ».[39]

D'après un autre hadîth où le Prophète (ﷺ) est également questionné à ce sujet - hadîth ayant la même chaîne de garants depuis Mâlik qui, lui-même le tenait d'Ibn Mas'oûd, - l'Envoyé d'Allâh disait :

« L'homme ne cesse de mentir, alors on grave, à chaque fois, dans son cœur un point noir, jusqu'à ce que son cœur noircisse, et qu'il soit inscrit auprès d'Allâh parmi les menteurs ».[40]

Puis, toujours selon Ibn Mas'oûd, le Prophète (ﷺ) a dit :

37 Rapporté par Aboû Ya'lâ, Ahmad, At-Tabarânî. Jugé faible
38 Rapporté par Mâlik. Il est moursal, sa chaîne est discontinue
39 Rapporté par Mâlik. Il est hadîth moursal
40 Rapporté par Mâlik

« Cultivez la véracité dans le discours : la véracité mène à la piété, et la piété mène au Paradis. Gardez-vous du mensonge : il mène à l'impiété et l'impiété mène en Enfer ! ».[41]

Un homme s'en alla, puis voulut forniquer. Mais il réfléchit et se dit : « J'irai trouver le Prophète d'Allâh et il me demandera si j'ai forniqué. Si je réponds oui, j'aurai rompu mon engagement. » Alors il s'abstint de la fornication. Il en fut de même pour le vin. II retourna auprès du Prophète d'Allâh (ﷺ) et lui dit « Ô Prophète d'Allâh, j'ai abandonné tous mes vices ! » (Hadîth inexistant, faux). En effet, le mensonge est la racine de toute turpitude ; il contient en lui tous les maux et il attire l'exécration d'Allâh, Puissant et Grand.

On rapporte cette parole d'Aboû Bakr As-Siddîq (Qu'Allâh l'agrée) : « Il n'a point de foi celui en qui on ne peut avoir foi. ».[42]

D'après d'Ibn Mas'oûd (Qu'Allâh l'agrée), qui a dit : « Toutes les dispositions naturelles sont innées chez l'homme, sauf le mensonge et la trahison. ».[43]

Le Prophète d'Allâh (ﷺ) a dit encore : **« Trois choses rendent un homme coupable d'hypocrisie : promettre et ne pas tenir, parler et mentir, être dépositaire de la confiance de quelqu'un et la trahir ».**[44]

Qu'est l'infidélité sinon un mensonge contre Allâh, Puissant et Grand ?

Or, Allâh (ﷻ) est Vérité et Il aime la vérité. C'est par elle que se maintiennent les Cieux et la Terre.

Je n'ai connu personne de plus ignominieux qu'un menteur. Les dynasties et les royaumes n'ont péri, le sang n'a été répandu iniquement, les voiles protecteurs n'ont été déchirés que par les calomnies et le mensonge. La haine et les rancunes mortelles n'ont été renforcées que par les calomnies. Le lot du calomniateur n'est autre chose que la

41 Rapporté par Mâlik, Al Boukhârî, Mouslim et autres
42 Rapporté par Ibn Abî Chayba
43 Rapporté par Ibn Abî Chayba, jugé sahîh
44 Rapporté par Ahmad, Mouslim, Ibn Hibbân et autres. Hadîth authentique

haine, l'ignominie et l'humiliation. Il est condamné à être regardé par celui à qui il adresse ses rapports, et à plus forte raison par les tiers, comme on regarde un chien.

Allâh, Puissant et Grand, dit (dans le saint Coran) : « ***Malheur à tout diffamateur médisant !*** » (ste 104/V.1)

Allâh (ﷻ) dit encore : « ***Ô vous qui croyez, si un pervers vous apporte quelque nouvelle, cherchez à en discerner le bien-fondé...*** » (ste 49/V.6)

Ainsi Allâh (ﷻ) a qualifié le rapporteur de « pervers ». Il dit (Qu'Il soit exalté) encore : « ***N'obéis point au faiseur de serments méprisable, diffamateur, colporteur de calomnies, qui empêche le bien, qui est transgresseur, criminel, méchant, et, en outre, de vile naissance !*** »(ste 68/V.10-13) (ste 4/V:31)

Le Prophète (ﷺ) a dit, quant à lui : « **Aucun médisant n'entrera au Paradis** ».[45]

Il a dit aussi (ﷺ) : « **Gardez-vous de celui qui tue parmi les trois** ».[46]

Les trois, ce sont le rapporteur, celui à qui les propos sont rapportés et celui de qui ils sont rapportés.

Al-Ahnaf a dit : « L'homme sûr ne rapporte pas. L'homme à la double face mérite de perdre la face auprès d'Allâh (ﷻ) ».

C'est ce qui fait que le mensonge est un des traits de caractère les plus vils et les plus bas.

J'ai personnellement composé et adressé à Aboû Ishâq Ibrâhîm Ibn 'Îsâ Ath-Thaqafî, le poète (Qu'Allâh lui fasse miséricorde), une pièce de vers dans les circonstances suivantes : un de mes amis lui avait fait sur moi un rapport mensonger ; mais c'était par manière de plaisanterie. Notre poète était très susceptible. Il prit cela pour argent comptant et y crut. Or, l'un et l'autre étaient mes amis. Le rapporteur n'était nullement un menteur mais il était facétieux et aimait beaucoup la

45 Rapporté Al Boukhârî et Mouslim
46 Rapporté par Ad-Daylamî. Faux

plaisanterie. J'écrivis donc à Aboû Ishâq, qui ajoutait foi à cette information, des vers dont je citerai les suivants :

N'accepte pas un propos que tu as entendu prononcer alors que, par le moyen de ce que tu sais, tu n'es pas en mesure de savoir la vérité.

Ne fais pas comme celui qui vide sa provision d'eau parce qu'il a vu le mirage et qui, ainsi, trouve le trépas dans le désert immense et vide.

Et j'écrivis également à celui qui avait rapporté de moi le dit propos mensonger un poème, dont ces vers :

Ne mêle point du plaisant au sérieux, comme celui qui introduit, dans ce que l'âme a de bon, des éléments corrupteurs.

Celui dont l'arme la plus acérée est le colportage du mensonge, est semblable à l'outarde qui se protège avec sa propre fiente.

Anecdote

J'avais une fois un ami. Les rapports mensongers se multiplièrent entre nous, si bien que cela l'ébranla et se manifesta sur son visage et dans ses regards. Or je suis naturellement longanime, patient, conciliant dans la mesure du possible et, en me montrant accommodant, je trouvai le moyen de renouer nos liens d'amitié.

'Oubayd-Allâh Ibn Yahyâ al-Jazîrî, celui qui sait par cœur les éloquentes épîtres de son oncle, était possédé par le démon du mensonge qui s'était emparé de son esprit et ne le quittait pas plus que l'âme n'abandonne l'espoir. Il renforçait ses calomnies et ses mensonges par des serments continuateurs et solennels qu'il prononçait publiquement. C'était là un fait des plus abominables. Il était plus menteur que le mirage, aveuglément passionné et féru de mensonge, ne cessant d'adresser ses propos à des gens dont il savait, pourtant, qu'ils n'y croyaient point ; mais, étrangement, cela ne l'empêchait nullement de mentir :

Tout ce que tu cachais a été révélé soit par les vérifications,
soit par les faits qui m'ont démontré clairement tes méchantes intentions.

Que de fois, une circonstance devient évidente par une autre,
de même que les principes juridiques établissent
la fornication par la grossesse (de l'accusée).

A ce sujet, j'ai dit également ces autres vers :

Dans tous les propos qu'il répand, il est plus trompeur que le miroir.
Il est plus tranchant que les sabres de l'Inde pour couper les relations entre les gens.

C'est à croire que le trépas et le sort ont appris de lui des ruses pour séparer ceux qui s'aiment.

Et :

Ses propos sont plus menteurs que quand on pense (inconsidérément) du bien de quelqu'un, ils sont plus pernicieux que les dettes et que la misère incessante ;

Les commandements du Seigneur sont pour lui plus vains et plus dérisoires qu'une plainte adressée à un cœur insensible.

Il réunit en lui toute ignominie et toute honte en sorte que,
pour l'injurier, on est à court d'injures.

Il est plus odieux que le blâme pour qui ne l'admet point ;
son froid est plus intense que celui de Mâdinatou Sâlim (Médinaceli).

Il est plus haïssable que la séparation, la rupture, la surveillance d'un argus quand ces calamités s'abattent sur un amant assoiffé de désir, perplexe, éperdu.

Mais attirer l'attention d'un distrait, conseiller sagement un ami, protéger un Musulman, rapporter les propos d'un pervers ou ceux d'un ennemi, tant qu'ils ne sont point mensongers ni sujets à démenti et

quand le rapporteur ne vise point à fomenter la haine, ce n'est point faire acte de délation. Les faibles ont-ils jamais péri ? Les gens sans discernement sont-ils jamais tombés autrement que parce qu'ils ne savaient pas reconnaître le bon conseiller du calomniateur ? Ce sont en effet deux qualités proches en apparence mais bien différentes quant au fond. L'une est un mal et l'autre un remède. L'homme sagace ne s y trompe pas. Le calomniateur, c'est celui dont les propos sont désapprouvés par la religion et qui cherche à séparer les amis, à diviser les frères, à exciter, à envenimer les rapports et à tromper.

Si, en suivant la voie de la sincérité dans les conseils, l'on craint de tomber dans le sentier de la calomnie, si l'on ne se croit pas assez de sagacité et de sûreté d'appréciation dans les actes de la vie et les rapports avec les gens, alors qu'on prenne la religion pour guide et qu'on s'éclaire de son flambeau ! On suivra ainsi la voie où elle mènera et on s'arrêtera à son commandement. Qu'on la prenne comme garant du succès, comme gage de rectitude, comme caution de la victoire et du salut ! Le divin Législateur, Celui qui a envoyé le Prophète (sur lui la paix et le salut), Celui qui a réglementé les ordres et les défenses, connaît les voies de la vérité, les conséquences de l'intégrité et les suites de l'abstention du mal. Il connaît tout cela bien mieux que celui qui prétend se gouverner lui-même et croît pouvoir se conduire d'après les déductions de son propre raisonnement[47].

47 N'est-ce pas, déjà, une profession de foi *zahirite ?*

L'union

L'un des aspects de l'amour, est l'union des amants. C'est une haute jouissance, un stade exquis, un degré élevé. Que dis-je ! C'est comme une vie renouvelée, une joie durable et une immense grâce venant de Dieu (ﷻ).

Si ce bas monde n'était autre chose qu'une demeure passagère, pleine d'épreuves et d'ennuis, et si le Paradis n'était le Séjour de la récompense et de l'abri contre les adversités, nous dirions que l'union avec l'aimé, c'est le bonheur sans mélange, la joie que rien ne vient troubler et qui ne s'accompagne point de tristesse, l'accomplissement des souhaits et le comble des espoirs.

J'ai expérimenté les jouissances de toutes sortes, savouré les plaisirs les plus divers : l'intimité des princes, la fortune qu'on acquiert, la possession après la privation, le retour après une longue absence, la sécurité après le danger et l'expatriation loin de la famille, mais rien de tout cela n'agit si profondément sur l'âme que l'union avec l'objet aimé. Cela est d'autant plus vrai quand celui-ci s'est longtemps refusé à l'amant, si bien que la passion brûle en lui, que la flamme de son désir s'allume et que le feu de ses espoirs s'embrase.

La poussée des feuilles après la pluie, l'éclat des fleurs après la disparition des nuages nocturnes à la saison printanière, le murmure des eaux parmi les fleurs de toute sorte, l'élégance des blancs alcazars entourés de jardins verdoyants, ne sont pas plus beaux que l'union avec un aimé de naturel agréable, de caractère louable, et dont les qualités s'harmonisent dans la beauté. En vérité, les langues les plus éloquentes sont impuissantes à décrire cette joie et à en exprimer les délices. Elle égare les esprits et fait sombrer les intelligences. A ce sujet, j'ai dit ces vers :

Plus d'un m'a interrogé sur mon âge,
voyant que la canitie avait gagné mes tempes et mes favoris.

Je lui ai répondu : il n'y a qu'une seule heure que, raisonnablement et logiquement, je compte pour toute une vie.

Comment cela, répliqua-t-il ; explique-le moi, car c'est

une incroyable information que tu me donnes là!

Je répondis : celle dont mon cœur est épris, je lui ai donné un baiser, un jour, malgré le danger.

Et c'est pourquoi, dussé-je vivre très vieux,

je compte seulement ce moment-là comme

faisant vraiment partie de ma vie.

Les promesses de rendez-vous sont un aimable aspect de l'union des amants. L'attente de la réalisation d'une telle promesse occupe dans le cœur une place exquise. Il y a deux cas à considérer en l'occurrence. Le premier, c'est la promesse que fait l'amant de visiter son aimée. A ce sujet, j'ai fait un poème dont les vers suivants :

Comme l'aimée tardait, j'ai convergé nuitamment

avec la lune ; et, dans la lumière de celle-ci,

je voyais un reflet de l'éclat de ma belle.

Aussi, j'ai passé la nuit heureux, tandis que

l'amour forgeait des mensonges, que l'union

était épanouie et la séparation renfrognée.

Le deuxième cas, c'est l'attente de la promesse que doit faire l'amant de visiter son aimée. Oui, les préludes de l'union, les prémisses du bonheur donnent au cœur un incomparable rafraîchissement.

Je connais quelqu'un qui était affligé par l'amour d'une belle habitant dans une demeure voisine. Il la rejoignait quand il voulait et sans entraves. Mais, tout ce qu'il pouvait faire, c'était la voir et lui parler longuement de nuit comme de jour. Enfin, le sort voulut qu'il obtint une réponse favorable à sa flamme et lui accorda le bonheur après qu'il avait désespéré, tant il avait attendu. Je me souviens que la joie faillit le rendre fou et il ne trouvait plus ses mots, tant il était heureux. A ce sujet, j'ai dit ces vers :

J'ai un désir tel que, si je le criais vers Allâh dans une invocation,
tous mes péchés seraient pardonnes auprès de Lui.

Et si j'invoquais, au nom de ce désir, les lions du désert,
ils s'abstiendraient désormais de nuire à tous les hommes.

Car l'aimée m'a gratifié d'un baiser après s'être refusée,

et ma flamme jusque-là étouffée, s'est embrasée.

Tel celui qui boit de l'eau pour étancher sa soif puis

s'étouffe en buvant, et glisse ainsi au tombeau.

Et j'ai dit encore :

L'amour est pour moi aussi vital que la respiration,

et j'ai remis à mon œil les rênes de mon coursier[48] .

Et j'ai une maîtresse qui ne cesse de me fuir. Parfois (pourtant),
à la dérobée, elle s'est montrée généreuse envers moi.

Cherchant un soulagement, je l'ai embrassée, mais

la fièvre de mon cœur desséché n'a fait qu'empirer.

48 C'est-à-dire : je suis totalement captivé par ce que mes yeux ont vu.

Et mon cœur était comme une végétation aride
et sèche où quelqu'un a lancé un brandon.

Et :

Ô joyaux de Chine, fi de vous ! Il me suffit
de posséder le rubis d'Andalousie.

Anecdote

Je connais une jeune esclave qui était passionnément éprise d'un jeune homme, fils d'un grand personnage. Mais lui, il ne s'en doutait point. Ses soucis furent nombreux et long son désespoir, si bien qu'elle devint malade de langueur tant elle l'aimait. Il ne ressentait point la toute puissance de la passion. Par pudeur, elle n'osait se déclarer à lui, car elle était vierge et prude. En outre, elle avait trop haute opinion de lui pour le surprendre avec une déclaration dont elle ignorait la conséquence. À la longue, et comme elle ne pouvait plus douter de la réalité de son mal, elle s'en plaignit à une femme très avisée en qui elle avait confiance, car elle l'avait élevée. Cette femme lui dit : « Fais-lui des allusions en vers ! » Ce qu'elle fit à plusieurs reprises. Mais il ne prêtait attention à rien de tout cela. Pourtant il était intelligent et fin ; mais il ne se doutait pas de cela, en sorte qu'il n'était pas enclin à chercher le sens de ces paroles dans son esprit. Enfin, à bout de patience, le cœur près d'éclater, elle ne se contint plus, une certaine nuit, au cours d'un entretien seule à seul avec lui. Dieu sait, pourtant, s'il était chaste, réservé et éloigné de tout péché ! Quand elle dut se lever pour le quitter, elle se précipita sur lui et l'embrassa. Puis elle s'en alla aussitôt, sans lui adresser un mot, telle que je la décris dans ces vers :

Dans sa démarche balancée, elle est semblable à
la tige flexible d'un narcisse dans un jardin.
Il semble que ses pendants d'oreilles soient dans le cœur
de son amant, car leur tintement provoque
dans ce cœur des sursauts et de l'affolement.
Sa démarche ressemble à celle du pigeon ; elle ne
trahit ni disgracieux effort, ni fâcheuse lenteur.

Le jeune homme fut alors stupéfait, désarmé, déconfit. En son cœur il fut irrité et il fut saisi de confusion. Mais à peine avait-elle disparu à ses yeux qu'il était déjà pris dans des rets mortels ; le feu s'embrasa dans son cœur, ses soupirs s'exhalèrent, ses craintes se multiplièrent, son inquiétude fut grande et longue son insomnie et, cette nuit-là, il ne ferma pas l'œil. Tel fut, entre eux, le début d'un long amour que seule vint rompre la main de l'éloignement. C'est là un des pièges du diable et un mobile de la passion auquel personne ne peut résister, à moins qu'Allâh, Puissant et Grand, ne l'ait préservé.

Il y a des gens qui prétendent que l'union prolongée est fatale à l'amour. C'est une opinion méprisable. Cela ne se produit que chez les inconstants. Bien au contraire, plus longue est l'union, plus ferme est l'attachement. Je te dirai que, personnellement, je n'ai jamais bu l'eau de l'union sans que ma soif n'en fût augmentée. C'est ce qui se passe quand on cherche un remède dans son propre mal, bien que cela apporte quelque soulagement. Je suis parvenu, dans la conquête des personnes que j'aimais, à des limites qu'il est humainement impossible de dépasser et pourtant j'ai constaté que j'en voulais toujours davantage. Cet état s'est prolongé longtemps chez moi sans que j'éprouve de dégoût, sans que la lassitude m'atteigne. Un jour je me trouvais en compagnie d'une personne que j'aimais. Or, tous les aspects de l'union

que mon esprit imaginait me paraissaient insuffisants pour répondre à mes vœux, incapables d'apaiser ma passion et d'atteindre un seul de mes buts. Je constatais plutôt que, plus je m'approchais, plus ma flamme s'embrasait et que le briquet de la passion faisait jaillir le feu de l'amour dans ma poitrine. Au cours de cette entrevue, je récitais les vers que voici :

Je voudrais que mon cœur fût fendu avec un couteau,
que l'on t'y insérât et que tu fus refermée dans ma poitrine.

Ainsi tu t'y trouverais définitivement
et tu ne t'installerais pas ailleurs jusqu'au jour de la Résurrection.

Tu y vivrais tant que je vivrais moi-même et, à ma mort,
tu résiderais en mon cœur, dans la nuit du tombeau.

Il n'est point au monde de situation qui vaille celle de deux amants quand nul ne les épie, qu'ils sont à l'abri des délateurs, qu'ils n'ont point à souffrir de la séparation, qu'ils ont le désir de ne point s'éviter, qu'ils ne sont rien moins qu'inconstants, qu'ils n'ont point de censeurs, que leurs caractères s'accordent, que leur amour est également partagé, qu'Allâh (ﷻ) leur a donné de quoi vivre dans l'abondance et la tranquillité puis leur a réservé des jours paisibles, qu'ils sont unis par des liens licites agréables au Seigneur, et que leur bonne entente dure et se prolonge jusqu'à l'heure du trépas que nul ne peut écarter ni éviter. Mais c'est là une grâce que nul n'a jamais eue entièrement en partage ; c'est une satisfaction qui n'est pas accordée à tout requérant. Si cette situation ne s'accompagnait de la crainte des surprises du sort, cachées dans le secret des arrêts divins et telles que la survenue d'une séparation involontaire ou la mort qui vient ravir (un des amants) en pleine jeunesse ou d'autres catastrophes analogues, je dirais que cette situation est bien éloignée de toute calamité et exempte de tout trouble.

J'ai vu encore des gens qui réunissaient tous ces avantages, mais qui étaient affligés, dans la personne de l'aimé, par un caractère intraitable et par la tendance de se parer de 1'avantage qu'engendre la certitude d'être aimé. Ainsi, ils ne goûtaient point les joies paisibles de la vie, et le soleil n'éclairait point de jour qui ne connût un différend entre eux. L'un et l'autre avaient ce défaut parce que chacun d'eux était sûr de l'amour de l'autre. Cela dura jusqu'à ce que l'éloignement intervînt et qu'ils furent séparés par la mort, qui est la loi de ce bas-monde. A ce propos, j'ai dit ces vers :

Comment blâmerais-je l'éloignement et serais-je injuste envers lui,
alors que tous les traits du caractère

de mon aimé portent la marque de l'éloignement ?

Il suffisait de la passion pour me donner de l'angoisse.

Mais que faire, puisque l'éloignement
et la passion se sont installés en moi ?

On rapporte que Ziyâd Ibn Abî Soufyân[49] (Qu'Allâh lui fasse miséricorde) dit un jour à son entourage : « Quel est l'homme le plus heureux ? » - « Le Commandeur des Croyants », répondirent-ils. - « Que faites-vous donc de ce qu'il doit endurer de la part des Qouraychites ? » - « Alors, c'est toi ! » dirent-ils - « Que faites-vous donc de ce que j'ai à subir du fait des Khârijites et de la défense des postes-frontières ? » - « Alors, qui est-ce donc, ô Emir ? » lui demandèrent-ils. Il dit : « C'est un Musulman ayant une épouse musulmane, ils disposent tout juste de ce qui leur suffit pour vivre et vivant tous deux en bonne intelligence. Cet homme-là ne doit pas me connaître, pas plus que je ne le connais. »

Parmi les choses qui rencontrent l'admiration de toutes les créatures, qui réjouissent les cœurs, attirent la sympathie, charment les

49 Gouverneur de Basra sous le Calife Omeyyade Mou'âwiya 1er.

âmes, conquièrent l'affection, s'emparent des intelligences, ravissent les esprits, est-il rien d'aussi exquis que les tendres soins d'un amant pour son aimée ? J'ai connu bien des cas de ce genre.

C'est un spectacle admirable qui porte aux sentiments les plus délicats, surtout s'agissant d'une passion gardée secrète. Oui ! Si tu voyais l'aimé faire des allusions pour s'enquérir de la cause de quelque mécontentement constaté chez son amant ; si tu étais témoin de son embarras quand il tente de se tirer de ce mauvais pas par des excuses, si tu voyais comment il cherche à présenter les choses sous un faux jour, s'efforce de ruser pour trouver une interprétation valable aux yeux de ses interlocuteurs, tu jouirais d'un spectacle étonnant et tu en éprouverais une joie secrète à nulle autre pareille. Je ne connais pas de comportement qui attire davantage les cœurs, qui les touche plus profondément et qui pénètre mieux jusqu'aux points vitaux.

Les amants ont, pour justifier leur union, des excuses dont seraient incapables les esprits les plus pénétrants et les intelligences les plus puissantes. Je l'ai constaté à maintes reprises et j'ai composé, à ce propos, les vers suivants :

Si tu mélanges la vérité au mensonge, tu feras admettre
tout ce que tu voudras par ceux qui ne réfléchissent pas.
Pourtant il y a entre les deux une différence certaine
qui saute aux yeux de qui réfléchit.
C'est comme l'or ; si tu y mélanges de l'argent,
un homme ignorant s'y laissera prendre ;
Mais si tu tombes sur un bijoutier habile
il distinguera l'or pur, de l'or altéré.

Anecdote

Je connais un jeune homme et une jeune esclave épris l'un de l'autre. Ils s'allongeaient (sur un sofa) quand un tiers était présent. Entre eux deux il y avait cette sorte de grand coussin que l'on met d'habitude derrière le dos des grands personnages. Mais leurs têtes se rencontraient derrière le coussin et ils échangeaient des baisers sans être vus, et il semblait qu'ils ne se soient étendus ainsi que parce qu'ils étaient fatigués. Ils en étaient arrivés à s'aimer d'un amour admirablement partagé, à tel point que le jeune amant se permettait souvent des manières autoritaires avec son aimée. A ce sujet, j'ai composé ces vers :

Parmi les choses singulières qu'on peut voir dans la vie et qui surprennent l'auditeur aussi bien que le narrateur,

Nous citerons le cas du sollicité qui s'humilie devant le solliciteur,

L'autorité exercée par un captif sur celui qui l'a fait prisonnier et la victime du meurtre qui terrasse son meurtrier.

Avant elle, nous n'avions jamais ouï dire que l'objet des espoirs se soumît à celui qui espère.

Peut-on trouver à cela une autre raison que la subordination du complément au sujet ?[50]

Une femme en qui j'ai confiance m'a dit avoir personnellement connu un jeune homme et une jeune esclave qui débordaient de passion l'un pour l'autre. Ils s'étaient réunis en un lieu écarté. Le jeune homme tenait un couteau avec lequel il coupait des fruits. Mais il le

50 Ou : « du participe passif au participe actif ». Ces comparaisons grammaticales sont assez fréquentes dans la poésie arabe et ne choquent nullement le goût du lecteur oriental.

mania trop vigoureusement et se fit au pouce une légère blessure qui saigna. La jeune fille portait une tunique d'apparat très précieuse en tissu lamé d'or ; elle en déchira la manche, en arracha un morceau avec lequel il se banda le pouce.

Anecdote

J'ai personnellement connu la fille de Zakarîyâ' Ibn Yahyâ At-Tamîmî, surnommé Ibn Bartâl. L'oncle paternel de cette fille était le cadi suprême de Cordoue, Mouhammad Ibn Yahyâ. Le frère de celui-ci était ce ministre et ce général qui fut tué par Ghâlib avec deux de ses généraux dans la célèbre bataille dite des Frontières. Ces deux derniers étaient Marwân Ibn Ahmad Ibn Chahîd et Yoûsouf Ibn Sa'îd Al 'Akkî. Cette jeune fille avait épousé Yahyâ Ibn Mouhammad, le fils du ministre Yahyâ Ibn Ishâq. Or, son époux mourut prématurément alors qu'ils étaient en plein bonheur et dans tout l'épanouissement de leur joie. Elle eut tant de désespoir de sa perte qu'elle passa la nuit de sa mort auprès de son cadavre, sous la même couverture de lit. C'est par ce geste qu'elle lui dit adieu à jamais, à lui et aux liens qui les unissaient tous deux. Elle ne cessa de le regretter amèrement jusqu'à ce qu'elle mourût.

L'union réalisée subrepticement en déjouant la vigilance des observateurs et en se préservant des indiscrétions des tiers présents, par des moyens tels que le rire étouffé, le toussotement avertisseur, le mouvement furtif des mains, le frottement des côtés, la pression de la main et du pied, a sur l'âme un effet très agréable. A ce sujet, j'ai dit ces vers :

L'union secrète a un rang (un charme) que l'union déjà bien établie et manifeste ne possède point.

C'est une jouissance que tu accompagnes de circonspection, comme on fait lorsqu'on marche à travers les dunes de sable.

Anecdote

Un de mes amis digne de foi, de rang illustre et de noble maison, m'a rapporté que, dans sa jeunesse, il s'était épris d'une jeune esclave qui était dans une des demeures de sa famille. Or, l'accès auprès d'elle lui était interdit et il devint éperdu de passion pour elle. « Un jour, me dit-il, nous fîmes, avec un de mes oncles, une excursion dans une de nos propriétés dans la plaine à l'ouest de Cordoue. Nous nous promenâmes dans les jardins et nous nous éloignâmes des lieux habités ; puis nous nous reposâmes au bord des cours d'eau. Mais voici que le ciel se couvrit de nuages et que la pluie arriva. Dans notre groupe, il n'y avait pas assez de couvertures pour tout le monde. Mon oncle se fit donner une couverture, la jeta sur moi et ordonna à la jeune esclave de s'abriter dessous avec moi. Je te laisse à penser la joie de cette possession aux yeux de tous ces gens qui ne se doutaient de rien. Admirable réunion qui ressemblait à une solitude ! Singulière compagnie qui était comme un isolement ! Par Allâh ! Je n'oublierai jamais ce jour-là ». Je me rappelle qu'en me racontant cette histoire, tous ses membres tressaillaient d'aise et il exultait de joie bien que ce ne fut qu'un vieux souvenir et qu'un long temps se fût écoulé depuis.

Le jardin rit et les nuages pleurent, comme un aimé qu'a aperçu un amoureux tourmenté.

Parfois l'union est si douce et l'harmonie des cœurs est telle que les amants se moquent de l'opinion pour joindre leurs belles ; ils ne tiennent plus compte d'aucun reproche, ils ne se cachent plus des gardiens, ils n'ont cure des propos d'un délateur. Bien plus, en ce cas, les reproches sont un excitant. J'ai décrit ce genre d'union dans un poème dont voici quelques vers :

Que de fois j'ai tourné autour de l'amour, si bien que j'y ai été pris comme un papillon !

Les mobiles de la passion tendent vers l'union comme un voyageur nocturne se dirige vers la lueur du feu.

Il m'a attiré en me faisant espérer l'union,
comme on donne à boire plusieurs fois

à ceux qui sont dévorés par la soif.

Et encore :

N'arrête pas tes vues sur un unique objet, car la beauté est toujours susceptible d'augmentation et de propagation.

J'ai composé aussi un autre poème ou je dis :

Qui paiera le prix du sang de la victime de l'amour ?
Qui rédimera le prisonnier de l'amour ?

Ou bien le sort me réservera-t-il un retour vers elle,
comme en ce jour lointain, sur la rivière ?

J'y nageai longtemps tout en ayant soif.
Quelle chose étrange qu'un nageur qui a soif!

La passion m'a tellement miné, ô ma maîtresse !
que les regards de ceux qui me visitent ne m'aperçoivent plus.

Comment la passion a-t-elle pu se diriger vers quelqu'un qui a disparu aux yeux de tous ?

Mon médecin a renoncé à me soigner, et peut-être que mes envieux me prendront en pitié à cause de mon mal.

L'évitement

Parmi les traverses de l'amour, il y a encore l'évitement. Il est de plusieurs sortes. Le premier type, c'est celui qui est provoqué par la présence d'un observateur et cet évitement-là est plus agréable que toute union. Si le sens littéral du mot et les exigences de la terminologie ne voulaient qu'il fût classé dans ce chapitre, j'aurais sursis à l'y faire figurer et j'aurais considéré comme injurieux de l'y insérer. Dans cette sorte d'évitement, on voit en effet l'aimée s'écarter de l'amant, adresser ses propos à un tiers, faire des allusions obscures afin de n'être pas soupçonnée ni suspectée. L'amant agit de même. Mais, il est entraîné par son naturel et ne peut résister à sa passion ; on le voit alors s'écarter (mais c'est comme s'il s'approchait) ; il se tait, mais c'est comme s'il parlait, et il dirige ses regards vers un objet alors que son cœur est ailleurs. Quand une personne intelligente et fine découvre le sens caché des propos des deux amants, elle comprend que l'apparence n'est point la réalité, et que ce qui est dit tout haut n'est pas la vérité. Vraiment, c'est un spectacle émouvant et une scène passionnante, bien propre à susciter les sentiments les plus chevaleresques.

J'ai fait à ce sujet des vers que je citerai ici, bien qu'ils contiennent d'autres idées que celle-ci. Mais ne t'ai-je pas prévenu déjà que je prendrai de telles libertés ?

Que de compagnons j'ai traités généreusement. Cela, ne me plaisait pas particulièrement, et je n'étais pas non plus obligé de le faire.
Mais c'est que j'avais mes raisons personnelles pour cela

Ces bonnes manières étaient en effet destinées à plaire à un autre.
C'est comme quand on prend les oiseaux au piège avec de la graine.

J'ai dit également, dans un poème gnomique et qui contient aussi des règles de conduite basées sur le naturel :

La joie secrète de mon cœur va à l'élu de mon âme et la joie de mon sourire va à celui pour qui je ressens de l'éloignement.

Parfois, il est une raison pour boire le jus de la détestable coloquinte et laisser le miel pur (secrètement) préféré.

Contraignant mon âme, je me détourne de l'objet de mes désirs bien

que cela me cause des tourments et de la peine.

Les perles précieuses cachées dans les profondeurs des flots, va-t-on les chercher autrement qu'en plongeant dans la mer ?

Je détourne mon âme de ses penchants naturels quand je suis sûr que c'est par d'autres voies que j'obtiendrai ce que je souhaite.

De même, Allâh a abrogé la législation antérieure à nous

en en promulguant une nouvelle, meilleure et plus simple.

Je traite chacun en faisant montre d'un caractère

pareil au sien et pourtant ma véritable qualité

naturelle, c'est la fermeté et la rectitude.

De même l'eau prend la couleur du vase qui la contient, alors qu'à l'origine elle est d'un blanc admirable.

Je ne suis pas de ceux qui se laissent séduire par les bonnes manières, et l'éloignement n'influence pas davantage mes sentiments intimes.

J'éprouve alors, dans le secret de mon cœur, de la répulsion; mais extérieurement je me montre affable et prévenant (je souhaite une cordiale bienvenue).

J'ai constaté que la flamme de la guerre monte bien haut alors qu'au début ce n'était qu'un simple tournoi.

Le serpent bigarré a l'éclat de la moire; sa couleur est merveilleuse; mais sous cet éclat un poison est insinué.

L'acier du sabre est admirable à voir;
mais quand on le brandit, son tranchant est mortel.

Pour moi, s'humilier est hautement honorable quand,
par ce moyen, on atteint ce que l'on souhaite,

car il arrive que l'homme prosterne son front dans la poussière pour
devenir, demain, l'objet d'égards et de faveurs.

Ainsi une humiliation qui amène la gloire est plus noble pour l'homme
qu'une gloire qui finit par une humiliation.

Que de fois le lendemain d'une pénurie d'aliments

a-t-il apporté abondance de vivres et

que de famines ont pour conséquence l'abondance!

Qui ne sait s'humilier ne goûtera point aux honneurs car nul n'a goûté les
douceurs du repos s'il ne s'est point fatigué.

S'abreuver d'un peu d'eau, quand on a soif, est plus doux et plus agréable
que de boire abondamment et à plusieurs reprises.

Et :

Tous les gens que tu vois sont plus ou moins bons.
Contente-toi d'une eau bonne si tu ne peux en boire une meilleure.

Mais ne consens à t'abreuver d'eau trouble qu'en cas de nécessité,
et quand il n'y a nulle part d'autre boisson.

Ne t'approches pas des eaux salées car elles

restent dans le gosier et, en ce cas, un homme

libre doit bien plutôt rester sur sa soif.

Et :

Prends parmi ses dons ce que tu peux facilement obtenir

et contente-t'en, et ne te préoccupe pas d'une personne intraitable.

Rien ne te lie à elle; tu n'as rien à en attendre et

si tu te trouves dans une situation critique, ce n'est

pas elle qui te tiendra lieu de père et de mère.

Et :

Ne désespère point de ce que l'on peut obtenir
par une ruse même difficile car les entreprises
sont souvent difficiles à réaliser et ardues.
Ne t'abandonne pas aux ténèbres car l'aube
apparaîtra; ne te laisse pas tromper par la lumière
car le soleil se couche nécessairement.

Et enfin :

Persévère ! Car l'eau attaque la roche par les assauts constants de son flux et de son reflux.
Répète inlassablement certains actes; réduis au contraire ceux que tu fais en trop grand nombre : la pluie fine
n'est jamais abondante, mais elle pénètre dans le sol.

Puis vient l'évitement provoqué par la coquetterie ; celui-ci est plus exquis que bien des unions. C'est pourquoi, il ne se produit que quand les amants ont confiance l'un envers l'autre et se sont assurés de la fermeté de leurs engagements mutuels. C'est alors que l'aimée affecte d'éviter l'amant pour éprouver sa constance et aussi pour que leur ciel ne soit pas toujours sans nuages. Alors l'amant se désespère, quand sa passion est intense, non pas précisément à cause de ce qui est arrivé, mais parce qu'il craint que les choses ne s'aggravent et que ce premier évitement n'ait d'autres suites, ou encore parce qu'il redoute quelque manifestation de lassitude chez l'aimée.

Dans ma jeunesse, j'ai eu à subir un évitement de ce genre de la part d'une personne à qui j'étais attaché. À peine ce manège finissait-il qu'il recommençait. C'était vraiment excessif et j'improvisais, par manière de plaisanterie, une poésie où chaque vers se terminait par

un fragment du début de la *qasîda* de Tarafa Ibn Al ʻAbd, c'est-à-dire de sa *Mouʻallaqa*[51]. C'est celle-là même que nous avions étudiée, avec commentaires, aux leçons de Aboû Saʻîd al-Fatâ al-Jaʻfarî, qui tenait ses explications d'Aboû Bakr al-Mouqrî', lequel les tenait lui-même de Aboû Jaʻfar An-Nahhâs (Qu'Allâh leur fasse miséricorde). Ces cours avaient lieu dans la mosquée principale de Cordoue. Voici cette poésie :

Je me suis rappelé l'amour de mon aimée et
il semblait être « comme les vestiges de l'habitation de

Khawla sur te terrain pierreux de Thahmoûd ».

Je me souviens des fermes engagements qu'elle avait pris envers moi « et
qui apparaissaient comme les marques

laissées par le tatouage sur le dos de la main ».

Je me suis arrêté auprès d'elle n'étant pas certain

de son retour et pourtant n'en désespérant pas « mais pleurant et pleurant
encore jusqu'au lendemain ».

Jusqu'à ce qu'enfin les gens me blâmèrent longuement

et pleinement en me disant : « Ne péris pas

de chagrin et raidis-toi contre l'adversité ».

Il semble que les manifestations de la colère

de mon aimée soient « comme des navires

jetés sur les rochers du fleuve Dad ».

Il semble que les alternances d'évitement et d'union soient comme un
navire « que le nautonier tantôt

détourne et tantôt dirige en ligne droite ».

Car un moment de contentement est suivi par

51 Autrement dit : le premier hémistiche de chaque vers est d'ibn Hazm et le second de Tarafa.

un moment de colère « comme l'enfant qui joue au fi'âl et partage la terre avec sa main »[52].

Il y a encore l'évitement provoqué par des reproches à cause d'une faute commise par l'amant. Ce genre d'évitement est assez dur. Mais le plaisir de la réconciliation, la joie de retrouver les bonnes grâces de l'aimée compensent ce qui s'est passé, car la faveur de l'aimée, succédant à sa colère, procure au cœur une jouissance incomparable et fait sur l'âme une impression que rien ne surpasse ici-bas. A-t-on jamais rien contemplé de ses propres yeux, imaginé rien de plus délicieux et de plus aimable que la scène suivante : aucun argus n'est là pour épier, aucun fâcheux, aucun délateur ne sont présents. Deux amants se sont rencontrés, qui s'étaient séparés à la suite d'une faute commise par l'un d'eux. Cette froideur a duré un peu de temps ; un certain évitement s'est manifesté chez l'aimée. Mais à présent, rien ne les empêche de causer longuement. Et voici que l'amant se met à s'excuser, à se soumettre, à s'humilier, à fournir des preuves évidentes, à se montrer tantôt arrogant tantôt humble, à regretter ce qui s'est passé. Tantôt il démontre son innocence, tantôt il demande pardon, implore grâce, s'avoue coupable alors qu'il n'a commis aucune faute. Pendant ce temps, l'aimée regarde fixement à terre et jette sur l'amant des coups d'œil furtifs ; parfois même elle le contemple longuement ; puis elle sourit à la dérobée et c'est là le signe de lia réconciliation. Leur entrevue se termine par l'acceptation des excuses et l'admission des paroles de l'amant. Les péchés de la médisance sont effacés, les marques de courroux ont disparu et (la réponse est : « Oui! Ton péché est pardonné, même s'il existe, et, à bien plus forte raison, s'il n'existe pas ». Cela s'achève par une union renforcée, les reproches sont terminés ; ils se donnent du bonheur et leur entretien prend fin ainsi. Une telle scène défie toute description et les langues sont fort embarrassées pour la dépeindre.

52 Jeu d'enfants qui consiste à cacher quelque petit objet dans un tas de terre ou de sable et à partager ce tas en plusieurs petits tas. Après quoi les joueurs cherchent à deviner dans lequel des petits tas se trouve l'objet.

J'ai foulé les tapis des Califes, assisté aux réunions des rois, mais jamais je n'y ai constaté une vénération mêlée de crainte qui puisse se comparer à celle que manifeste l'amant à l'égard de son aimée. J'ai mesuré toute l'emprise exercée par ceux qui dominent les dirigeants, j'ai vu l'autorité exercée par les Vizirs, connu les satisfactions qu'éprouvent les hommes d'Etat, mais je n'ai jamais vu épanouissement plus intense, plus vif contentement de son sort, que celui d'un amant qui est sûr de posséder le cœur de son aimée, certain de ses tendres sentiments et de la solidité de son affection.

J'ai vu comment les gens s'excusaient en présence des souverains, j'ai connu l'attitude de personnes accusées de fautes graves commises avec les rebelles impies ; leur comportement était moins humble que celui d'un amant éperdu en présence de son aimée transportée de colère et pleine de dureté.

Je me suis trouvé dans l'une et l'autre situation. Dans la première, j'étais plus dur que le fer, plus tranchant que le sabre, inaccessible à l'humiliation volontaire, insensible aux actes de soumission. Dans la seconde, j'étais plus souple qu'un vêtement de dessus et plus tendre que le coton ; j'allais rapidement jusqu'aux limites de l'abaissement dans l'espoir que cela me servirait et saisissait toute occasion de me montrer soumis, pensant que cela me serait peut-être utile. Je cherchais à fléchir par mon langage, j'usais d'éloquence pour trouver toutes sortes de subtilités, je mettais dans mes propos toute la variété possible et je recherchais tout ce qui était de nature à me concilier la personne aimée.

Les reproches injustes sont un des aspects de l'évitement. Ils se produisent au début et à la fin d'un amour. Au début, c'est un signe de la solidité de l'affection ; mais à la fin c'est un symptôme de son relâchement et c'est le premier pas vers l'oubli.

Anecdote

Dans cet ordre d'idées, j'ai souvenir d'un jour, à Cordoue, où je passais par le cimetière de Bâb 'Âmir en compagnie d'étudiants et de personnes versées dans la Sunna. Nous nous rendions au cours du Cheykh Aboû A1-Qâsim 'Abd-Ar-Rahmân Ibn Abî

Yazîd Al-Misrî As-Sawwâf, mon maître (Qu'Allâh l'agrée). Avec nous se trouvait Aboû Bakr 'Abd-Ar-Rahmân Ibn Soulaymân Al-Balawî, de Ceuta, poète de grand talent. Il se récitait à lui-même des vers qu'il avait composé pour décrire une personne bien connue dont les reproches injustes lui étaient coutumiers :

Il est prompt à se mettre en travers du chemin et plus prompt encore à défaire les liens de l'amitié.

Il nous faudra longtemps pour réparer son affection si elle se déchire en cours de réparation.

Or, comme il récitait le premier de ces deux vers, il arriva qu'Aboû A1-Housayn Ibn 'Alî Al-Fâsî (Qu'Allâh lui fasse miséricorde) vînt à passer. Il se rendait, comme nous, au cours d'Ibn Abî Zayd. Il entendit ce vers, nous adressa un sourire, et se joignit à notre groupe en disant : « Dis plutôt : « *à nouer* les liens de l'amitié », s'il plaît à Allâh, car cela est plus convenable ». Et pourtant Aboû Al Housayn était un homme grave, vertueux, ascétique, intègre, pieux, austère et savant.

À ce sujet, j'ai composé ces vers :

Cesse de t'efforcer de défaire les liens de mon
amitié et resserre au contraire les nœuds de
notre union, ô homme plein d'iniquité!
Et, que tu le veuilles ou non, tu reviendras de
force à ce qu'a dit le savant jurisconsulte.

En amour, le blâme et l'évitement peuvent aller de pair. S'ils sont légers, c'est une chose exquise, mais s'ils s'aggravent, c'est un symptôme funeste et un bien mauvais signe ; en somme, cela prépare les voies à la séparation, c'est le fourrier de la rupture, la conséquence des reproches injustes, l'annonce de 1 importunité, le messager de la division, enfin, la cause de la haine et l'avant-garde de l'aversion. On ne peut trouver

quelque agrément à cette situation que lorsqu'elle est bénigne et qu'elle a pour origine la tendresse.

À ce sujet, j'ai écrit :

Il se peut qu'après m'avoir blâmé, tu me gratifies exactement de ce dont tu m'as blâmé, et même davantage.

Que de jours, où nous avons vu le ciel serein, nous ont fait entendre, à la fin, le tonnerre !

Puis le beau temps est revenu, telle que nous le connaissons.
Et j'espère que toi aussi tu reviendras de même.

Ce qui m'avait fait dire ces vers, ce sont des reproches que j'avais reçus, un jour de printemps pareil à celui que je viens de décrire, et je les récitai à ce moment-là.

II y a ensuite l'évitement provoqué par les délateurs. Nous avons déjà parlé d'eux et des méfaits de leur venimeuse activité.

Cela peut engendrer la rupture définitive.

Il y a encore l'évitement dû au dégoût né de la lassitude. C'est un trait de caractère inné chez l'homme. Quand quelqu'un en est affligé, mieux vaut ne point lui vouer une amitié sans mélange. En effet, il n'y a point de fraternité solide pour lui, il ne persévère dans aucun engagement, il n'est constant dans aucun lien d'affection ; sa faveur pour ceux qui l'aiment n'est pas de longue durée ; et l'on ne peut attendre de lui ni affection ni haine. Ce que l'on a de mieux à faire, c'est alors de ne point l'attirer à soi, de fuir sa société et sa rencontre, car l'on n'en tirerait aucun avantage.

C'est bien pourquoi nous avons considéré ce défaut comme étranger à ceux qui aiment et en avons fait le propre de ceux qui sont aimés. Car ce sont eux qui, en général, font des reproches injustes, sont enclins à la suspicion, s'exposent à la rupture. Et celui qui se pare du nom

de l'amour tout en étant facilement dégoûté, n'est point un amant, il convient d'éviter de l'éprouver, de le bannir de la catégorie des amants et de ne l'y point faire entrer. Je n'ai jamais vu cela aussi nettement marqué que chez Aboû 'Âmir Mouḥammad Ibn 'Âmir[53] (Qu'Allâh lui fasse miséricorde). Les gens qui sont ainsi faits sont les plus prompts à aimer comme à détester. Ils se détournent de l'affection aussi vite qu'ils s'y précipitent. Ne mets donc pas ta confiance dans un homme prompt à se lasser, n'en occupe point ton âme, ne la leurre pas en lui faisant espérer qu'il sera fidèle et si tu es contraint d'avoir des relations d'amitié avec lui, considère-le comme l'enfant du moment. A chaque instant adopte avec lui la nouvelle attitude que commandent ses variations et conforme ton comportement au sien.

Quant au susdit Aboû 'Âmir, je connais l'une de ses jeunes esclaves. Elle s'appelait 'Afrâ'. Je me rappelle quelle ne faisait pas mystère de son amour pour lui dans toutes les réunions où elle assistait. Ses larmes ne tarissaient point. De la maison de Aboû 'Âmir, elle était passée, par voie d'aliénation, chez Al-Barakât al-Khayyâl, le chef des esclaves du Palais. Car Aboû 'Âmir me disait de lui-même qu'il était las même de son nom et à plus forte raison de tout le reste. Pour ce qui est de ses amis, il en changea plusieurs fois durant sa courte existence. Et, tel le pinson, qui change de plumage, même sa tenue variait sans arrêt. Tantôt il avait des vêtements de roi, tantôt il était accoutré comme un brigand.

Donc, quand l'on a l'occasion de fréquenter un tel personnage, de quelque manière que ce soit, l'on ne devra pas faire tous ses efforts pour se concilier son amitié. On devra, au contraire, se fortifier soi-même par la certitude qu'il est inconstant. Alors, si l'on note des signes de lassitude de sa part, on rompra les relations pendant quelques jours jusqu'à ce qu'il revienne à des dispositions plus aimables et que sa fâcheuse humeur soit passée ; à ce moment, l'on reprendra les relations et peut-être qu'ainsi l'amitié sera durable. A ce sujet, je dis :

53 Fils d'Al-Manṣoûr (mort en 1002), surintendant de Hichâm II.

N'espère rien de l'homme prompt à se dégoûter :
un tel homme ne peut te servir.

Laisse-là l'amitié d'un pareil inconstant :
ce n'est qu'un prêt qu'il faut rendre.

Il y a une sorte d'évitement qui est le fait de l'amant. Cela a lieu quand il constate chez son aimé de la froideur, du détachement au profit d'autrui, ou encore, la constante présence d'un fâcheux auprès de lui. En ce cas, il goûte les affres du désespoir. Le fruit amer de la coloquinte lui paraîtrait plus doux que la vue de ce spectacle odieux. Alors il se retire et son cœur se brise. À ce propos, j'ai dit ces vers :

J'ai fui celui que j'aime, mais ce n'est pas sous l'effet
de la haine. Quelle chose étonnante qu'un amant
qui fuit son aimé !
Mais mon œil ne pouvait supporter la vue du visage d'un faon trompeur.
La mort a un goût plus agréable qu'un amour
prodigué à tout venant.
Dans mon cœur le feu est attisé. Quelle chose étonnante !
Un amoureux qui est accablé d'affliction et qui,
pourtant, patiente.
Dans les préceptes de sa religion, Allâh a autorisé,
pour le captif, l'usage de la restriction mentale
à l'égard de celui qui l'a fait prisonnier.
Il a déclaré l'abjuration licite quand on est en péril de mort,
si bien que l'on peut voir alors un Croyant
pareil à un Infidèle.

Anecdote

Parmi les situations singulières et affreuses que l'amour peut comporter, je citerai celle-ci : quelqu'un était épris d'une personne qui cherchait à s'éloigner de lui et à le fuir. Il souffrit de cette passion pendant un certain temps. Mais le sort lui offrit une occasion d'union admirable, qui le mit à deux doigts de la réalisation de ses vœux. Comme il était tout près du but, voici que l'évitement et l'éloignement apparurent à nouveau. A ce sujet, j'ai dit ces vers :

J'avais une requête à présenter à mon destin
mais son exaucement était aussi éloigné
que la planète Jupiter.
Le destin voulut bien souscrire à mes vœux
jusqu'au moment où leur réalisation
fut à portée de ma vue.
Alors il l'éloigna de moi et ce fut comme
si elle n'était jamais apparue à mes regards.

Et j'ai dit encore :

Mon espoir s'est approché au point que j'ai tendu
la main pour le saisir mais il s'est détourné,
s'envolant vers la Voie lactée.
Et maintenant je n'espère plus, alors que pourtant,
j'étais certain. Et le voici avec Sirius
alors qu'il allait se réaliser.
J'étais jalousé et maintenant je jalouse les autres;
j'étais un objet d'espoirs et c'est moi qui espère désormais.
C'est là le fait du destin, avec ses retours et ses vicissitudes.

II y a enfin l'évitement provoqué par la haine. Dans ce domaine, les plus habiles s'égarent, il n'y a plus de ruses possibles et c'est la grande catastrophe. C'est elle qui déconcerte les esprits. Celui qui est frappé par cette calamité, qu'il se tourne vers ce qu'aime son aimé, qu'il recherche ce qu'il sait devoir lui plaire et il devra aussi éviter ce qu'il sait lui être odieux. Peut-être cette attitude lui ramènera-t-elle les bonnes grâces de l'aimé, si celui-ci sait apprécier la bonne entente et le désir de la réaliser. Mais s'il n'en connaît point la valeur, il ne faut point espérer le ramener à d'autres sentiments. Pis encore : vos bonnes actions seront à ses yeux des péchés. Si l'amant ne peut le fléchir, alors qu'il cherche l'oubli ! Qu'il mesure ses responsabilités dans l'épreuve et la privation qu'il endure ! Qu'il s'efforce de réaliser ses désirs par tous les moyens qui lui sont possibles ! J'ai personnellement connu quelqu'un qui était dans ce cas et j'ai dit à ce sujet :

J'ai été affligé par l'amour d'une personne qui,
si j'écartais d'elle la mort elle-même, s'écrierait :

« Que ne suis-je au tombeau ! »

Et plus loin :

En quoi le soleil qui brille au matin est-il coupable,

si les gens à la vue faible ne sont pas capables

de supporter son éclat ?

Et j'ai dit encore :

Qu'il est affreux, l'évitement après l'union ;

mais que l'union est belle après l'évitement.

Telle est l'abondance que l'on possède après la pauvreté
et la pauvreté qui vous atteint après l'abondance.

J'ai dit aussi :

C'est une chose bien connue, ton caractère

a un double aspect et aujourd'hui, en ta personne,

le sort montre un double visage.

Tu es comme An-Nou'mân[54]*, au temps jadis :*

il avait deux jours, un jour faste où il faisait le bonheur des hommes, puis un jour néfaste et plein d'inimitié.

Ton jour faste, hélas ! il n'est pas pour moi et le jour que j'ai avec toi, c'est un jour de souffrance et d'évitement.

Mon amour pour toi ne mérite-t-il donc pas que tu le récompenses par quelque bienfait ?

Et j'ai composé un autre poème d'où je cite ces vers :

Ô toi en qui la beauté est harmonieusement ordonnée, comme les perles dans un collier,

Comment se fait-il que mon trépas me vienne de toi, intentionnellement, alors que je garde un visage

resplendissant de bonheur ?

Et j'ai fait aussi une *qasîda* qui débute ainsi :

Est-ce l'heure où je te fais mes adieux ou bien est-ce l'heure du Jugement dernier ? Est-ce le soir où je dois me séparer de toi ou le soir de la résurrection générale ?

Et l'évitement que tu m'infliges est-il le châtiment du croyant, châtiment passager et qui laisse espérer une nouvelle union, ou bien est-ce (l'éternel) châtiment réservé aux Infidèles ?

54 Roi d'al-Ḥîra (fin du Vie siècle J-C).

Et plus loin :

Qu'Allâh comble de ses bénédictions ces jours et

ces nuits passés qui pour nous ressemblaient,

par leur fraîcheur, au tendre nénuphar !

En effet, les pétales de cette fleur sont comme ces jours, par la beauté et par l'éclat; et son intérieur, c'est la nuit qui raccourcit la vie.

Ces jours nous ont distraits dans l'adversité comme dans l'aimable intimité ; ils passaient et ils venaient sans que nous nous en aperçussions.

Mais, pour nous, un temps leur succéda qui, certainement, était tout à fait comparable à de belles promesses suivies de trahison.

Et plus loin :

Ne désespère point, ô mon âme ! Peut-être que notre temps reviendra avec un visage avenant et non revêche,

De même que le Dieu Clément a rendu le royaume aux Omeyyades, ô mon âme! Patiente donc noblement.

Dans cette même *qaṣîda*, je fais le panégyrique de Aboû Bakr Hichâm Ibn Mouḥammad[55], le frère du Commandeur des Croyants » 'Abd Ar-Raḥmân Al-Mourtaḍâ, (qu'Allâh lui fasse miséricorde).

J'y dis encore :

En nous l'âme n'embrasse-t-elle pas tout

ce qui est proche et lointain !

Et pourtant elle est enfermée dans notre poitrine.

Il en va de même de l'époque ; elle est un corps dont lui (Hichâm) est l'Ame, II embrasse tout ce quelle contient et, si tu le veux, tu peux t'en assurer.

Et plus loin :

55 Hichâm III Al-Mou'tadd Billâih, le dernier Calife Omeyyade de Cordoue.

Leur tribut lui est offert et toute générosité
qu'il daigne accepter d'eux fait naître leur gratitude.

Ainsi, dans le pays, tout fleuve, même s'il est débordant,
se jette dans les flots de la mer.

La fidélité

Parmi les tendances instinctives, louables, les traits de caractère généreux, les dispositions naturelles excellentes, en amour et dans d'autres domaines, figure la fidélité. Elle est une des preuves les plus fortes, l'un des arguments les plus évidents qui démontrent que l'homme est de bonne souche et de pure origine. Cette qualité varie selon la diversité inhérente aux créatures humaines. A ce sujet, j'ai composé un poème dont ces vers :

Les actes de chaque homme nous renseignent sur son origine.
Et la vue te dispense de rechercher toute (autre) information.

Et encore :

Voit-on jamais le laurier-rose produire du raisin
ou les abeilles emmagasiner des sucs amers
dans leurs ruches ?

Le premier degré dans la fidélité consiste en ceci : être fidèle à qui vous est fidèle. C'est une obligation impérieuse, un devoir absolu qui incombe à l'amant comme à l'aimé. Ne s'en écarte que l'homme de vile extraction, dépourvu de toute bonne qualité et de tout bien.

La présente épître n'a pas pour but de traiter du caractère de l'homme, de ses qualités naturelles ou acquises, ni de ce que les qualités acquises viennent ajouter aux qualités naturelles, ni de ce qui peut disparaître de ces acquisitions de qualités quand les aptitudes innées font défaut. Sans quoi, j'aurais donné à cette question tous les développements qu'elle comporte. Mais j'entends seulement parler des sujets

pour lesquels tu m'as sollicité, touchant l'amour. Au reste, de tels développements seraient très longs, car la question présente de multiples aspects.

Anecdote

En ce cas, l'histoire suivante, dont j'ai été personnellement témoin, contient une des conséquences les plus affreuses et les plus terribles de la fidélité. Quelqu'un consentit à rompre définitivement avec son aimée qui, pour lui, était l'être le plus cher au monde, à tel point qu'il eût mieux aimé mourir que de subir un instant d'évitement de sa part. S'il prit cette cruelle détermination, c'est qu'il tenait à garder un secret qu'on lui avait confié. Or, son aimée lui avait juré solennellement de ne point lui adresser la parole et de n'avoir aucune relation avec lui tant qu'il ne lui aurait pas divulgué ce secret. Et la personne qui en avait fait confidence à l'amant était absente. L'amant refusa donc de le livrer, persista dans ce refus, tandis que l'aimée continua à l'éviter; et cela dura jusqu'à ce que le temps les séparât.

Un second degré dans la fidélité consiste à rester quand même fidèle à qui vous trahit. C'est le propre de l'amant et non de l'aimé. Ici, l'aimé est hors de cause, et n'est point tenu d'une telle fidélité. C'est une situation que seuls peuvent supporter les fermes, les forts, les longanimes, les âmes généreuses, les grands cœurs, les hommes au jugement sûr, au caractère louable et aux intentions pures. Certes, quiconque rend trahison pour trahison n'est point blâmable ; mais ne pas y répondre comme nous l'avons dit ci-dessus est supérieur en gloire et a une portée plus haute. Dans cette situation, le summum de la fidélité c'est de renoncer à rendre le mal pour le mal, de s'abstenir de riposter en actions comme en paroles, de différer autant que possible la rupture du lien de l'amitié, tant qu'on peut espérer maintenir l'intimité et escompter un retour, tant que le moindre signe de reprise des relations se manifeste, qu'il s'agisse de la plus faible lueur ou du plus petit symptôme.

Mais si l'on en arrive à désespérer, si le ressentiment affermit les positions, alors l'on devra chercher à se mettre hors d'atteinte de celui qui a trompé, à s'abriter des méfaits de celui qui a nui et a fait du mal.

Il est bon que le souvenir du passé vienne s'opposer à l'assouvissement de la colère provoquée par la traîtrise, car respecter les engagements est un devoir impérieux pour le sage. Regretter tendrement le passé, ne pas oublier ce qui est fini et dont le temps est révolu, voilà la meilleure preuve de la vraie fidélité. C'est une très belle qualité et il faut en user dans les relations de toute sorte avec autrui, quelles que soient les circonstances.

Anecdote

J'avais une fois un ami. Mais, après m'avoir accordé son affection, ses intentions à mon égard devinrent mauvaises. Chacun de nous connaissait les intimes pensées de l'autre et toute gêne était bannie entre nous. Or, quand ses sentiments changèrent à mon encontre, il divulgua au centuple tout ce qu'il avait personnellement pu savoir de moi et ce dont je lui avais fait part moi-même, en confidence. Puis il apprit qu'on m'avait informé de son comportement ; il en fut affligé, et craignit que je n'use de représailles envers lui. Je lui écrivis alors une poésie rassurante où je lui laissais comprendre que je ne le paierais point de retour. Ainsi, le tort restait de son côté.

Anecdote

Dans ce même ordre d'idées (sans doute cela ne fait pas exactement partie de notre sujet, et le présent paragraphe ainsi que le précédent ne rentrent-ils pas dans le cadre de mon épître ou de ce chapitre, mais cela s'en rapproche), je citerai le fait suivant : Mouhammad Ibn Walîd Ibn Maksîr, le secrétaire, était en relations amicales et dévouées avec moi au temps où mon père (qu'Allâh lui fasse miséricorde) était ministre. Quand survinrent à Cordoue les événements que l'on sait, quand la fortune changea, il se rendit dans une certaine région, se lia d'amitié avec le gouverneur, gagna de l'influence, arriva aux honneurs et eut une fort belle situation.

Au cours d'un de mes voyages, je m'arrêtai dans cette région. Mais il ne me traita point comme il se devait ; ma présence lui fut importune,

il se montra discourtois et vexant. Entre-temps, je l'avais chargé de me rendre un service, mais il ne fit absolument rien pour moi et se désintéressa de ma requête, alors qu'elle était particulièrement urgente. Je lui adressai alors une poésie pour le blâmer. Il me répondit en me donnant quelques apaisements. Depuis lors, je ne lui ai plus jamais demandé aucun service. À ce sujet, j'ai écrit une poésie qui, sans doute, sort du cadre de ce chapitre, mais qui s'y apparente. En voici un extrait :

Taire une chose secrète n'a rien de bien méritoire ;
ce qui l'est, c'est de taire ce que quelqu'un a divulgué.
De même, faire d'abondantes largesses a d'autant plus
de grandeur que le donateur est moins riche
ou plus enclin à l'avarice.

Un troisième degré dans la fidélité consiste à demeurer fidèle bien que l'on ait perdu tout espoir, que la mort ou un brusque trépas soit survenu. Dans ce dernier cas, la fidélité est plus noble et plus belle que quand la personne aimée est en vie et que subsiste un espoir de rencontre.

Anecdote

Une femme en qui j'ai confiance m'a raconté ceci : dans la maison de Mouhammad Ibn Ahmad Ibn Wahb, dit Ibn Ar-Rakîza, de la descendance de Bakr, venu (en Andalousie) avec l'imâm 'Abd Ar-Rahmân Ibn Mou'âwiya[56] (Qu'Allâh l'agrée) se trouvait une jeune esclave d'une beauté admirable. Son maître était mort et elle fut vendue dans sa succession. Or, elle refusa tous les hommes après lui, et aucun homme ne cohabita avec elle jusqu'à ce quelle rencontra Allâh, Puissant et Grand. Elle excellait dans l'art du

56 Fondateur de la Dynastie omeyyade d'Espagne.

chant, mais elle nia qu'elle possédait ce talent ; elle consentit à être simple femme de service et à être exclue du nombre de celles que l'on choisit pour la descendance, pour le plaisir ou l'agrément. Cela parce qu'elle voulait rester fidèle à un disparu, à un être enseveli sur qui s'étaient refermées les pierres tombales. Elle se refusa ainsi à son nouveau maître. Il la frappa plusieurs fois, et elle subit tout cela patiemment et maintint son refus. C'est là un cas de fidélité très rare.

Sache que la fidélité est d'obligation plus impérieuse pour l'amant que pour l'aimée ; c'est pour l'amant une condition plus stricte, car c'est de lui que vient l'initiative de l'attachement, c'est lui qui cherche à contracter des engagements et à renforcer l'affection ; c'est lui, enfin, qui requiert la véritable intimité. Parmi ceux qui aspirent à la pure amitié, c'est lui le premier ; de même qu'il devance l'autre dans la recherche du plaisir en gagnant ses bonnes grâces ; c'est lui encore qui se lie par les rênes d'une affection dont les liens sont les plus solides et dont la bride est la plus serrée. En effet, qui donc l'a forcé à faire tout cela, s'il ne voulait point aller jusqu'au bout ? Qui l'a obligé à s'attirer l'amour s'il ne voulait y mettre le sceau final par la fidélité envers celle dont il a sollicité la tendresse ? L'aimée, au contraire, est seulement l'être vers qui l'on est attiré, vers qui l'on se dirige. Il est libre d'accepter ou de s'abstenir. S'il accepte, l'amant est au comble de ses vœux. S'il refuse, il n'est point blâmable.

Chercher l'union, insister pour l'obtenir, tout faire pour la réaliser par la bonne entente et l'amélioration des relations entre présents et absents, tout cela n'a rien de commun avec la fidélité. En effet, c'est son propre bonheur que recherche ainsi le solliciteur, c'est pour sa propre joie qu'il travaille, c'est pour son propre loyer qu'il est allé chercher du bois, car l'amour l'y appelait et l'y poussait, qu'il le voulût ou non. En vérité, la fidélité n'est louable que lorsqu'on peut ne pas être fidèle.

La fidélité a des exigences impérieuses pour les amants. D'abord, respecter les engagements pris envers l'aimé, garder sa foi, jeter un voile discret sur le comportement public et privé de l'aimé, cacher ses défauts, divulguer ses qualités, couvrir ses tares, exalter ses actes, fermer

les yeux sur ses erreurs, accepter ce dont il vous charge, ne pas faire bien des choses qui pourraient lui déplaire. L'aimé, si son affection est égale, a les mêmes devoirs que l'amant, mais dans une moindre mesure. L'amant, en effet, n'a pas le droit d'exiger qu'il se hausse à son niveau ; il ne saurait s'irriter contre lui en prétendant l'élever à son propre degré. Sa fidélité devra alors se borner à se taire sur ses relations avec l'aimé, à ne point l'importuner, à éviter de l'effrayer en menaçant de lui créer des contrariétés. S'il s'agit du troisième cas, c'est-à-dire si l'aimé n'éprouve rien des sentiments de l'amant, alors celui-ci devra se contenter de ce qu'il trouve, prendre ce qui se présente, ne point poser de conditions ou ne point solliciter d'engagements. Il aura simplement ce que la destinée lui offrira et que ses efforts auront fait mûrir pour lui.

On peut tirer leçon de cette Parole divine :

« Et quant au Bienfait de ton Seigneur, proclame-le. » (STE 93/V.11)

Allâh (Puissant et Grand) m'a gratifié de la fidélité envers quiconque s'est lié à moi par une seule rencontre ; Allâh (Qu'Il soit exalté) a voulu que j'accorde ma protection à qui la recherche, ne serait-ce qu'en une conversation d'un moment. De ces dons, je Lui suis reconnaissant, je Le loue et Lui demande de m'en accorder toujours davantage.

Rien ne m'est plus odieux que la trahison. En vérité, jamais je ne me suis laissé aller à la pensée de nuire à quelqu'un, envers qui je suis lié par le moindre engagement, même si cette personne a commis un grand crime et que mes griefs sont nombreux contre elle. J'ai eu beaucoup à souffrir sous ce rapport, mais j'ai toujours rendu le bien pour le mal. Qu'Allâh en soit grandement loué !

C'est de ma fidélité que je tire ma fierté dans un long poème où j'ai évoqué les calamités qui nous ont tourmentées, les tribulations que nous ont fait subir les migrations et pérégrinations à travers les pays. Ce poème débute ainsi :

Il s'en est allé et ma noble patience s'est éloignée
avec lui ; mais les larmes ont trahi ce que son cœur cachait.
Si le corps est prompt à se lasser, le cœur
aspire à l'union et, quand la réparation survient,
elle le fait souffrir.
Jamais il ne s'est fixé définitivement dans une demeure
ou dans un pays ; jamais sa couche n'a été
réchauffée par son corps.
Il semble qu'il ait été formé de nuages ténus, en sorte que le vent ne cesse de le porter vers de nouveaux horizons.
Ou bien, il est comparable à une étoile qui, dans ses déplacements, franchit les espaces célestes : sa course la fait tantôt se coucher et tantôt se lever.
Il me semble que si elle le récompensait ou lui
montrait sa faveur, elle verserait sur lui des torrents de larmes qui le suivraient partout.

Voici ce qui m'a amené à parler de ma fidélité : j'avais fait de l'ombre à plusieurs de mes contradicteurs. Ils me jetèrent à la face des reproches blessants et m'accusèrent de soutenir de fausses doctrines par ma dialectique. En réalité, ils étaient incapables de réfuter mes arguments en faveur de la vérité et de ses tenants, et ils me jalousaient. J'ai donc composé ce poème que j'ai adressé à l'un de mes amis capable de me comprendre :

Prends-moi comme le bâton de Moise et fais-les
venir tous, même s'ils sont comme les serpents de lotus

qui agitent leurs langues[57].

Et plus loin :

Pour me dénigrer, ils répandent toutes sortes

de propos extraordinaires ;

il est vrai que, parfois, quand le lion est accroupi,
on fait peu de cas du lion.

Ou encore :

Si tous les cœurs et tous les esprits étaient fermes comme les miens,
les regards langoureux seraient sans influence sur eux.

Mon âme répugne invinciblement à toute vilenie, tout comme les
prépositions se refusent à être mises devant un verbe.

Et plus loin :

Mon esprit se fraie un chemin à travers toutes les choses cachées,
tout comme les artères cheminent à travers le corps.

J'aperçois avec netteté le cheminement des fourmis,

tandis que les gîtes des éléphants sont cachés

à la vue de mes contradicteurs.

57 Allusion au Coran. ste 20/V. 64 sq.

La trahison

De même que la fidélité est la marque d'un caractère généreux et noble, de même la trahison est une qualité blâmable et détestable. Mais il n'y a vraiment trahison que chez celui qui en prend l'initiative ; quant à celui qui ne fait que rendre traîtrise pour traîtrise, bien qu'il commette un acte tout à fait pareil, n'est pas auteur d'une trahison proprement dite et l'on ne saurait l'en blâmer, car Allâh (Puissant et Grand) a dit : ***« La sanction d'une mauvaise action (sayyi'a) est une mauvaise action (une peine) identique... »*** (ste 42/V.40).

Or, nous savons que (dans ce verset) le mot ***sayyi'a***, qui vient en deuxième lieu n'a pas la signification de « mauvaise action ». Mais comme, par son analogie, elle contre-balance la première, le Coran lui a donné le même nom. Ceci sera expliqué au chapitre de l'oubli, s'il plaît à Allâh (ﷻ).

La trahison étant surtout le fait des personnes aimées, on a considéré la fidélité chez elles comme une qualité rare, et c'est pourquoi le peu de fidélité qu'elles montrent contre-balance la grande fidélité des autres. A ce sujet, j'ai dit ces vers :

Chez l'aimé, un peu de fidélité, représente beaucoup de chose.
Mais chez l'amant, beaucoup de fidélité,
représente peu de chose.

L'exploit unique d'un lâche paraît plus grand que les hauts faits de
l'homme courageux qui s'expose sans cesse à la mort.

Un vilain aspect de la trahison consiste en ceci : l'amant utilise dans ses relations avec l'aimée les services d'un messager à qui il confie ses secrets. Mais ce messager n'a de cesse qu'il n'ait détourné vers lui-même les bonnes grâces de l'aimée et ne les ait accaparées.

J'ai chargé un ambassadeur de faire parvenir mes vœux ; j'ai eu sottement confiance en lui et il a rompu nos liens.

Il a défait les nœuds de mon amour et consolidé le sien ;

il a éloigné de moi tout ce qui était réalisable.

Et je suis devenu témoin, après avoir requis

le témoignage d'autrui, et je suis devenu

son invité après qu'il ait été le mien.

Anecdote

Le qâḍî Yoûnous Ibn 'Abd-Allâh m'a raconté ce qui suit : « Une jeune esclave, au temps de ma jeunesse, habitait un certain palais et était aimée d'un jeune homme cultivé et d'origine princière. Elle l'aimait aussi et ils échangeaient des messages. L'intermédiaire entre eux (celui qui se chargeait de transmettre leurs lettres), était un jeune homme d'entre les camarades de l'amant, qui avait un accès auprès de la jeune fille. Quand celle-ci fut mise en vente, l'amant voulut l'acheter. Mais celui qui servait de messager le devança et l'acheta. Or, un jour, il entra chez elle et constata qu'elle avait ouvert une cassette où elle cherchait quelque objet personnel. Il se dirigea vers elle et se mit à fouiller la cassette. Il en sortit une lettre de ce jeune homme qui l'aimait naguère. Cette lettre était imprégnée de musc et d'ambre, bien gardée et conservée précieusement. Alors il s'irrita et dit : « D'où cela te vient-il, ô débauchée ? » Elle répondit : « C'est toi qui me l'as apportée ! » - « Mais peut-être date-t-elle d'après ce temps-là ? » - « Non, dit-elle, ce n'est qu'une de ces anciennes lettres que tu connais si bien ! » « Alors, ajouta le Qâḍî, on eût dit qu'elle lui avait clos la bouche avec des pierres ; il fut réduit à l'impuissance et se tut. »

La séparation

Tout ce qui se réunit, se sépare fatalement, tout ce qui s'approche est voué à l'éloignement. Telle est la Loi divine qui s'impose aux gens comme aux pays, et qui durera jusqu'à ce qu'Allâh hérite de la Terre et de tout ce qu'elle porte. Il est le meilleur des héritiers.

Aucune calamité au monde n'est égale à la séparation. Si elle n'avait pour effet que de faire s'écouler les âmes - et à plus forte raison les larmes - ce serait peu de chose. Un sage entendit quelqu'un dire : la séparation est la sœur de la mort. - Non, répondit le sage : la mort est la sœur de la séparation.

La séparation est de plusieurs sortes.

D'abord, la séparation temporaire qui, assurément, prendra fin par un prochain retour. Elle oppresse le cœur, elle provoque de l'angoisse et ne guérit que par le retour. Je connais quelqu'un à qui l'absence de son aimée pendant un seul jour donnait une telle inquiétude, tant d'affliction, de préoccupations et de chagrins, qu'il en mourait presque.

Vient ensuite la séparation due au refus de la rencontre, et à l'interdiction faite à l'aimée de se laisser voir par l'amant. Et, même si l'aimée habite dans la même demeure, c'est une séparation parce que (effectivement) l'aimée reste inaccessible. Il en résulte un chagrin et un désespoir considérables. J'en ai fait l'expérience : elle fut amère. A ce sujet, j'ai dit ces vers :

Je vois sa demeure à tout moment et à toute heure ;
mais celle qui l'habite, on la tient loin de mes yeux.

Quel avantage y a-t-il pour moi à ce que nos maisons soient rapprochées alors que des observateurs sont apostés pour empêcher celle qui l'habite de me rejoindre ?

J'entende le bruit léger (de ses pas) mais je sais que la Chine est bien plus près de moi.

Je suis pareil à l'assoiffé qui voit de ses yeux l'eau au fond du puits, mais qui n'a aucun moyen d'y parvenir.

De même, celui qui est au tombeau est soustrait à ta vue ; et pourtant, il n'est séparé de toi que par les pierres plates dressées sur sa tombe.

Dans un de mes poèmes, je dis :

Quand guérira-t-elle, cette âme accablée par la passion ?
Quand sera-t-elle proche, cette demeure dont l'éloignement a fait disparaître les habitants ?

Je me souviens de Hind, qui était la voisine de notre maison et pourtant, pour celui qui recherchait Hind, l'Inde était plus proche. Sans doute

la proximité des demeures procure-t-elle une satisfaction, tout comme l'approche du point d'eau rassure l'assoiffé.

Anecdote

Je me souviens d'un ami, domicilié à Almeria, qui dut se rendre, pour affaires, à Jativa (Châṯiba en arabe). Là, il descendit chez moi et y demeura pendant son séjour. Mais il avait à Almeria des attaches sentimentales qui étaient sa plus grande préoccupation et son plus cruel souci. Il espérait y mettre fin et s'en libérer, hâter son retour et rentrer bien vite chez lui. Or, très peu de temps après son arrivée chez moi, il se trouva qu'Al Mouwaffaq Aboû A1 Jaych Moujâhid, le maître des Iles (Baléares), mobilisa ses troupes, fit avancer ses soldats, déclara la guerre à Khayrân, le chef d'Almeria, et se disposa à l'anéantir. Par suite des hostilités, les chemins furent coupés, les routes durent être évitées et la mer fut gardée par les flottes. Alors son affliction augmenta

parce qu'il ne trouvait aucun moyen de s'en aller. Il faillit périr de désespoir. Il ne se plaisait plus que dans la solitude, il ne trouvait de refuge que dans les soupirs et une morne tristesse. Et pourtant, je n'aurais jamais cru qu'il fût de ceux dont le cœur se soumette à l'amour, ni que son caractère intraitable fût accessible à la passion.

Je me rappelle aussi qu'en revenant de Cordoue, je fis route avec un secrétaire qui se déplaçait pour une affaire importante. Il avait laissé derrière lui une femme aimée et il en était fort attristé.

Je connais enfin cet autre qui était épris d'une personne dans une situation fort gênée, alors que lui avait de vastes possibilités d'activité, de grands moyens, et disposait de nombreuses facultés d'action. Mais tout cela, il n'en fit pas cas ; il préféra demeurer avec son aimée.

Vient ensuite la séparation due au voyage et à l'éloignement des demeures, sans que l'on soit certain du retour et des retrouvailles. C'est une douloureuse calamité, un affreux souci, et un mal cruel.

Les ravages de cette séparation sont surtout terribles, lorsque c'est l'aimé qui s'éloigne. C'est d'elle qu'ont abondamment parlé les poètes. A ce sujet, j'ai composé un poème, dont ces vers :

Je souffre d'un mal que les médecins sont
impuissants à soigner et qui certainement
me conduira à l'abreuvoir de mon trépas.
J'ai consenti à être la victime de son amour,
comme celui qui avale du poison dans un vin clair.
Pourquoi donc mes jours montrent-ils si peu de retenue ?
Pourquoi faut-il qu'ils ravissent mon âme
plus que toute autre passion ?

Et j'ai dit encore dans une pièce de vers :

Je suis caché aux regards et pourtant ma passion est visible.
Quelle chose étonnante que des accidents qui se manifestent sans aucune forme extérieure !

Le firmament qui tourne sans cesse est devenu

l'anneau d'une bague qui entoure tout

ce qu'elle contient et toi, tu en es le chaton.

Ou encore :

Tu es au-dessus de la comparaison par ta beauté et ton éclat,
tout comme l'astre du jour n'a que faire de parures.

Chose étonnante ! Comment mon âme n'est-elle pas morte puisque son évitement est pour moi la mise au tombeau et sa perte,
l'annonce de mon trépas ?

Et comment se fait-il que mon corps délicat et tendre n'ait point fondu dans la rude main... (lacune du texte).

Mais le retour, après une séparation tellement longue que l'âme en conçoit de l'inquiétude et désespère presque de jamais revoir l'aimé, ce retour, dis-je, provoque un émoi à nul autre pareil et, parfois, il tue. A ce sujet, je dis :

La rencontre après la séparation provoque une joie semblable à celle de l'homme qui reprend connaissance après avoir failli mourir.

C est une joie qui égaie les âmes et fait revivre celui

dont le trépas était tout proche à cause de la séparation.

Mais cette joie peut être mortelle et ses transports

peuvent être fatals à qui les éprouvent.

Que de fois nous avons vu des gens boire à longs
traits de l'eau et rencontrer ainsi le trépas alors que cette
eau devait être vivifiante !

Je connais quelqu'un dont l'aimé demeura éloigné pendant un certain temps ; puis il put revenir ; mais ce fut tout juste pour lui adresser ses salutations et recevoir celles de l'aimée ; en effet il fut contraint de s'éloigner à nouveau et il faillit en périr.

J'ai dit à ce sujet :

J'ai prolongé le temps de l'éloignement et, quand il s'acheva,
pour faire place au rapprochement,
je dus m'éloigner à nouveau.
Ainsi votre approche n'a duré qu'un clin d'œil et vous avez dû subir
à nouveau mon éloignement et moi-même j'ai connu les tourments
renouvelés de la passion.
De même celui qui est désorienté dans la nuit
et ne sait où se diriger aperçoit l'éclair
dans les ténèbres opaques.
Mais l'éclair déçoit son espoir de le voir durer,
car certains espoirs sont inutiles et vains.

Sur le retour après la séparation, j'ai écrit une poésie dont je citerai ces vers :

Mes yeux se sont rafraîchis par votre approche, de même qu'ils brûlaient de
fièvre quand l'éloignement vous avait fait disparaître.
J'offre à Allâh, pour ce qui est passé, ma patience et ma résignation et, pour
ce qu'il lui a plu de décider,

ma gratitude et ma louange.

Anecdote

On m'annonça un jour d'une ville lointaine, la mort de quelqu'un que j'aimais. Je me levai aussitôt et m'enfuis vers le cimetière et là, marchant au milieu des tombes, je dis ces vers :

Je voudrais que la surface de la terre fût son sein
et que son sein devînt sa surface,

Je voudrais être mort avant l'arrivée de cette calamité qui a attisé des braises dans mes entrailles.

Je voudrais que mon sang servît à laver la dépouille du cher disparu et que ma poitrine fût son tombeau.

Mais quelque temps après, la nouvelle fut démentie. Alors j'ai dit ces vers :

Une bonne nouvelle est arrivée alors que le désespoir s'était emparé de moi et que mon cœur était enfermé dans les sept redoutables couches (de l'Enfer).

Elle a revêtu mon cœur du vert (de l'espérance) après qu'il fut entouré d'un vêtement de deuil.

La noirceur de l'affliction s'est éloignée de moi, comme la couleur de la nuit est chassée par celle du soleil.

Cependant, je ne souhaite point d'autre union qu'une sincère fidélité à l'affection ancienne.

Il arrive, en effet, qu'on ne recherche pas les nuages pour la pluie mais pour l'ombre fraîche qu ils répandent.

Ces deux sortes de séparation comportent les adieux, c'est-à-dire le départ de l'amant ou celui de l'aimé. C'est une scène émouvante, une situation pénible qui brise les volontés des plus fermes, ravit les facultés des plus clairvoyants, fait pleurer les yeux les plus secs et laisse paraître au grand jour la passion cachée.

C'est un aspect de la séparation dont il faut parler (ici) comme nous avons parlé du blâme au chapitre de l'évitement.

En vérité, si une personne sensible mourait à l'heure des adieux, cela se comprendrait si l'on songe à ce qu'elle doit endurer bientôt : espoirs brisés, afflictions assaillantes, transformation de la joie en chagrin. Ce moment-là attendrit les cœurs mêmes les plus durs, émeut les âmes les plus sensibles. Les hochements de tête, les regards fixes et les soupirs, à la suite des adieux, sont vraiment à fendre le cœur ; ceux-ci apportent une affliction aussi intense que l'émotion produite, dans le cas exactement contraire, par la mimique du visage, les clins d'œils et les sourires dans les situations où l'harmonie entre amants est parfaite.

Il y a deux sortes d'adieux. Dans la première, seuls les regards et les signes sont possibles ; dans la seconde, les embrassements et l'intimité sont permis alors qu'auparavant et pour une raison quelconque, il n'y fallait point songer en dépit de la proximité des demeures et de la possibilité matérielle de la rencontre. C'est ce qui explique que certains poètes ont chanté la séparation et le jour de l'éloignement. Mais cela n'est ni beau, ni juste, ni raisonnable. Une heure de joie ne compense pas des heures de peine. Que dire quand la séparation dure des jours, des mois et peut-être des années ? C'est là une vue fausse et un raisonnement sinueux. Si, dans mes vers, j'ai fait l'éloge de l'éloignement, c'est parce que je souhaitais que le jour du départ revînt et que chaque jour connût une rencontre et des adieux. (Encore faut-il que l'on puisse supporter l'amertume de cet affreux mot d'adieux !). Je m'explique : quand les jours passent sans apporter la moindre rencontre, l'amant en arrive à souhaiter que les adieux se renouvellent quotidiennement. A propos de la première sorte d'adieux, j'ai écrit une poésie dont je citerai ce vers :

Son éclat remplace celui des fleurs tout comme
mes soupirs représentent le feu.

Pour ce qui est de la seconde sorte d'adieux, je dis notamment :

C'est un visage devant lequel les fleurs s'inclinent ;
un visage accompli qui n'a rien en moins ni en trop.

C'est une tiédeur, quand le soleil du matin est dans le signe du Capricorne
et une douce fraîcheur quand le soleil est dans le signe du Lion.

Et encore :

En vérité, je ne déteste point le jour de la séparation encore qu'il divise
l'union de mon âme et de mon corps.

Ce jour-là, en effet, j'ai embrassé sans angoisse celle que j'aime alors
qu'auparavant elle était sourde à mes prières.

N'est-ce point une chose étonnante et dont il faut tirer une merveilleuse
leçon : le jour de l'union envie le jour de la séparation.

Peut-on concevoir ou imaginer rien de plus affreux et de plus douloureux qu'un évitement provoqué par un blâme entre deux amants ? Et puis soudain, l'éloignement vient les surprendre avant que la réconciliation ait eu lieu et qu'il ait été mis un terme à l'évitement. Alors nos amants s'apprêtent à se faire leurs adieux. Tout reproche est oublié, emporté par la force irrésistible d'un événement écrasant et qui bannit le sommeil.

A ce propos, j'ai composé un poème, dont les vers suivants :

Le blâme antérieur a disparu et a été effacé par l'approche rapide des
armées de la séparation.

La séparation a frappé de stupeur l'évitement et celui-ci,
saisi d'effroi, s'est retiré, et l'on ne sait aujourd'hui où il est.

Comme un loup qui est seul avec sa proie jusqu'à ce qu'il soit contraint à une fuite éperdue par un lion sorti de l'épaisseur d'un fourré.

Mais si la séparation me réjouit en chassant l'évitement, elle me peine en éloignant de moi mon aimée.

La mort laisse toujours quelque répit ; mais l'absence de l'aimée est comme la mort brusque et foudroyante.

Je connais quelqu'un qui venait pour faire ses adieux à l'aimée, le jour de la séparation. Il constata qu'elle avait (déjà) disparue. Pendant un moment il resta (à contempler) ses traces, allant et venant dans les lieux où l'aimée avait demeurée. Puis il s'éloigna, affligé, le visage décomposé, en proie à de mornes pensées. Quelques jours s'étaient à peine écoulés qu'il tomba malade et mourut, qu'Allâh lui fasse miséricorde!

La séparation a le singulier pouvoir de provoquer la divulgation des secrets bien gardés. J'ai connu quelqu'un qui cacha son amour et scella sa passion jusqu'à ce que survint l'événement de la séparation. Alors ce qui était caché fut divulgué et le secret apparut. A ce sujet :

Tu m'as prodigué des marques d'amour que tu me refusais naguère. Oui ! Tu me les as données sans compter.

Et pourtant je n'en avais plus besoin à ce moment-là. Si tu t'étais montré généreux, avant, tu aurais profondément touché mon cœur.

La médecine ne sert à rien à l'heure de la mort. Mais (le médecin) qui intervient avant le trépas est utile.

Et j'ai dit des vers semblables :

Maintenant que l'heure de la réparation est venue, tu t'es montré généreux envers moi en me prodiguant un amour caché dont jusque-là tu étais avare.

Mais tu n'as fait que redoubler mon chagrin. Hélas!
Que ne t'es-tu montré généreux plus tôt !

Je me souviens que j'avais, jadis, cherché l'amitié d'un homme qui était ministre du roi. Il refusa mon amitié et se détourna de moi. Puis ses jours de gloire se sont achevés, et alors, il prit contact avec moi et chercha à renouer les liens de la fraternité, ainsi j'ai dit à ce sujet ces vers :

Tu ne m'as montré que le rejet quand tu étais dans tes jours de gloire, mais maintenant qu'elle s'est détournée de toi,
tu me montres un visage accueillant !

Pourquoi ne t'es-tu pas montré généreux, jadis, à mon égard,
cependant que tu n'as fait que m'ignorer !

Vient ensuite la séparation due à la mort qui est la disparition totale. Alors, l'on ne peut plus espérer de retour. C'est un malheur qui fond sur nous, et nous brise les reins. Ce sont des ténèbres plus opaques que celles de la nuit ; cela rompt tous les espoirs, efface toute ambition et fait désespérer de tout revoir. Ici, les langues sont en désarroi, toute possibilité de réparation est supprimée, et il n'y a plus de refuge que dans la patience. Qu'on le veuille ou non, c'est la plus grande épreuve pour les amants. Qui en est frappé ne cesse de pleurer, jusqu'à ce qu'il périsse lui-même ou que la lassitude intervienne. C'est l'ulcère incurable, la douleur sans fin, le chagrin qui se renouvelle, à la mesure de la calamité qui a frappé celui qui repose désormais dans la tombe. A ce sujet, j'ai dit :

Quand une séparation se produit, l'objet des espoirs n'est pas définitivement perdu.

Ne te hâte point de désespérer ; la mort est seulement une disparition.

Personnellement, j'ai été accablé par cette calamité et frappé à l'improviste par ce coup du sort. Voici dans quelles circonstances : j'étais extrêmement épris, passionnément amoureux d'une jeune esclave qui m'appartenait jadis et qui avait nom Nu'm. On ne pouvait rien rêver de plus désirable. Au physique comme au moral elle était parfaite. Nous nous aimions autant l'un que l'autre. Or, le sort me la ravit, le temps me l'arracha et elle forma, avec la terre et les pierres tombales, le funèbre trinôme. Quand elle mourut, j'avais moins de vingt ans et elle était moins âgée encore. Durant sept mois après sa mort, je n'ai pas ôté mes vêtements et les larmes n'ont point tari de mes yeux pourtant si avares de pleurs. Malgré cela, je le jure, je n'en suis pas encore consolé. Si une rançon était possible, je la rachèterais avec toute ma fortune héritée et personnellement acquise. Je n'ai jamais goûté le vrai bonheur après elle ; je ne l'ai jamais oubliée ; je ne me suis jamais plu dans l'intimité d'une autre. Mon amour pour elle avait rendu sacrilèges toutes les suivantes. Parmi les vers que j'ai composés sur elle, je citerai :

Parfaitement éduquée, aussi blanche que le soleil qui apparaît ;
toutes les autres femmes ne sont, auprès d'elle, que des étoiles.

Son amour a fait voler mon cœur hors de ma poitrine (tel un oiseau) qui après s'être posé, voltige de-ci de-là.

Et parmi mes vers de mon élégie à son sujet :

Je n'ai pas pu avoir le temps de me familiariser avec tes paroles,
il me semble qu'elles n'étaient, sur les nœuds des cœurs, que des souffles !

Je n'ai pas pu maîtriser les espoirs, il me semble qu'à force de vouloir les maîtriser, je n'ai fait que les dilapider !

Et j'ai dit aussi :

Elles te montrent une attitude d'évitement, alors qu'elles sont attachées,

et elles jurent de me quitter, alors qu'elles ne sont que parjures !

Et je dis aussi, dans une qasîda où j'adresse une éloge à mon cousin paternel Aboû A1 Moughîra 'Abd Al-Wahhâb Ahmad Ibn 'Abd ar-Rahmân Ibn Hazm Ibn Ghâlib, ceci :

Arrêtez-vous et demandez aux demeures abandonnées où sont leurs habitants. La course du temps les a-t-elle précipités dans le néant ?

Arrêtez-vous sur ces ruines désertes et nues !
Il semble que ces demeures soient aussi peu apparentes que des idées cachées.

II y a désaccord sur la question suivante : la séparation est-elle plus pénible que l'évitement ou est-ce l'inverse ? En vérité, l'un et l'autre sont un rude calvaire, une noire calamité, une affreuse disette. Dans ces deux maux, chacun trouve particulièrement odieux ce qui heurte particulièrement son propre caractère. Une âme noble et fière, affectueuse et tendre, ferme dans la loi jurée, ne connaîtra point de malheur plus grand que la séparation, parce qu'elle la frappe comme si elle la visait personnellement et parce que les coups du sort lui paraissent s'acharner sur elle. Une telle âme ne trouve aucun sujet de consolation ni de distraction sans que sa passion n'en soit ravivée, sans que ses soucis n'y puisent un nouvel aliment, sans que sa douleur n'y trouve une cause nouvelle, sa passion un argument nouveau, et ses yeux un sujet de larmes sur l'ami disparu. L'évitement, au contraire, provoque chez elle l'oubli et devient précurseur de la consolation.

Mais celui dont l'âme est pleine de désirs, de penchants, d'aspirations, d'impatience et d'inconstance, pour celui-là, l'évitement c'est le mal par excellence et le fourrier du trépas. Par contre, la séparation lui apporte consolation et oubli.

Quant à moi, je tiens la mort pour moins dure que la séparation car la mort est une calamité à laquelle il faut se soumettre. L'évitement n'apporte que de la tristesse et s'il dure, il peut même engendrer la fureur. A ce propos, j'ai dit ces vers :

Ils m'ont dit : éloigne-toi! Peut-être que l'oubli arrivera et que tu en viendras à le souhaiter de toi-même.

Je répondis : je mourrai avant d'oublier. Qui donc boirait du poison pour faire une simple expérience ?

Et je dis encore :

Son amour a ravi mon cœur et son éloignement me l'a arraché.

Il semble que la passion soit un hôte
à qui mon âme servirait de repas.

J'ai vu des gens qui se hâtaient, intentionnellement, d'éviter leur aimé par crainte de l'amertume du jour de la séparation et de l'affreux tourment qu'elle provoquerait au moment des adieux. A mon avis, cela n'est certes pas une manière louable ; mais en tout cas, cela prouve irréfutablement que la séparation est plus pénible que l'évitement. Comment en serait-il autrement puisqu'il y a des gens qui recherchent l'évitement par crainte de la séparation ? Mais je n'ai jamais vu personne recourir à la séparation par crainte de l'évitement. La vérité est que les gens cherchent toujours la solution la plus facile et la moins pénible. Si j'ai dit que ce n'est pas une manière de faire louable, c'est parce que ceux qui agissent ainsi vont au-devant du malheur avant qu'il n'arrive, endurent les affres de la patience avant l'heure, alors que leurs appréhensions ne seront peut-être pas justifiées. Celui qui va au-devant des ennuis, alors qu'il n'est pas sûr qu'ils se produiront, n'est pas un sage et devrait bien plutôt être confiant en ce que Dieu a décrété pour lui.

A ce sujet, j'ai composé une poésie dont sont extraits les vers suivants :

L'amoureux, à cause de sa passion,

s'est voué à la séparation.
Mais celui qui s'écarte de ceux qu'il aime n'est pas des nôtres.

Tel un riche avare qui mène la vie d'un pauvre,

parce qu'il a peur de le devenir et
qui est ainsi constamment dans la misère.

Je me souviens des quelques vers d'une poésie de mon cousin paternel Aboû-1-Mughira où il développe cette même idée : la séparation est plus pénible que l'évitement. II m'adressa cette qasîda alors qu'il avait dix-sept ans environ. Voici ces vers :

T'affliges-tu de l'imminence du départ ? Es-tu angoissé de voir qu'on accélère le pas des montures ?

Oui ! ton malheur est grand. Certes ! leur séparation
est un grave événement.

Ils ont menti, ceux qui prétendent que l'évitement est
une affreuse épreuve.

Ils n'ont pas connu l'ardeur de la passion
qu'on éprouve quand les bêtes de somme sont chargées

(au moment du départ).

Quant à la séparation, lorsqu'elle fond sur nous,
elle est telle le guide de la mort.

Sur ce même sujet, j'ai composé un long poème qui débute ainsi :

Rien n'égale ce jour, au matin duquel tu me dis « oui! »,
en beauté et en délices.

Ce jour-là fut comme l'enfant que met au monde une femme jusque-là
stérile, comme la flèche qui touche au but alors que,
d'habitude, elle le manque.

(Je me rappelle) ces jours où l'éclair de l'union n'était pas trompeur pour
moi et où le jardin de la passion n'était pas desséché.

Seuls ses yeux sont la cause de mon mal
et il n'est qu'eux au monde qui puissent garantir ma guérison.

Telles les vipères, c'est seulement dans leurs corps que l'on peut trouver le
remède à la morsure qu'elles ont faite.

La séparation a fait pleurer les poètes sur les demeures jadis familières ; ils ont répandu des larmes sur les vestiges de campements, arrosé de leurs sanglots ardents les ruines des habitations, se sont souvenus des heures qu'ils y avaient vécues. Ils ont poussé des cris plaintifs et fait entendre des lamentations. La vue des vestiges de campements a ravivé l'ardeur de leur passion ensevelie, puis ils ont gémi et pleuré.

Un voyageur venant de Cordoue et à qui j'avais demandé des nouvelles de cette ville me dit qu'il avait vu nos maisons au palais de Moughîth, dans le quartier ouest de Cordoue ; leurs traces étaient effacées, leurs signes extérieurs avaient disparu et l'on n'arrivait plus à retrouver leurs lieux de réunion. Ce n'était plus que décombres méconnaissables, emplacements désertiques après avoir été prospères, que déserts affreux après avoir été des endroits charmants, que ruines horribles après l'élégance ; ou encore que ravins sinistres après avoir été des lieux sûrs, que repaires de loups, qu'antres de fauves, que terrains de jeux pour les Jinns, et cela après avoir été habités par des hommes comme des lions, accompagnés de belles comme de statues, et dont les mains répandaient d'abondants délices.

Mais leur union avait été dissociée et ils s'étaient dispersés dans tout le pays. Ces salons élégants, ces boudoirs ornés qui brillaient comme le soleil et dont le bel aspect chassait les pensées moroses, à présent frappés par la ruine, entièrement démolis, ressemblaient à des gueules béantes. Ils rappelaient que ce monde est périssable ; ils montraient ce qu'il advient des humains, et à quel destin sont voués ceux qui vivent ici-bas; ils provoquaient le désir de renoncer au monde alors que, jadis, ils incitaient à en rechercher les joies.

Je me souvins alors des jours où j'y avais vécus, des plaisirs que j'y avais goûtés et de ceux qui y résidaient. Je me les représentai maintenant sous la terre, dans des régions éloignées et des contrées lointaines, dispersées par la main de l'exode, déchirées par l'éloignement. Il me semble voir de mes yeux la fin de cette forteresse que j'avais connue si belle et si prospère, la solide hiérarchie sociale où j'avais grandi dans le voisinage de cette *qaṣba,* laissant vide ces parvis qui naguère débordaient de monde. Mon oreille crut percevoir le cri de la chouette et du hibou retentissant au-dessus de ces ruines, jadis si animées par la présence de toutes ces personnes au milieu desquelles j'avais été élevé. La nuit n'y faisait que continuer le jour, car la vie y était aussi intense et les habitants s'y rencontraient la nuit comme le jour. Mais, à présent, c'est le jour qui y continue la nuit, car le silence et l'affreuse solitude y règnent (constamment). Ce tableau m'arracha des larmes, heurta durement mon cœur et augmenta les tourments de mon esprit.

S'il m'assoiffe, il m'a tellement, jadis, abreuvé, et s'il nous fait du mal aujourd'hui, il m'a tellement,

jadis, rendu heureux.

La séparation fait naître de vifs regrets, réveille des désirs ardents et évoque les souvenirs. A cette occasion j'ai récité ces vers :

Plût à Dieu que le corbeau croasse aujourd'hui à mon intention, car peut-être éloignera-t-il de moi leur séparation qui s'obstine à demeurer.

Je dis cela alors que la nuit a étendu ses voiles,

a juré de ne point finir et s'est montrée fidèle à son serment.

Et que l'étoile Demeure désorientée au firmament,
sans poursuivre sa course et sans pouvoir s'éloigner,
tant son désarroi est grand.

On croirait qu'elle s'est trompée ou qu'elle est craintive et peureuse,
tel un soupirant à qui l'on a fait des menaces ou en attente
d'un rendez-vous ou un amant atteint de consomption.

Du minimum de contentement

Quand l'amant se voit interdire l'union, il faut bien qu'il se contente de ce qu'il trouve. Il y a là une distraction pour l'âme, un aliment pour l'espérance, un renouveau pour les aspirations et aussi, un certain apaisement. Il y a, dans le contentement, différents stades, selon le degré d'atteinte et de domination de l'amant par sa passion.

D'abord, il y a le contentement qu'apporte la visite. Celle-ci est un espoir d'entre les espoirs et une occasion précieuse offerte par le sort malgré ce qu'elle comporte de gêne et de pudique embarras (car chacun des deux amants connaît les sentiments intimes de l'autre). Il y a deux sortes de visites :

L'une est celle de l'amant à l'aimée. Elle comporte de multiples aspects.

L'autre est celle de l'aimée à son amant. Mais elle a lieu dans des conditions plus strictes et les amants peuvent seulement se voir et s'entretenir de choses extérieures. A ce propos, j'ai composé ces vers :

Si tu es éloigné de moi pour ce qui est de l'union véritable,
je me contenterais d'un regard s'il n'y a pas d'union possible.

Il me suffira de te rencontrer une fois par jour
et pourtant naguère, je ne me satisfaisais point du trouble de cela.

De même un gouverneur (en place) a de hautes ambitions,
mais, quand il est destitué, il se montre bien content d'avoir la vie sauve.

Recevoir de l'aimée une réponse à un salut ou aux paroles qu'on lui adresse, c'est encore un soupir. Il est vrai que j'ai dit dans un de mes poèmes :

Voici que je cache mes sentiments,
et je me contente modestement d'un salut rendu aussitôt, si cela est possible.

Mais cela ne vaut que pour les amants qui passent d'un degré (supérieur) à un degré inférieur (dans les rapports amoureux). Toutes les qualités des humains varient en plus ou en moins selon qu'elles se rattachent à des qualités supérieures ou inférieures. Je connais quelqu'un qui disait à son aimée : « Fais-moi des promesses et ne les tient pas ! » Ainsi il se contentait de la consolation que lui procurait cette promesse, même non sincère. Quel étrange comportement !

A ce sujet, j ai dit ces vers :

Si une rencontre intime avec toi est sans espoir,
et si ta proximité m'est interdite, alors promets-le moi, par mensonge,

Peut-être l'espoir de ta rencontre permettra à mon cœur de vivre,
lui qui par le désespoir est torturé,

Les assoiffés peuvent reprendre espoir, quand ils voient à l'horizon la lumière trompeuse d'un tonnerre (lointain).

Parmi les situations qui entrent dans cette catégorie, et dont j'ai été personnellement témoin en compagnie d'autres, c'est ce qui arriva à un homme de mes proches, qui fut blessé par la personne qu'il aimait. Je l'ai vu embrasser la blessure et exprimer tout son dévouement à son aimé. A ce sujet, j'ai dit ces vers :

Ils m'ont dit : il t'a blessé, celui dont tu es passionnément épris.
- Je répondis : par ma vie ! Non ! Il ne m'a pas blessé.

Ô toi qui me tues injustement tout en me faisant du bien, je me sacrifierais bien volontiers pour toi, tant tu as été bon pour moi dans ton iniquité.

Une manière de contentement est de se satisfaire de certains objets ayant appartenu à l'aimé. C'est une chose très douce pour l'âme. On peut citer à titre d'illustration ce que Allâh, Le Très Haut, nous a conté au sujet de Ya'qoûb, qui a retrouvé la vue uniquement en sentant le vêtement de Yoûsouf (Paix sur eux).

A ce propos, j'ai dit ces vers :

Quand l'approche de mon aimé me fut interdite,
quand il persista à m'éviter injustement,

Je me suis contenté de la vue de ses vêtements ou de quelque objet touché par ses mains.

Ainsi Ya'qoûb, le prophète de la guidance, après que la tristesse l'a consumée par l'absence de Yoûsouf,

Retrouva la vue en sentant le vêtement qu'il lui envoya.

Souvent, deux amoureux échangent des mèches de cheveux parfumées à l'ambre, aspergées d'eau de rosés, réunies à la racine par de la cire blanche et purifiée, et enveloppés dans des morceaux de tissu brodé en soie ou autre étoffe de ce genre, afin d'en faire un souvenir pour le temps de la séparation. Quant à l'envoi mutuel de cures-dents (*masâwîk*) après les avoir mâchés ou de lentisque (*al mousṯakî*) après

l'avoir utilisé, ceci est fréquent entre amants dont la rencontre est interdite. A ce sujet, j'ai dit des vers dont ce passage :

Sa salive est pour moi, certes, l'eau de la vie,
Par son amour, je suis tellement anéanti,
elle n'a laissé en moi aucun signe de vie.

Certains de mes amis m'avaient raconté, d'après Soulaymân Ibn Ahmad le poète, que ce dernier avait aperçu en Sicile le fils de Sahl le Chambellan, qui était un très bel homme. Il l'avait vu se promener dans un parc, tandis qu'une femme le suivait de loin ; quand il s'en alla, elle se précipita sur le sol où il y avait laissé les traces de ses pieds. J'ai dit à ce propos ces vers :

Ils m'en veulent d'avoir embrassé la trace de ses chaussures, oh si mes détracteurs savaient, l'ampleur de ma passion, ils en deviendraient jaloux.

Ô habitants d'une terre dont le ciel est ingrat de pluie,
mettez en application mes recommandations,
vous serez abondamment arrosés et bénis,

Prenez de la terre où sont les traces (de mon bien aimé),

je vous garantis que la sécheresse de vous sera éloignée,

Toute terre touchée par son pied est une bonne terre
qui ne sera jamais ingrate,

Ainsi As-Sâmiriy, quand il s'aperçut que de la trace de Jibrîl sur le sol,
il pouvait tirer gloire et grandeur,

Transforma le ventre du veau,
on lui entendit un beuglement prolongé.

J'ai dit aussi :

Bénie est une terre où tu habites ; bénis sont ceux qui s'y trouvent.
Le bonheur s'y est installé.

Ses pierres sont des perles et ses chardons des roses,
ses ruisseaux sont de miel et sa terre est d'ambre gris.

Un autre aspect du contentement est de se satisfaire de la vision du rêve. Cela n'arrive que chez les personnes que le souvenir de l'aimé ne quitte jamais, qui restent inébranlables dans leur foi jurée et qui ne cessent de penser (à leur amour). Alors, quand leurs yeux s'endorment, quand s'apaise l'agitation du corps, la vision de rêve se glisse dans la nuit. A ce sujet, j'ai dit ces vers :

La vision a visité un homme depuis longtemps amoureux,
malgré les précautions des gardiens vigilants.

Et cette nuit-là, il l'a passée content et joyeux,
le charme de la vision lui faisant oublier les délices de l'éveil.

Et je dis encore :

L'image de Nu'm a visité ma couche après que je m'étais endormi,
alors que la nuit régnait et étendait son ombre.

Je savais qu'elle résidait sous la terre
et pourtant elle est venue comme autrefois.

Et nous sommes redevenus comme nous étions, et notre temps, lui aussi,
est revenu, tel que nous le connaissions jadis.
Un bienfait réitéré ne vaut-il pas mieux qu'un unique bienfait ?

Touchant la cause de ces visions de rêve, les poètes ont dit des choses admirables, de haute portée et fort originales. Chacun d'eux est l'inventeur d'une idée à ce sujet. C'est ainsi qu'Aboû Isḥâq Ibn Sayyâr an-Nazzâm, le chef des Mou'tazilites, voit la cause de ces visions de rêve

dans la crainte que font naître dans les âmes les observateurs apostés pour éviter l'union des corps. Aboû Tammâm Ḥabîb Ibn Aws Aṭ-Ṭâ'î disait que le mariage avec l'image de celui qu'on aime n'altère pas la passion ; quant au mariage réel, il le détériore. Al Bouḥtourî disait que la cause de la vision de la bien-aimée, c'est le désir d'être illuminé par le feu de sa passion, et la cause de son retrait, c'est la crainte d'être noyé dans ses larmes. En ce qui me concerne, sans prétendre comparer mes poésies aux leurs — n'ont-ils pas le mérite d'avoir été nos prédécesseurs et nos devanciers, et que sommes-nous, si ce n'est les glaneurs de leur récolte ? — mais simplement pour tâcher de les imiter, d'entrer dans leur carrière et de suivre les voies qu'ils ont tracées et éclairées, j'ai composé des vers détachés sur cette apparition de l'image de rêve :

J'ai peur pour toi que mes yeux ne t'atteignent et je crains que
l'attouchement de mes mains ne te fasse fondre.

Pour éviter cela, je me refuse à te rencontrer et je recherche mon union avec
toi au moment où je dors.

Mon âme, quand je dors, se trouve en tête à tête avec toi,
cachée et liée aux organes (des sens).

L'union des âmes est mille fois aussi belle, par ses effets,
que celle des corps[58].

L'état de celui qui est visité (par l'aimée) en rêve se présente sous quatre aspects :

1- C'est un amant que son aimée évite et qui, longtemps, en a été affligé. Puis, pendant son sommeil, il voit son aimée s'unir à lui et il en est heureux et joyeux. Ensuite il se réveille, désespère et pousse des soupirs car il comprend que cet état n'était autre chose

58 Trad. H. Pères dans La Poésie andalouse, en arabe classique, au XI siècle, p. 424.

que les aspirations et les suggestions de l'âme. A ce sujet, j'ai dit ces vers :

En plein jour, tu es avare ;
mais quand la nuit étend ses voiles, tu es généreux.

Ton image lointaine m'a visité ;
elle vient se joindre à moi, hante mon chevet, se fait mon commensal.

Mais tu m'as interdit la plénitude de la vie tout en me permettant d'en humer le parfum.

Je suis donc comme les gens d'a l'A'râf :
le Paradis n'est pas mon séjour et je ne crains pas l'Enfer.

2- C'est un amant qui jouit de l'union avec son aimée, mais qui craint que la situation ne change. Dans son sommeil, il a vu que son aimée l'évitait et il en a conçu un grave souci. Puis il s'est réveillé et a compris que tout cela était vaine chimère et suggestions nées de ses craintes.

3- C'est un amant dont la demeure est proche de celle de l'aimée et qui voit (en rêve) que le malheur de l'éloignement le frappe. Cela le préoccupe et lui donne des craintes. Puis il se réveille, ses larmes se dissipent et la joie lui revient. A ce sujet :

Je t'ai vu en songe et il me semblait que tu parlais ;
nous nous apprêtions aux adieux et nos larmes coulaient, abondantes.

Mais le sommeil me quitta : tu me tenais dans tes bras et mon chagrin, à cette vue, disparut.

Alors je t'embrassais encore et te serrais de nouveau,
tout comme si je redoutais pour toi une cruelle séparation.

4- C'est un amant qui habite loin de l'aimée et qui voit (en rêve) que la distance s'est raccourcie et que lui et son aimée sont devenus voisins. Il en éprouve un soulagement et se plaît à l'idée de n'avoir plus de chagrin. Puis il se réveille et constate qu'il n'en est rien, et il retombe dans des soucis plus pesants que ceux auxquels il était en proie. Dans une de mes poésies, j'ai présenté comme étant la cause du sommeil l'ardent désir de voir la vision de rêve et j'ai dit :

L'apparition a visité un homme follement épris
et qui ne se serait point endormi s'il n'avait attendu cette visite.

Ne vous étonnez point si la vision s'est glissée dans la nuit noire,
car sa lumière effraie les ténèbres sur la terre.

C'est encore une sorte de contentement quand l'amant se satisfait de la contemplation des murs et de la vue des clôtures qui renferment son aimée. J'ai vu des gens dans ce cas.

C'est encore du contentement quand l'amant éprouve du soulagement à rencontrer quelqu'un qui a vu son aimée, à se lier d'amitié avec lui, ou avec ceux qui viennent de la contrée où est l'aimée. Ce cas est fréquent.

Dans le cadre de ce chapitre, vont suivre quelques-uns de mes vers, que j'ai composé dans les circonstances suivantes avec un groupe de mes camarades, gens cultivés et nobles :

Nous allâmes un jour nous promener dans un jardin appartenant à l'un de nos amis. Après y avoir déambulé un moment, nous nous asseyâmes en un lieu tel qu'on n'en pouvait vraiment souhaiter de plus délicieux. Nous nous étendîmes sur de larges pelouses et sur un vaste terrain où le regard pouvait s'étendre, où l'âme trouvait sa pâture, au milieu de ruisseaux qui coulaient comme des aiguières d'argent, d'oi-

seaux qui gazouillaient des mélodies supérieures aux compositions d'un Ma'bad[59] et d'un Al-Gharîd.[60] Des fruits se penchaient vers nous comme pour se mettre à portée de nos mains et mieux se laisser cueillir, des ombrages hospitaliers à travers lesquels le soleil nous regardait, formaient sous nos yeux comme les cases d'un échiquier et des dessins d'étoffes bariolées. Une eau exquise nous donnait le vrai goût de la vie, des rivières impétueuses glissaient comme des ventres de serpents, avec un murmure qui tantôt montait et tantôt s'apaisait, des fleurs brillantes aux couleurs variées qu'agitaient les doux zéphyrs et une brise tempérée nous berçaient alors que nous étions en compagnie de personnes dont les qualités surpassaient tout cela. C'était par un jour de printemps, au soleil timide qui, tantôt était couvert d'une fine brume et de légers nuages, tantôt apparaissait comme une pudique et modeste jeune fille qui se montre à son amant derrière les rideaux puis s'y cache par crainte de l'œil qui la guette. L'un de nous baissait la tête, comme s'il faisait ses confidences à la terre : en effet, il avait un secret. On me fit des allusions sur cela et nous plaisantâmes quelques instants là-dessus. On me pria alors de dire quelques vers à ce sujet en les plaçant dans la bouche de notre ami. J'improvisai donc la poésie suivante que mes compagnons ne transcrivirent que de mémoire, après notre séparation :

Quand nous eûmes pris le frais à l'ombre d'un jardin aux branchages retombants, sur un sol humide de rosée,

Les fleurs souriaient et leurs corolles embaumaient dans les vastes ombrages,

Les oiseaux modulaient pour nous leurs plus belles variations,
les uns exhalant leurs plaintes et les autres leur doux ramage ;

Autour d'eux l'eau se livrait à mille jeux
et nos jeux et nos mains trouvaient là leur plaisir ;

59 Ma'bad Ibn Wahb (mort en 743 de l.-C.). Célèbre chanteur dont parle assez fréquemment le *kitâb al-Aghâni*.

60 Célèbre musicien mekkois (mort en 716 de J.-C.).

La société y était composée de gens aux caractères d'une haute noblesse, généreux et bâtisseurs de gloire,

Toute cette aimable ambiance fut gâtée pour moi et je n'en pus jouir, car mon aimée était absente.

Comme j'aimerais mieux être emprisonné dans les bras de mon aimée, alors que vous, vous seriez ensemble dans mon palais restauré !

Qui d'entre nous, voudrait échanger sa situation contre celle de son frère ou celle d'un royaume éternel ?

Il ne vivra que dans un malheur et une épreuve, et sera dans une misère et dans une humiliation permanente.

Ces différents aspects que j'ai énumérés ici sont les véritables formes que prend le contentement chez les amoureux. La description que j'en ai faite n'est ni exagérée ni déficiente.

Mais les poètes connaissent une sorte de contentement dans lequel ils entendent montrer leurs intentions et manifester leur aptitude à trouver des idées profondes et de vastes pensées. Chacun d'eux a parlé selon la puissance de son tempérament. Mais c'est là une maîtrise purement verbale, une simple vantardise de langage, un abus de pouvoir de l'éloquence. Ces belles affirmations sont sans fondement véritable. Un tel se dit satisfait de ce que le même ciel le couvre, lui et son aimée, et de ce que la terre les porte tous deux. Tel autre se contente de ce que la nuit et le jour les enveloppent dans leur alternance, lui et son aimée. Je pourrais citer bien d'autres exemples du même genre : chaque poète s'efforce ainsi d'arriver le premier au comble de la recherche et d'obtenir la palme de la subtilité. Dans cet ordre d'idées j'ai composé des vers où j'explique la raison de la proximité et de la distance lointaine.

Voici ces vers :

Ils me dirent : ton aimée est loin. Je leur répondis : il me suffit qu'elle soit avec moi dans un même temps et ne puisse s'en échapper.

Le soleil, dans sa course, passe auprès d'elle,
à chaque nouveau jour qui luit.

Peut-on dire que quelqu'un est loin de moi,
quand entre elle et moi, il n'y a à franchir que l'étape d'un jour ?

Et la connaissance du Dieu de la création nous englobe tous deux.
Cette approche me suffit et je n'en veux pas davantage.

Comme tu le vois, j'ai exposé que je me contentais de l'union avec mon aimée dans la connaissance d'Allâh, de qui procèdent, sans qu'il en résulte pour lui ni division ni scission, les cieux et les sphères célestes, tous les mondes et tout ce qui existe. Puis, touchant la connaissance divine, je me suis borné à la considérer comme englobant un temps donné, ce qui, pourtant, a une portée plus générale que ce que d'autres ont dit en parlant de « ce que renferment les jours et les nuits ».

Sans doute, au premier abord, il semble que cela soit tout un, puisque toutes les créatures sont soumises au temps. Car le temps sert à désigner la succession des heures, le franchissement du ciel et les mouvements des corps célestes, tandis que la nuit et le jour naissent du lever et du coucher du soleil et aboutissent à deux extrémités opposées du monde supérieur, ce qui n'est pas le cas du temps. Il est vrai que certains philosophes prétendent que l'ombre a la propriété de se prolonger. Mais cette assertion est contredite par l'évidence des faits, et les arguments pour la réfuter sont patents. Ce n'est d'ailleurs point ici le lieu d'en parler. J'ai en outre expliqué que, même si mon aimée est à l'extrême Orient -ce qui correspond à la longueur de la terre -il n'y a entre elle et moi que l'espace d'un jour puisque le soleil apparaît au début du jour aux marches de l'Orient et disparaît au bout du jour à l'extrême Occident.

Pour finir, je parlerai encore d'une sorte de contentement, tout en demandant à Allâh (ﷻ) de m'en préserver ainsi que de ceux qui s'y livrent. Et je loue Allâh (ﷻ) d'en avoir inspiré l'horreur à nos âmes. Cela consiste en ce que la raison s'égare totalement, l'intelligence sombre et

le discernement s'abolisse ; les choses les plus scabreuses apparaissent comme anodines, toute jalousie disparaît, toute fierté est supprimée en sorte que l'homme admette le partage dans la passion de l'aimée. Cela est arrivé à certaines gens. Qu'Allâh nous préserve de cette calamité qui est un grand péché ! Mais cela ne peut vraiment se produire que chez les natures cyniques, là où il y a une déchéance de la raison, qui est l'étalon de toutes les facultés quelle domine, et une déficience de la sensibilité. Tout cela est alors aggravé par un amour intense et aveugle. Quand toutes ces conditions se trouvent réunies et se fécondent par le mélange et l'interpénétration des dispositions naturelles, elles donnent naissance à cette vilenie de caractère, et l'on assiste à l'éclosion de cette bassesse qui a pour conséquence cette manière d'agir ignoble et honteuse. Mais, pour l'homme qui a le moindre sentiment d'honneur et de dignité, il en demeurera à cent lieues, dût-il mourir de passion, et dût son cœur se briser d'amour. J'ai fait à ce sujet, pour marquer mon mépris à un homme qui pratiquait ce genre de tolérance, les vers que voici :

J'ai constaté que tu étais très tolérant, prenant les choses comme elles viennent, et que tu estimes meilleur de te montrer accommodant et complaisant :

Pour toi, avoir pour lot une partie seulement des jardins est avantageux, pourvu que tu sois propriétaire de l'essentiel : la noria (ou le moulin)[61] .

De même tu aimes mieux posséder un seul membre de chameau, si ce membre pèse deux fois plus qu'un chevreau.

Le jeu, avec deux épées, de celui que tu aimes, est plaisant, alors penches-toi vers lui, quelle que soit la direction qu'il prendra.

61 Peut-être faut-il voir là une allusion au double sens du mot *taḥḥân*; 1er meunier; 2ème proxénète, mari complaisant. Mais j'avoue que ces quatre vers demeurent pour moi fort obscurs, malgré les essais d'explications qui m'en ont été donnés par de fins lettrés musulmans.

La consomption

Tout amant dont l'affection est sincère et à qui l'union avec l'aimée est interdite, soit à cause d'une séparation, soit parce que celle-ci l'évite, soit parce que, pour une raison quelconque, il doit tenir son amour caché, aboutit fatalement à la maladie, à la consomption et au dépérissement. Parfois même, il lui faut s'aliter à cause de cela. C'est une chose très fréquente et qui arrive constamment. Les accidents que produit l'amour sont différents de ceux qui proviennent des atteintes les maladies. Le médecin habile, le physiognomoniste perspicace savent distinguer les uns des autres.

A ce sujet, j'ai composé ces vers :

Le médecin qui n'y connaît rien me dit : prends un remède,
ô Un Tel, car tu es malade.

Mais mon mal, nul ne le connaît, sauf moi-même
et un Seigneur tout puissant, Roi illustre entre tous.

Le cacherais-je, ce mal que trahissent mes constants soupirs
et mes regards obstinément baissés vers la terre.

un visage qui porte les marques du chagrin,
et un corps épuisé et maigre, comme une ombre ?

N'est-on pas absolument certain d'une chose le jour
où les indices se confirment ?

Alors je lui dis : « Explique-moi un peu mon cas,
en vérité, tu ne sais pas ce que tu dis là ».

Et il me répondit : « Je vois un amaigrissement très prononcé
et la maladie dont tu te plains, c'est l'anémie ».

Je lui dis : « L'anémie affecte les membres et c'est une fièvre variable.

Mais, par Allâh, je ne me plains d'aucune fièvre
et la température de mon corps est faible ».

Alors il dit : « Je constate que tu ne restes pas en place, que tu sembles
attendre impatiemment, que tu es plongé dans les pensées et taciturne.

Je crois que c'est la mélancolie. Fais attention à toi !

C'est un accident grave ».

« Ce que tu dis là, répliquais-je, est impossible.
Comment se fait-il que mes larmes coulent de mes yeux ? »

Alors il baissa la tête, décontenancé de ce qu'il avait vu.
Il est vrai que dans un cas pareil, les plus habiles sont décontenancés.

Et je lui dis : « C'est de mon mal que doit être tiré mon remède.
Voilà de quoi égarer les esprits.

Pourtant la preuve de ce que je dis est évidente : les rameaux des plantes,
lorsqu'on les rabat vers la terre,

deviennent des racines.

Et l'antidote tiré du corps des vipères peut seul assurer la guérison
de leurs morsures ».

Aboû Bakr Ibn Mouhammad Ibn Baqiy Al Hajriy, qui était un homme sage, sensé et intelligent m'a rapporté, d'après un de nos cheykhs que je ne citerais pas ici, que ce dernier s'était trouvé dans un caravansérail à Baghdad. Il aperçut la fille de la gérante et en tomba follement amoureux. Il la demanda en mariage. Quand il se trouva seul avec elle, et en se retirant pour un besoin, la jeune fille aperçut ses parties génitales. Elle eut peur et prise de panique rejoignit sa mère et refusa de se remettre avec lui. Il essaya vainement de la convaincra, mais elle se refusa. Suite à cela, il tomba malade et fut hospitalisé pour un long moment. Après son rétablissement, à chaque fois, que son souvenir le reprenait, il soupirait de tristesse.

Dans mes poésies, citées dans la présente épître, j'ai suffisamment parlé ça et là du dépérissement pour pouvoir m'abstenir ici de citer d'autres vers à ce sujet. Qu'Allâh nous aide et nous sollicitons Son assistance !

Car cet état peut aboutir à ce que l'homme ne soit plus maître de sa raison, qu'il perde l'esprit et soit en proie à l'obsession.

Anecdote

Je connais une jeune fille de haut rang, douée de beauté et de noblesse, fille d'un grand chef. Elle s'éprit d'un jeune homme de mes bons amis, le fils d'un secrétaire, à tel point que la mélancolie s'empara d'elle et quelle faillit devenir folle. Même les gens les plus éloignés en furent informés. Mais, à force de soins, l'on arriva à la guérir.

Or, cela arrive seulement quand l'esprit travaille sans répit. Quand l'idée fixe s'implante et que l'humeur mélancolique prend le dessus. L'amour laisse alors la place à la démence et à l'aliénation mentale. Si l'on néglige de soigner cette affection dès ses débuts, elle empire et il n'y a alors plus d'autre remède que l'union avec l'aimé. Entre autres choses, j'ai écrit à ce jeune homme un poème dans lequel je disais :

Tu as ravi subrepticement le cœur de cette jeune fille.
Quelle créature peut vivre sans cœur ?

Sois-lui donc secourable en t'unissant à elle : tu vivras noblement et, au jour du Jugement dernier, tu recevras ta récompense.

Si cette situation se prolonge,
je crois qu'elle changera ses anneaux de pieds pour des chaînes.

En vérité, tu as rendu le soleil si amoureux de toi que son amour t'est apparu sous la forme humaine.

Anecdote

Ja'far, l'affranchi de Ahmad Ibn Mouhammad Ibn Houdayr, dit Al-Ballinî, m'a raconté que Marwân Ibn Yahyâ Ibn Ahmad Ibn oudayr devint fou et perdit la raison pour le motif suivant : il s'était épris d'une jeune esclave appartenant à son frère qui la lui refusa et la vendit à un autre; et pourtant, il n'y avait pas meilleur frère que lui et nul n'était plus cultivé que lui. Aboû Al 'Âfiya, l'affranchi de Mouhammad Ibn 'Abbâs Ibn Abî 'Abda m'a informé que la cause de la folie de Yahyâ Ibn Mouhammad Ibn Ahmad Ibn 'Abbâs Ibn Abî 'Abda, c'était sa passion pour l'une de ses esclaves, mais sa mère la vendit et l'obligea à se marier avec l'une des filles des Banoû 'Âmir. Voilà donc deux hommes illustres et célèbres qui ont perdu la raison, sont devenus déments, comme tombés dans les chaînes et les fers. Par la suite, Marwân fut touché par erreur, et mourut, lorsque les Berbères entrèrent dans Cordoue et pillèrent cette ville. Qu'Allâh lui fasse miséricorde ! Quant à Yahyâ Ibn Mouhammad, au moment même de la rédaction de cette épître, il est encore en vie. Son état est inchangé. Je l'avais rencontré, auparavant, à maintes reprises dans le palais, avant qu'il ne soit éprouvé. On avait un maître commun, l'éminent juriste Aboû Al Khiyâr le linguiste. Yahyâ était. Par Dieu ! Yahyâ étais un beau jeune homme, de noble caractère.

Quant aux gens de moindre condition, j'en ai connu beaucoup dans cet état. Mais je ne saurais citer leurs noms, vu qu'ils n'étaient pas des gens connus.

Lorsqu'un amant en arrive à ce degré, tout espoir est coupé, toute aspiration à la guérison est ruinée ; il n'y a plus de remède ni dans l'union ni autrement.

En effet, le trouble a fortifié ses positions dans sa capacité de raisonner, la connaissance a été abolie et le mal a pris le dessus. Qu'Allâh, par Sa puissance, nous préserve de cette calamité et, par un effet de Sa grâce, nous dispense de Son châtiment !

La consolation

Nous savons que tout ce qui a un commencement a forcément une fin, sauf les délices paradisiaques qu'Allâh, Puissant et Grand, accorde à Ses intimes, et sauf le châtiment de l'Enfer qu'Il inflige à Ses ennemis. Quant aux choses d'ici-bas, elles passent et sont périssables ; elles cessent et vont au néant.

Donc, tout amour doit finir de l'une des deux manières suivantes : ou la mort l'emporte ou la consolation survient.

Nous constatons parfois que l'âme est dominée par certaines forces qui exercent avec elle leur influence sur le corps. Or, de même que nous pouvons trouver une âme qui rejette les agréments et les plaisirs, soit pour se fortifier dans l'obéissance à Allâh Très-Haut, soit sous l'effet de l'hypocrisie en ce bas-monde, en vue d'acquérir un renom d'ascétisme ; de même nous trouvons des âmes qui se détournent du désir de rencontrer leurs semblables parce que leur fierté foncière répugne à la trahison ou encore parce qu'elles n'arrivent pas à oublier qu'elles ont, (une fois), été mal récompensées dans leur affection. C'est dans ces deux cas que la consolation est la plus ferme. Quand elle provient d'autres causes, la consolation ne peut être que blâmable. La consolation qui résulte d'un long évitement ne saurait être plus exactement comparée qu'au désespoir envahissant l'âme lorsqu'elle ne peut parvenir à l'objet de ses vœux. Alors, cela paralyse ses élans et ne peut renforcer ses aspirations. Pour blâmer la consolation, j'ai composé les vers suivants :

Quand elle lance ses œillades, son regard tue les vivants et lorsqu'elle,
parle, l'on dirait que les pierres sont des dattes mûres et fraîches.

Il semble que la passion soit une hâte installée
dans mon cœur : ma chair constitue sa nourriture et mon sang, sa boisson.

Et plus loin :

Il supporte patiemment le mal qui doit lui rapporter de la gloire, et il résiste alors à une pluie de feu.

Mais les bonnes choses l'impatientent si elles doivent provoquer l'humiliation : il est des délices qui contiennent des tourments.

En résumé, l'on peut dire que la consolation est de deux sortes :

D'abord, la consolation naturelle que l'on nomme aussi oubli ; grâce à elle, le cœur se libère, l'esprit n'a plus de préoccupation et l'on est comme si l'on n'avait jamais aimé. Dans ce cas-là, le blâme est possible car cet oubli est issu de qualités réprouvables, et naît de causes qui ne justifient point l'oubli. Nous parlerons de ces causes en détail, s'il plaît à Allâh Très-Haut. Mais l'on peut aussi ne pas encourir le blâme si l'on a une excuse valable.

La deuxième sorte, c'est la consolation artificielle dans laquelle l'âme est soumise à une contrainte. C'est ce qu'on appelle : « Prendre son mal en patience ». L'on voit alors l'homme faire montre de courage tandis que son cœur est plus cruellement transpercé que par une alêne ; mais il estime que certains maux font moins souffrir que d'autres, et il demande des comptes à son âme en employant des arguments qu'on ne peut ni écarter ni briser. Quiconque recourt à cette sorte de consolation et la pratique ne saurait être, ni réprouvé, ni blâmé, car cela ne se produit qu'à la suite d'un grand malheur et d'une calamité écrasante due à une cause telle que des hommes bien nés ne sauraient supporter ou encore, à une circonstance inévitable, produite par le destin. Ainsi, un homme qui se console de cette manière n'oublie pas mais se souvient, soupire, reste fidèle à la foi jurée, et avale les amères gorgées de la patience.

Et la différence, en général, entre celui qui se console et celui qui oublie, c'est que l'on constate que celui qui se console, même s'il manifeste une extrême patience ou du mépris envers son bien-aimé, il n'ac-

cepte pas cette conduite envers son bien-aimé de quelqu'un d'autre. A ce propos, j'ai dit un poème dont ces vers :

Ne m'en voulez pas si je dis du mal de mon bien-aimé, même si je manifeste de l'évitement, je n'éprouverais jamais de l'aversion envers lui,

Car mon dénigrement de mon bien-aimé n'est, en vérité, qu'éloge, à l'exemple de celui qui dit : Il a agi à la perfection! Malheur à lui !

Celui qui oublie est à l'opposé de cela.

Tout cela est conditionné par le naturel de l'homme, par sa docilité ou sa rétivité et par l'emprise plus ou moins forte de l'amour sur le cœur. A ce sujet, j'ai composé un poème où j'appelle celui qui se console « celui qui prend son mal en patience ». J'en citerai les vers suivants :

Celui qui oublie les amis est autre que celui qui se console (de leur absence).
Autre chose est de renoncer délibérément,
autre chose d'abandonner par faiblesse.

Celui qui maîtrise son naturel n'est pas sur le même pied que celui qui lui obéit. Celui dont la patience est innée n'est pas comme celui qui fait l'effort pour en prendre l'attitude.

Les causes qui produisent ces deux sortes de consolation sont nombreuses. Selon leur nature et dans la mesure où elles interviennent, celui qui se console est ou n'est pas excusable.

Parmi elles, figure la satiété. Nous en avons déjà parlé. Celui dont la consolation provient de la satiété n'aime pas véritablement, et un tel inconstant est bien mal venu à se plaindre de l'amour. La vérité est qu'il

ne cherche que le plaisir et ne se montre empressé qu'à jouir. Celui qui se console, dans ces conditions, est en réalité un homme qui oublie et il est blâmable à ce titre.

Parmi ces causes, il y a encore le désir de changement. Certes, il ressemble à la satiété, mais avec quelque chose en plus qui le rend odieux et fait que celui qui se console ainsi est encore plus blâmable.

Citons encore un complexe de timidité chez l'amant, timidité qui l'empêche d'extérioriser ses sentiments, même par allusions. Alors, les choses traînent en longueur, le temps s'écoule mollement, l'amour fraîchement éclos se flétrit et la consolation arrive. En ce cas, celui qui se console pour cette raison est dans son tort puisqu'il est l'auteur de sa propre privation. Mais si, au contraire, il cherche à prendre son mal en patience, il n'est pas blâmable puisqu'il a fait passer la pudeur avant son propre plaisir. On rapporte que le Prophète d'Allâh (ﷺ) a dit : **« La pudeur fait partie de la foi et la vulgarité fait partie de l'hypocrisie ».**[62]

Ahmad Ibn Mouhammad nous a rapporté, d'après Ahmad Ibn Moutarrif, d'après 'Abd-Allâh Ibn Yahyâ, d'après le père de celui-ci, d'après Mâlik, d'après Salama Ibn Safwân Az-Zouraqî, d'après Zayd Ibn Talha Ibn Roukâna, qui le faisait remonter, par une chaîne ininterrompue de garants, jusqu'au Prophète d'Allâh (ﷺ) le propos suivant :

« Chaque religion a une qualité particulière. Celle de l'Islam, est la pudeur ».[63]

Les trois causes que nous venons de citer ont leur fondement dans la personne de l'amant. C'est lui qui en prend l'initiative et c'est lui qui encourt le blâme quand il oublie celui qu'il aime.

Or, parmi les causes de consolation, il y en a quatre autres qui proviennent de l'aimé et ont leur fondement en lui. C'est d'abord l'évitement, dont nous avons exposé les aspects. Mais nous en mentionnons

62 Je n'ai pas trouvé de référence à cette version, mais il y a la version rapportée par Al Boukhârî et Mouslim : le Prophète (ﷺ) a dit : **« La douceur et la pudeur font partie de la foi et la vulgarité et la grossièreté font partie de l'hypocrisie »**

63 Rapporté par l'imâm Mâlik dans son Mouwatta'

encore ici les manifestations car elles entrent dans le cadre de ce chapitre.

L'évitement, quand il se prolonge et s'accompagne de blâmes nombreux et d'une séparation durable, ouvre les voies à la consolation. Quand quelqu'un s'unit à vous, puis rompt les relations pour s'attacher à autrui, ce n'est pas de l'évitement, c'est de la véritable trahison. De même, lorsqu'une personne a un penchant pour un autre que vous, sans que vous ayez eu avec elle aucune attache préalable, cela n'est pas non plus de l'évitement, c'est de l'aversion. Nous parlerons de ces deux cas après avoir traité le sujet qui nous occupe ici, s'il plaît à Allâh Très-Haut.

L'évitement provient en réalité d'une personne qui, ayant eu des relations avec vous, les a rompues sur le rapport d'un délateur ou en raison d'une faute commise ou à cause de soupçons qui sont nés dans son âme, sans pourtant que cette personne se soit détournée de vous et vous ait remplacé par une autre dans son affection. Un amant qui, dans de telles circonstances oublie l'aimé, est blâmable, quelle qu'ait été la conduite de l'aimé, car rien ne peut justifier cet oubli : l'aimé se borne en effet à ne pas désirer l'union avec l'amant et c'est une chose à laquelle on ne saurait le contraindre. D'autre part, les anciens liens, le respect dû aux jours (heureux) de l'union, doivent évoquer un pieux souvenir et font une obligation de rester fidèle à l'amitié. Mais, en ce cas, celui qui se console en cherchant courageusement à prendre son mal en patience est excusable quand il voit que l'évitement se prolonge, n'aperçoit aucun signe annonciateur de l'union ou de la reprise des relations. Beaucoup de gens ont cru pouvoir qualifier de trahison un tel comportement, parce que, en apparence, c'est tout un. Mais les causes de l'un et de l'autre sont bien différentes et c'est pourquoi nous les distinguons dans la réalité. A ce sujet, j'ai composé un poème dont ces vers :

Soyez comme celui que je n'ai jamais connu, car je vois, que je suis pour vous, tel un étranger que vous n'aviez jamais, auparavant, ni connu, ni rencontré!

Je suis tel un écho, qui répond à toute parole, alors maintenant faites ce que vous voulez.

A ce sujet, j'ai dit en dormant un morceau de poésie de trois vers, et j'en ai rajouté un quatrième à mon réveil:

Qu'il était beau, ce temps où tu m'étais plus chère que mon âme et que ma famille!

Mais la main de l'évitement n'a eu de cesse, que lorsque ses doigts t'ont repliée comme on roule un parchemin sur lequel on a écrit.

Notre évitement m'a donné abondamment la patience tout comme notre union m'a largement abreuvé d'amour.

J'ai constaté que l'union était la vraie source de la passion tandis que l'évitement prolongé est une source de consolation (par oubli).

Et encore un poème dont les vers suivants:

Si l'on m'avait dit auparavant:
tu te consoleras sûrement de celle que tu aimes,

J'aurais fait mille fois cinquante serments
que cela ne se produirait jamais, au grand jamais.

Mais si le long évitement doit nécessairement entraîner la consolation,

alors, que ton évitement soit béni,
car il fait tous ses efforts pour m'apporter la guérison.

Maintenant, je m'étonne de m'être consolé tout comme je m'étonnais naguère que l'on pût supposer (l'évitement).

Je considère ta passion comme une braise qui,
sous la cendre, trouve un aliment.

J'ai dit encore :

A cause de votre amour, l'enfer était dans mes entrailles :
maintenant je trouve ce feu aussi inoffensif que celui d'Abraham.[64]

II y a encore les trois autres causes qui proviennent de l'aimé. Celui qui, en pareils cas, s'efforce de prendre son mal en patience n'est pas blâmable et ce, pour les raisons que nous exposerons, s'il plaît à Allâh Très-Haut à propos de chacun de ces cas.

L'un d'eux, c'est l'aversion qui se manifeste chez l'aimé ; celui- ci se retire alors de telle sorte que cela met fin à tous les espoirs.

Anecdote

Voici une histoire qui m'est arrivée personnellement : dans ma jeunesse, je m'étais lié d'affection avec une jeune esclave qui avait grandi dans notre maison. Elle avait alors seize ans. Elle était parfaite par la beauté du visage, par son intelligence, sa chasteté, sa pureté, sa modestie et sa douceur. Elle était très sérieuse, pleine de retenue, profondément sympathique : très pudique, irréprochable et parlant peu ; elle était charmante quand elle se détournait, gardait naturellement son quant-à-soi, était agréable à voir quand elle s'éloignait ; elle était pleine de dignité et délicieuse dans sa manière de montrer sa froideur. On n'osait point aspirer à faire sa conquête, les convoitises ne s'arrêtaient point sur elle et les espérances ne trouvaient point place auprès d'elle. Ainsi son visage attirait tous les cœurs, mais son comportement chassait ceux qui l'approchaient. Ses refus et sa froideur lui donnaient un charme que d'autres n'acquièrent pas en se montrant

64 Allusion à l'histoire d'Abraham (ﷺ), qui combattait le culte des idoles et fut jeté dans le feu par les idolâtres. Mais à la grande confusion de ces derniers, les flammes ne lui firent aucun mal.

accessibles et prodigues de leurs faveurs. Elle paraissait vouée au sérieux dans son comportement. Elle ne recherchait point la distraction et pourtant, elle jouait admirablement du luth.

J'eus du penchant pour elle et l'aimais d'un amour extrême et intense. Pendant deux ans environ, je fis tout pour qu'elle me dît un mot d'acquiescement et pour entendre de sa bouche une parole qui sortît de la banalité des propos quotidiens. Mais mes efforts furent totalement vains.

Or, une réunion mondaine fut organisée dans notre maison, à l'une de ces occasions pour lesquelles semblables festivités ont lieu dans les demeures des grands. Les femmes de notre maison et de celle de mon frère (Qu'Allâh lui fasse miséricorde) s'y trouvaient rassemblées, ainsi que les femmes de nos affranchis et de nos serviteurs placés sous notre protection, tous gens de bonne compagnie et d'aimable société. Elles restèrent là une partie de la journée puis se rendirent à une *qaṣaba* (sorte de Belvédère) qui faisait partie de notre maison et qui donnait sur le jardin. De là, on voyait toute la ville de Cordoue. Dans ces murs étaient ménagées de larges baies. Ces dames se mirent à regarder à travers les ouvertures grillagées. Je me rappelle que je recherchais l'ouverture où elle se tenait, pour jouir de sa présence. Mais à peine me voyait-elle dans son voisinage, qu'elle quittait l'ouverture où elle était pour aller vers une autre avec des mouvements pleins de grâce. Moi, je cherchais alors à la rejoindre, mais elle renouvelait ses déplacements à chaque fois. Or, elle savait fort bien que j'étais épris d'elle. Aucune des autres femmes ne s'était aperçue de ce qu'il y avait entre nous, parce qu'elles étaient trop nombreuses et qu'elles se déplaçaient toutes d'une ouverture à l'autre pour contempler chaque fois un aspect nouveau du paysage. Puis elles descendirent au jardin. Là, nos vieilles dames et nos jeunes filles demandèrent à la maîtresse de cette jeune esclave de leur faire entendre le chant de celle-ci. Sur l'ordre de sa maîtresse, elle prit donc son loûth et l'accorda avec une modestie et une pudeur charmante, que je n'avais jamais vu auparavant. Il est vrai qu'aux yeux

d'un admirateur, la beauté d'une chose se décuple. Puis elle se mit à chanter ces vers d'Al 'Abbâs Ibn Al Ahnaf[65] :

J'ai été charmé par un soleil qui, quand il se couche,
a pour occident l'intimité des boudoirs,

Un soleil représenté sous les traits d'une jeune fille
dont les flancs onduleux ressemblent à l'enroulement des parchemins.

Elle n'appartient à l'humanité
que par une certaine ressemblance et elle ne fait partie
du monde des djinns que dans les images.

Car son visage est un joyau et son corps un jasmin,

son parfum est de l'ambre et le tout est lumière.

Quand elle s'avance, drapée dans ses vêtements,
l'on dirait qu'elle marche sur les bords des coupes de verre.

En vérité, il me semblait que c'était mon cœur que son plectre frappait. Je n'ai jamais oublié ce jour-là et ne l'oublierai point jusqu'à ma dernière heure. Et voilà tout ce qu'il m'a été donné de voir et d'entendre de sa bouche.

A ce sujet, je dis :

Ne la blâme point de se montrer farouche et d'interdire qu'on l'approche :
vous ne pouvez le lui reprocher.

Le croissant de lune peut-il être autrement que lointain
et la gazelle n'être que farouche ?

65 Poète lyrique qui vécut à la cour de Hâroûn Ar-Rashîd, à Baghdâd. Mort au début du IX siècle de J-C.

Et je dis encore :

Tu as interdit à mes yeux la beauté de ton visage
et de tes paroles, tu t'en es montré avare envers moi.

Je crois que tu as fait vœu de jeûner au Dieu Clément
et aujourd'hui tu n'adresses la parole à âme qui vive

Pourtant tu as chanté des vers d'Al 'Abbâs.
Félicitons-en donc Al 'Abbâs chaleureusement,

Si Al 'Abbâs te rencontrait, certes, qu'il se détournerait de Fawz,
et de toi il serait épris et affligé!

Par la suite, mon père, le Vizir, (Qu'Allâh lui fasse miséricorde), quitta nos demeures nouvelles du quartier d'Az-Zâhira, à l'Est de Cordoue, pour habiter notre ancien palais de Balât Moughîth, à l'Ouest de la ville, le troisième jour de l'accession au trône califal du Commandeur des Croyants Mouhammad al-Mahdî[66]. Je le suivis dans ce déplacement. C'était au mois de Joumâdâ II de l'an 399H/ 1009 de J.C. Mais elle ne vint pas avec nous pour des raisons qui la forcèrent à rester dans notre ancienne habitation. Puis, après l'avènement du Commandeur des Croyants Hichâm Al-Mou'ayyad[67], nous fûmes affligés par des calamités et dûmes subir l'intimité des hommes de son gouvernement; nous connûmes l'arrestation, la mise en surveillance, les amendes écrasantes et la clandestinité.

La sédition fit rage, s'étendit à tous et à nous en particulier. Enfin mon père, le Vizir (qu'Allâh lui fasse miséricorde) mourut, alors que nous étions toujours dans cette situation, dans l'après-midi du Samedi, deux jours avant la fin du mois de Dhoû a1 Qi'da 402H. La fortune continua à nous être aussi peu favorable après sa mort, jusqu'à l'enterrement d'une personne de notre famille. Alors, comme les lamentations avaient commencé, je vis la jeune esclave debout dans

66 Cf. note 22
67 Cf. note 15

la réunion funèbre au milieu des femmes. Sa vue réveilla ma passion depuis longtemps ensevelie, raviva mes ardeurs assoupies et me rappela une époque lointaine, un amour ancien, un temps révolu, une période effacée, des mois écoulés, des souvenirs usés par la vétusté, des jours enfuis et des traces évanouies. Elle renouvela mes chagrins et raviva mes soucis. De plus, j'étais ce jour-là accablé et affligé par différentes autres raisons. Pourtant je n'avais pas oublié, mais ma douleur ne fit qu'augmenter, ma flamme s'embrasa, mon chagrin s'intensifia et mon regret redoubla. Alors me fut inspiré un poème dont ces vers :

On pleure un mort qui est décédé honoré, alors que le vivant mérite plus qu'on pleure abondamment,

Il y a de quoi être perplexe de le voir pleurer pour un disparu, alors qu'envers le tué injustement, il n'éprouve aucune affliction !

Puis le temps nous frappa de ses coups. Nous dûmes abandonner nos demeures, l'armée des Berbères nous fit sentir le poids de sa victoire. Alors je quittai Cordoue le 1er Mouharram de l'an 404H. Mais elle disparut à mes regards, après cette unique fois où je l'avais vue, pendant six années et plus.

Puis, je rentrai à Cordoue en Chawwâl de l'an 409H. Je m'installai chez l'une des femmes de notre maison et là je la vis ; mais il fallut, pour que je la reconnusse, que l'on me dit : c'est Une Telle. Sa beauté s'était presque entièrement altérée, son éclat avait disparu, sa grâce s'était évanouie. Elle était tarie, cette source fraîche qui donnait tant de charme à ses traits et faisait songer à un sabre bien poli ou un miroir de l'Inde. Elles étaient fanées, ces rosés qui attiraient le regard et l'éblouissaient, à la vue desquelles les yeux se complaisaient mais dont ils devaient se détourner frappés d'étonnement. De toutes ces beautés il ne restait plus qu'une partie et des indices qui renseignaient sur ce qu'avait été le tout. Cette déchéance était due à ce qu elle ne prenait pas soin de sa personne, qu'elle manquait de cette vigilante protection dont elle avait

été entourée au temps où nous étions au pouvoir et où notre bienfaisante autorité se répandait sur tous. Cela provenait aussi de ce qu'elle s'était avilie, en sortant pour faire des courses indispensables, toutes ces corvées dont elle était exempte et dispensée auparavant. Or, on ne saurait mieux comparer les femmes qu'à des jasmins, qui dépérissent faute de soins ou à une bâtisse qui tombe en ruines quand on ne l'entretient pas. C'est pourquoi l'on a dit que la beauté des hommes est de nature plus parfaite, a une base plus solide et de qualité plus haute. Car elle supporte des atteintes telles, que si le visage des femmes avait à en subir une partie seulement, il s'altérerait très gravement. Ces atteintes, ce sont par exemple celles de la chaleur intense du milieu du jour, les vents tel le Samoûm, les changements de température et le manque de protection. Si j'avais pu obtenir d'elle la moindre union, si elle m'avait montré un peu de douce intimité, j'en aurais été fou d'enthousiasme ou j'en serais mort de joie.. .Mais ce genre de réflexion est bien inutile et même répréhensible pour un être qui doit accepter ce qui lui advient.

Or, c'est précisément sa froideur manifeste qui m'a donné de la patience et m'a apporté la consolation.

Quand la consolation provient d'une cause de ce genre, celui qui se console, qu'il soit l'amant ou l'aimé, est excusable et ne saurait encourir le blâme, parce que le lien amoureux n'a pas reçu une confirmation entraînant nécessairement le devoir de fidélité, qu'il n'y a pas eu d'engagement comportant le respect de la foi jurée, qu'aucune promesse n'a été antérieurement faite et que nulle intimité n'a préexisté. Ce qui, dans le cas contraire, rendrait l'amant blâmable d'avoir aboli et oublié tout cela.

Parmi les causes de la froideur, il faut encore citer la dureté manifestée à l'amant par l'aimée. Si elle pousse cette dureté à l'extrême et l'exagère et que l'amant ait une âme quelque peu noble et fière, l'amant se consolera. Si cette dureté est modérée et se manifeste par intervalles ou continuellement ou si elle est grande, mais intermittente, l'amant la supportera, jusqu'au jour où elle augmentera et deviendra constante. Alors, l'amant ne sera plus tenu d'être fidèle et l'on ne saurait blâmer celui qui oublie dans ces conditions.

Une autre cause enfin, c'est la trahison. Aucune âme bien née ne peut la supporter ni fermer les yeux là-dessus. C'est la véritable cause de consolation et celui qui se console pour cette raison n'est blâmable en aucun cas, qu'il oublie ou qu'il cherche à prendre son mal en patience. Ici, le blâme est au contraire encouru par celui qui supporterait cela. Si les cœurs n'étaient dans la main de Celui qui les gouverne - il n'y a d'autre divinité que Lui ! - si ce n'était une vérité que l'homme n'est point responsable du gouvernement de son cœur et ne peut changer ses goûts, je dirais que celui qui cherche à patienter pour se consoler quand il est trahi est bien près de mériter le blâme et les reproches violents. Pour les âmes nobles et sensibles, pour les caractères généreux, rien n'est plus propre que la trahison à procurer la consolation. La trahison n'est tolérée que par les âmes viles et basses, les caractères méprisables et ignobles car c'est là chose abjecte. Je citerai ici les vers suivants d'un poème que j'ai composé à l'occasion :

Ton amour, je ne m'en approche point :
il est traître car tu accueilles tout venant à bras ouverts.

Tu ne peux te contenter d'un seul amant ;
autour de toi, les amants sont légion !

Serais-je le Prince, que le Prince ne chercherait pas ta rencontre par crainte du nombre imposant de tes amants.

J'ai constaté que tu étais pareille aux souhaits : aucune barrière ne les rend inaccessibles, si nombreux que soient ceux qui les forment.

Et ils ne repoussent personne, même si la trompette du Jugement dernier rassemblait vers eux l'humanité entière.

Il y a enfin une huitième cause. Elle ne provient ni de l'amant, ni de l'aimé : c'est le désespoir. Il est de trois sortes : celui qui provient de la mort, celui qui provient d'une séparation irrémédiable et celui qui provient d'un accident qui frappe les amants dans la cause même de

l'amour, cause qui a fait que l'objet aimé s'est attaché à son amant. La survenue de cet accident altère ainsi la cause de l'amour.

Tout cela fait partie des causes de la consolation et de la résolution de prendre son mal en patience. Le désespoir a un effet admirable sur les âmes : il refroidit grandement la brûlure des cœurs. Dans tous les cas ci-dessus mentionnés en premier comme en dernier lieu, la temporisation s'impose et il est recommandé, dans de telles situations, de faire preuve de longanimité, tant que la temporisation est possible et la longanimité justifiée. Mais quand les ambitions sont brisées, quand les espoirs sont définitivement coupés, alors l'excuse est valable.

Les poètes cultivent un genre dans lequel ils blâment ceux qui pleurent sur les traces des campements abandonnés et louent au contraire ceux qui s'adonnent entièrement aux plaisirs. Cela est encore une sorte de consolation (mais dont la nature est blâmable). Al Hasan Ibn Hâni'[68] a beaucoup cultivé ce genre de poésie et s'est fait gloire de se conduire ainsi. Il se décrivait fréquemment traître, par sa maîtrise de la parole et sa capacité à s'exprimer. A ce propos, j'ai dit des vers de poésie :

Délaisse cette attitude, et prend l'initiative avant le temps,

Lève le camp, voyage dans les jardins
des collines en prenant pour monture le désert,

Use pour chant d'accompagnement, les merveilleuses mélodies
du luth pour l'inciter à avancer.

Il y a mieux que de rester debout sur les traces de la demeure
de la bien-aimée, c'est l'arrêt des doigts sur les cordes (du loûth)

Le beau narcisse est apparu comme un amoureux,
au regard désemparé tournant dans chaque direction

68 Il s'agit du célèbre poète bachique de l'époque abbâsside, Aboû Nouwwâs (763-814 JC)

Sa couleur est celle d'un passionné, sans nul doute,
il est amoureux passionné de sa beauté éclatante.

Or, si l'oubli de ce que le pas a effacé devient notre caractère, si nous avons contracté la coupable habitude d'offenser Allâh en buvant du vin, et si la bassesse des sentiments devient un des traits de notre nature, il nous suffira de rappeler ici ces Paroles d'Allâh Très-Haut : ***« … et qui donc est plus véridique que Lui ? »***

A propos des poètes, Dieu (ﷻ) dit :

« …Ne vois-tu pas qu'ils errent dans toute vallée et qu'il disent ce qu'il ne font point ? » (STE 26 / V. 225-226)

Voilà donc le témoignage que rend Allâh, Glorieux et Tout-Puissant, envers eux. Mais quand celui qui fait des vers s'écarte du domaine strictement réservé à la poésie, il commet une faute.

La raison qui a motivé la composition de ces poèmes est que Danâ Al 'Âmiriyya, l'une des filles Al Mouzaffar 'Abd Al Malik Ibn Abî 'Âmir, m'en a chargé et que j'ai acquiescé. Elle l'a chanté merveilleusement, et moi je l'ai lu à certains hommes de lettres d'entre mes amis, ils en furent enchantés et dirent : « elle doit figurer parmi les choses extraordinaires. »

Ainsi, comme on le voit, ce chapitre se compose de huit aspects différents (de la consolation). Trois proviennent de l'amant et sur ces trois, deux rendent blâmables celui qui se console, et ce d'une manière absolue ; ces deux aspects sont la satiété et le goût du changement. Dans le troisième, seul est blâmable celui qui se console, tandis que celui qui prend son mal en patience ne l'est pas : c'est la pudeur, ainsi que nous l'avons déjà expliqué. Quatre autres aspects proviennent de l'aimé. Dans l'un, celui qui oublie est blâmable, mais non pas celui qui prend son mal en patience : c'est l'évitement continuel ; dans les trois autres, celui qui se console n'est jamais blâmable, qu'il se console ou qu'il prenne son mal en patience : ce sont l'aversion, l'extrême froideur

et la trahison. Quant au huitième aspect, c'est le désespoir provoqué soit par la mort, soit par la séparation, soit par une calamité durable. Dans ces cas, celui qui prend son mal en patience est excusable.

En ce qui me concerne, je te dirai qu'il y a dans mon caractère deux dispositions naturelles qui ne me laissent aucun répit et que j'enrage de posséder ensemble. C'est au point que, parfois, je voudrais m'évader de moi-même pour me libérer des tourments que j'endure par elles!

Ce sont, d'une part, une fidélité intransigeante, qui ne fait aucune différence entre la présence et l'absence, entre les pensées intimes et les dehors. Elle provient d'une affection qui empêche mon âme de se détourner de ce à quoi elle s'est accoutumée, et ne souhaite jamais la disparition de ceux avec qui elle s'est liée d'amitié. C'est, d'autre part, la fierté d'une âme qui ne peut tolérer l'injustice, qui s'inquiète du moindre changement qu'elle éprouve dans le comportement de ses proches et qui préfère la mort à cela. L'un et l'autre de ces traits de caractère cherchent, en moi, à l'emporter. Quand on me traite avec une injuste dureté, je supporte cela, j'use d'une grande longanimité, et j'endure la chose si longtemps que bien peu de gens seraient capables d'une telle patience. Et quand les choses vont trop loin, quand mon âme s'échauffe, je prends mon mal en patience et pourtant, Dieu connaît ma souffrance.

J'ai deux qualités qui font mon désespoir,
qui gâtent ma vie
et usent mon courage.

Chacune d'elle cherche à m'entraîner vers son parti
et je suis comme le gibier acculé entre le loup et le lion.

C'est d'abord une fidélité constante : Jamais, quand j'ai dû me séparer de quelqu'un que j'aimais, non, jamais mon chagrin n'a pris fin

C'est ensuite une fierté qui ne laisse pas place à l'injustice et qui, plutôt que de l'admettre, sacrifierait fortune et famille.

Je citerai ici un fait qui s'apparente à l'objet du présent chapitre : parmi mes camarades, je considérais l'un d'eux comme un autre moi-même ; toute gêne était bannie de notre société et je voyais en lui un sûr et précieux soutien. Mais il écoutait complaisamment tous les « racontars » ; les calomniateurs se glissèrent dans nos relations, le circonvinrent et réussirent dans leurs menées auprès de lui. Alors, il montra à mon égard une réserve que je ne lui connaissais point. Je subis patiemment son comportement pendant un temps au bout duquel l'on pourrait s'attendre au retour de l'absent et à la conciliation. Mais il ne montra que plus de froideur. Je l'abandonnai donc et le laissai avec lui-même.

La mort

Mais souvent les choses s'aggravent. Si le tempérament est d'une sensibilité extrême, les tendres inquiétudes le submergent. Cela peut même entraîner la mort et la séparation d'avec ce bas monde.

A ce sujet, j'ai composé un poème dont je citerai ces vers :

Et si je meurs d'amour, je mourrai en martyr,
mais si tu es bon pour moi, je vivrai heureux.

Cela nous a été rapporté par des gens dignes de confiance, que leur sincérité mettait à l'abri de tout reproche et de tout mensonge.

Notre ami Aboû As-Sariy 'Ammâr Ibn Ziyâd nous a rapporté, d'après une personne en qui il avait confiance, que le secrétaire Ibn Qouzmân a été éprouvé par sa passion pour Aslam Ibn 'Abd Al 'Azîz, le frère du chambellan Hâchim Ibn 'Abd Al 'Azîz, qui était un très bel homme. Ibn Qouzmân en fut affligé, tomba malade et faillit en mourir. Parallèlement, sans le savoir, Aslam était très attentionné à son égard et lui rendait fréquemment visite.

Le rapporteur nous a dit : « Après la mort d'Ibn Qouzmân, j'ai informé Aslam de la cause de sa maladie et de son décès. Il en était désolé et me dit : « Tu aurais du m'en informer ! » Je lui demandais : « Pourquoi ? » Il dit : « Par Dieu ! Pour être plus attentif, et je ne l'aurais quitté (dans sa maladie). »

Aslam maîtrisait avec art les belles lettres, était versé dans le Droit et avait une connaissance sûre de la poésie. Il composa même des poèmes de qualité. Aussi, il maîtrisait l'art musical. Il a des écrits sur les modes des chants de Ziryâb et des nouvelles. Il était aussi d'un noble caractère. Il était le père d'Aboû Al Ja'd, qui habitait à l'Ouest de Cordoue.

Je connais une jeune esclave qui appartenait à un grand personnage. Il se détourna d'elle parce qu'il avait appris à son sujet quelque chose qui, en réalité, ne méritait point qu'on se mît en courroux. Il la vendit donc. Elle en conçut un immense chagrin, fut en proie au dépérissement et au désespoir et ses yeux ne cessèrent de pleurer. Enfin, elle fut atteinte de consomption et mourut. Après avoir quitté la maison de son premier maître, elle ne vécut que peu de mois. Une femme en qui j'ai confiance m'a dit l'avoir rencontrée : elle était devenue comme un spectre, tant elle était décharnée et maigre. Elle lui dit : « Je crois que la cause de ton mal vient de ton amour pour Un Tel ». Alors elle poussa un profond soupir et dit : « Par Allâh ! Je ne l'oublierai jamais, encore qu'il m'ait traitée avec une injuste dureté ». Elle ne vécut que peu de temps après avoir prononcé ces paroles.

Je te parlerai encore d'Aboû Bakr, mon frère (Qu'Allâh lui fasse miséricorde). Il était marié à 'Âtika, la fille de Qand qui était le commandant de la frontière supérieure sous le règne d'Al-Mansoûr Aboû 'Amir Mouhammad Ibn 'Âmir. Elle était d'une beauté idéale et ses nobles qualités étaient inégalables. Le monde ne donne point naissance à des personnes aussi parfaites. L'un et l'autre étaient jeunes et pleins de fougue juvénile. Chacun d'eux se fâchait pour une parole insignifiante. Pendant longtemps, ils ne cessèrent de s'irriter et de se blâmer mutuellement. L'amour qu'elle avait pour lui l'avait amaigrie, sa passion l'avait consumée, et son affection intense pour lui l'avait, à ce point, émaciée, qu'elle était devenue comme un spectre par suite de ce long dépérissement. Rien des choses de ce monde ne la distrayait. Sa fortune, pourtant si grande et si abondante, ne lui procurait aucune joie, puisqu'elle ne jouissait plus des bonnes dispositions de son mari à son égard, ni de la pureté de son affection envers elle. Cela dura jusqu'à ce que mon frère, (qu'Allâh lui fasse miséricorde) mourut de

l'épidémie de peste qui sévit à Cordoue, au mois de Dhoû a1-Qi'da de l'an 401H/1011 de J.C, à l'âge de 22 ans. Quand il l'eût ainsi quittée, elle ne cessa d'être consumée par un mal intérieur, par la maladie et l'amaigrissement jusqu'à ce qu'elle mourut un an après lui. Sa mère et toutes ses esclaves m'ont rapporté qu'elle disait après la mort de son mari : « Rien ne fortifie ma patience et ne retient mon souffle ici-bas une seule heure depuis sa mort, si ce n'est la joie que j'éprouve d'être certaine que jamais une même couche ne le réunira plus à aucune femme. Je suis désormais à l'abri de ce qui faisait ma seule crainte. Aujourd'hui, mon plus grand espoir, c'est de le rejoindre ». Lui-même n'avait eu avant elle, ni avec elle, aucune autre femme. Elle non plus n'avait jamais connu d'autre homme. Or, ce qu'elle avait prévu arriva, qu'Allâh lui fasse miséricorde et l'agrée !

Quant à notre ami Aboû 'Abd Allâh Mouhammad Ibn Yahyâ Ibn Mouhammad At-Tamîmî, dit Ibn At-Tabnî (qu'Allâh lui fasse miséricorde), on eût dit que la beauté avait été créée à son image. Jamais je n'ai vu quelqu'un qui l'égalât par la grâce, les qualités chevaleresques de caractère, l'austérité des mœurs, la retenue, la culture, l'intelligence, la grandeur d'âme, la fidélité, la souveraine distinction, la pureté, la noblesse, la douceur, la patience, l'indulgence, la piété, le savoir, la connaissance du Coran, des hadîth, de la grammaire et de la lexicographie. C'était aussi un poète de talent, un excellent calligraphe, un rhéteur habile et il avait également des connaissances très honorables dans la scolastique et la dialectique. Il était l'un des jeunes élèves de Aboû A1-Qâsim 'Abd Ar-Rahmân Ibn Abî Zayd Al-Azdî, mon maître dans les susdites sciences. Entre son père et lui, il y avait une différence d'âge de douze ans mais, lui et moi, nous étions d'âge à peu près égal. Nous étions deux compagnons inséparables et rien ne venait troubler la pureté de notre amitié. Mais il advint que le flot de la sédition se déchaîna et déferla sur nous. Les armées berbères pillèrent nos demeures du palais de Moughîth dans le quartier Ouest de Cordoue et elles s'y installèrent. L'habitation de Aboû 'Abd Allâh était alors située dans le quartier Est. Les vicissitudes du sort aboutirent pour moi à ce que je dusse quitter Cordoue pour aller habiter à Almeria. Nous

échangeâmes alors une nombreuse correspondance en vers et en prose. La dernière missive qu'il m'adressa contenait ces vers :

Que je voudrais savoir si les liens de ton amitié seront conservés pour moi et à l'abri de l'usure !

Il me semble que je reverrai ton vidage un jour et m'entretiendrai en toute intimité avec toi à Baldt Moughîth.

Si le désir du revoir pouvait soulever les maisons,

le palais de Moughîth se rendrait vers toi comme

pour

implorer ton aide.

Et si les cœurs pouvaient voyager,

mon cœur irait vers toi d'un pas rapide.

Quelque attitude que tu adoptes à mon égard,

je suis pour toi un aimant

Même si tu cherches à oublier, j'ai gardé fidèlement

au fond de mon tour le pacte de notre amitié.

Nous demeurâmes dans cette situation jusqu'à la fin de la domination des Omeyyades et jusqu'à l'assassinat du Commandeur des Croyants Soulaymân Az-Zâfir. La dynastie des Tâlibites (ou les Banoû Hammoûd) prit alors le pouvoir et 'Alî Ibn Hammoûd al-Hasanî, dit An-Nâsir fut proclamé Calife. Il s'empara de force de Cordoue, la soumit, et dans sa lutte contre elle, il se fit aider par les armées des conquérants et des rebelles venus de toutes les régions d'Andalousie. Entre temps, je fus persécuté par Khayrân, le maître d'Almeria. En effet, des gens iniques, que ne retient pas la crainte d'Allâh Puissant et Grand (Allâh nous a du reste vengés d'eux, mon ami Mouhammad

Ibn Isḥâq et moi-même), lui avaient rapporté que nous cherchions à faire de la propagande pour la dynastie Omeyyade. Il nous retint donc en état d'arrestation auprès de lui pendant plusieurs mois, puis il nous renvoya comme bannis. Nous allâmes à Aznalcazar[69]. Le commandant de cette place, Aboû A1-Qâsim 'Abd Allâh Ibn Houdhayl At-Toujibbî, connu sous le nom d'Ibn Al-Mouqaffal, nous reçut. Nous restâmes plusieurs mois chez lui, admirablement traités, au milieu d'une famille et de voisins excellents, parmi les gens les plus nobles, parfaitement bienfaisants et possédant toutes les qualités de vrais chefs. Puis nous nous embarquâmes à destination de Valence lorsque le Commandeur des Croyants Al-Mourtaḍâ 'Abd Ar-Raḥmân Ibn Mouḥammad[70] y prit le pouvoir et en fit sa résidence.

A Valence, je trouvai notre ami Aboû Shâkir 'Abd Ar-Raḥmân Ibn Mouḥammad Ibn Mouhib Al Qabrî. Il m'annonça la mort de Aboû 'Abd Allâh Ibn Aṭ-Ṭabnî - qu'Allâh lui fasse miséricorde.

Puis, après un temps (très court), le qâḍî Aboû Al Walîd Yoûnous Ibn Mouḥammad Al Mourâdî, ainsi qu'Aboû 'Amr Aḥmad Ibn Mouḥriz m'informèrent qu'Aboû Bakr Al Mouṣ'ab Ibn 'Abd Allâh Al Azdî, connu sous le nom d'Ibn Al Faraḍî, - il faut savoir que le père d'Al Muṣ'ab était qâḍî de Valence (Balansiyya) sous le règne du chef des Croyants Al Mahdî, et qu'Al Muṣ'ab était pour nous un ami intime et très proche à l'époque où l'on étudiait le ḥadîth auprès de son père et d'autres maîtres à Cordoue, leur a dit : « j'étais tête-à-tête avec Aboû 'Abd Allâh Aṭ-Ṭabnî, quand je l'interrogeai sur la cause de sa maladie - il avait maigri, les traits de son visage - jadis radieux- s'étaient effacés, on y voyait que des yeux qui indiquaient les traces d'une beauté révolue. Il ne tenait plus debout, incapable de respirer, il était presque plié, et la tristesse était apparente sur son visage. Il me dit en secret : « Oui, je vais t'expliquer. Je me tenais un jour devant la porte de ma demeure, à Ghadîr Ibn Ach-Chammâs (Quartier à Cordoue), c'était le jour où 'Alî Ibn Ḥammâd faisait son entrée à Cordoue. Ses soldats

69 Calife de Cordoue (1016-1018 de J-C.). 5 1 . Non loin de Séville.
70 'Abd Qr-Raḥmân IV, dit al-Mourtaḍâ (1017-1019 J.-C.).

investissaient la ville de tous les côtés, quand j'aperçu un jeune homme d'une beauté exquise. J'en fut épris. Je me suis renseigné à son sujet, on me dit qu'il s'agissait d'Untel fils d'Untel, qu'il habitait dans telle région, un coin très retiré, loin de Cordoue. J'ai désespéré de le revoir après cela. Par Dieu ! Ô Aboû 'Amr, depuis ce jour-là, son amour ne m'a plus quitté, jusqu'à ce qu'il me mène à la mort. »

Et c'est ce qui est arrivé !

Je connaissais ce jeune homme, je l'avais déjà vu, mais je me suis tu, je n'ai pas voulu divulguer son nom, car il était mort. Ainsi, tous deux se sont retrouvés devant Allâh (ﷻ).

Qu'Allâh nous pardonne tous.

Ceci dit, il faut savoir Qu'Aboû 'Abd Allâh (Qu'Allâh honore son accueil) n'avait jamais eu de passion amoureuse de toute sa vie. Il était un homme de droiture. Il ne s'est jamais adonné à des relations interdites, ni consommé de boissons enivrantes, ni à un quelconque acte blâmable qui porterait préjudice à sa religion et à son honorabilité. Il n'a jamais dénigré quelqu'un, même ceux qui se sont détournés de lui. Je ne connais pas de meilleur que lui dans ma génération.

Par la suite, je rentrai à Cordoue sous le Califat d'Al-Qâsim Ibn Hammoûd Al-Ma'moûn. Mon premier soin fut d aller voir Aboû 'Amr Al-Qâsim Ibn Yahyâ At-Tamîmî, le frère d'Aboû 'Abd Allâh, qu'Allâh lui fasse miséricorde ! Je lui demandai de ses nouvelles et lui présentai mes condoléances pour la mort de son frère; mais s'il y avait quelqu'un à qui l'on devait faire des condoléances à cette occasion, c'était bien moi. Puis, je m'informai des poésies et des épîtres du défunt, car ce que j'en possédais avait été détruit par le pillage dans les circonstances que j'ai exposées au début de ce récit. Il me dit alors que son frère, sentant sa mort prochaine et ne doutant point de son trépas, s'était fait apporter toutes ses poésies, ainsi que les lettres que je lui avais écrites, avait déchiré le tout et ordonné qu'on enfouît ces débris. Aboû 'Amr ajouta : « Je lui dis : mon frère, conserve-les donc ! » II me répondit : « Je les déchire tout en sachant que je détruis, ainsi, une riche production littéraire. Mais si Aboû Mouhammad - c'était moi-même, Ibn Hazm,

qu'il appelait ainsi - était présent, je les lui remettrais en souvenir de mon affection. Mais je ne sais quel pays le cache, ni s'il est vivant ou mort ». Il avait, en effet, été informé de mes malheurs, mais il ignorait où je résidais et ce que j'étais devenu. Parmi les élégies que j'ai faites sur lui, se trouve un poème dans lequel je dis :

Si l'intérieur du tombeau te cache, mon amitié,
après toi, ne saurait se celer.

Je suis venu, vers tes demeures, le cœur plein d'affection,
alors que le sort nous avait accablés de ses coups répétés.

Hélas ! Je les ai trouvées désertes et vides de ta présence
et j'ai fait pleurer mes yeux sur toi.

Aboû A1-Qâsim Al-Hamdânî (qu'Allâh lui fasse miséricorde) m'a raconté ce qui suit : iI y avait avec nous à Baghdâd un frère de 'Abd Allâh Ibn Yahyâ Ibn Ahmad Ibn Dahhoûn, qui était le Mouftî le plus éminent à Cordoue. Or, il était encore plus savant que son frère et possédait des connaissances encore plus étendues. Parmi nos compagnons à Baghdâd, il n'avait point son pareil. Un jour qu'il passait par Darb Qatna (route), auprès d'une impasse, il s'y engagea et aperçut, au fond de celle-ci une jeune esclave debout, le visage découvert ; et elle lui dit : « O toi ! Ceci est une impasse. » Il la regarda et fut alors follement épris. Il revint auprès de nous, mais sa passion pour elle ne fit que croître et, craignant de tomber dans la séduction, il s'en alla à Basra où il mourut d'amour, qu'Allâh lui fasse miséricorde ! Il était, dit-on, d'entre les hommes vertueux.

Voici une histoire célèbre à propos d'un certain roi Berbère : un Andalou avait vendu une jeune esclave dont il était intensément épris ; il y fut contraint par la misère. L'acheteur était un homme de ce pays-

là[71]. Le vendeur ne pensait point que son âme suivrait ainsi l'esclave vendue. Or, quand celle-ci fut en la possession de l'acheteur, peu s'en fallut que l'Andalou n'expirât. Il alla trouver son acheteur, et lui offrit de disposer de toute sa fortune et même de sa personne. L'autre refusa. Il tenta alors de faire pression sur lui par l'entremise de ses concitoyens, mais aucun d'eux ne lui donna une aide efficace. Il faillit perdre la raison et eut l'idée de s'adresser au Roi. Il se rendit vers lui et se mit à crier. Le roi l'entendit et ordonna de le laisser entrer. Il se trouvait alors assis dans une salle de l'étage supérieur, en surplomb, dominant un espace vide. Notre homme arriva auprès du monarque et, quand il fut en sa présence, lui raconta son histoire, implora sa pitié et le supplia. Le roi fut touché, fit convoquer l'acheteur et, quand celui-ci eût comparu, il lui dit : « Cet homme est étranger et tu vois dans quel état il est. Je me fais son intercesseur auprès de toi. Mais l'acheteur refusa et dit : « Mon amour pour cette esclave est plus fort que le sien et je crains que, si tu la lui donnes, je ne vienne demain te demander secours dans un état pire que le sien ». Alors le roi et ceux qui l'entouraient essayèrent de le tenter en lui offrant leurs richesses. Il refusa et persista en arguant de son amour pour elle. Comme la séance se prolongeait et qu'ils ne constataient chez l'acheteur aucun indice d'acquiescement, le roi dit à l'Andalou : « Ô homme! Je ne peux faire pour toi rien de plus que ce que tu vois. J'ai déployé en ta faveur les efforts les plus grands ; mais, comme tu le constates, il allègue qu'il l'aime plus que toi et qu'il craint de tomber dans un état pire que le tien. Supporte donc patiemment l'arrêt d'Allâh ». L'Andalou demanda « Tu n'as donc aucun moyen de me sauver ? »…, « Eh ! Que puis-je de plus, répartit le roi, que de le prier instamment et de le combler de biens ? Je ne peux vraiment faire davantage. » Alors l'Andalou, désespérant de retrouver l'esclave, s'accroupit, les mains croisées sur les jambes, et se précipita du plus haut de cet étage. Le roi, effrayé, poussa un cri et les esclaves se hâtèrent, d'en bas, vers le désespéré. Mais le destin avait voulu que, dans cette

71 C'est-à-dire, sans doute, que l'acheteur était berbère, ce qui expliquerait mieux l'influence que le Roi berbère était présumé pouvoir exercer sur lui. Cf. éd. Pétrof, préface p. XXIV.

chute, il se fit peu de mal. On le monta donc auprès du roi qui dit : « Quelle était ton intention en faisant cela ? - « Ô roi, répondit-il, la vie m'est impossible après la perte de cette être très chère! » Puis il voulut se jeter une deuxième fois dans le vide, mais on l'en empêcha. Alors le roi dit : « Allâh est plus grand ! La solution de ce différend m'est apparue. Puis, se tournant vers l'acheteur, il lui dit : « Ô toi ! Tu as déclaré que tu l'aimais plus que lui et que tu crains de tomber dans son état ? - Oui, répondit l'homme - Eh bien, reprit le roi, ton adversaire a donné la preuve de son amour en se précipitant dans le vide pour mourir, si Allâh - Puissant et Grand- ne l'avait préservé. Lève-toi donc, démontre ton amour et jette-toi du haut de cette *qaṣaba,* comme il l'a fait lui-même. Si tu meurs, c'est que ton terme sera ainsi arrivé ; et si tu vis, tu auras droit, plus que lui, à avoir cette esclave, puisqu'elle est en ta possession, et ton adversaire se retirera. Mais si tu refuses, je t'enlèverai l'esclave de force et je la lui remettrai ». L'homme fit d'abord des difficultés puis il dit : « Je vais me précipiter ». Mais quand il fut près de l'ouverture et vit le vide sous lui, il revint à reculons. Le roi, lui dit : « Par Allâh ! Il en sera comme je l'ai déclaré ! » Alors l'homme fit une nouvelle tentative mais recula encore. Comme il ne se décidait pas à sauter, le roi lui dit : « Ne te joues pas de nous. Esclaves, prenez-lui les mains et précipitez-le vers le sol ». Comprenant le sérieux de la proposition, notre homme dit : « Ô Roi! Je consens à lui donner l'esclave ! » - « Qu'Allâh t'en récompense ! Répartit le roi ». Il la lui acheta, la remit au vendeur et tous deux s'en furent.

La laideur du péché

L'AUTEUR - Qu'Allâh lui fasse miséricorde - dit : Beaucoup de gens obéissent à leurs âmes, désobéissent à leur raison, suivent leurs passions, rejettent leur religion et évitent ce qu'Allâh a instamment recommandé et inséré dans les cœurs sains en fait de chasteté, d'abstention des péchés, et de séparation d'avec la passion. Ils contrecarrent Allâh, leur Seigneur, et ils entrent dans les vues du diable, en se laissant aller à des appétits pernicieux. Ainsi ils commettent de graves péchés dans leurs amours.

Nous savons qu'Allâh Puissant et Grand a mis dans l'homme deux natures opposées. L'une ne conseille que le bien, n'encourage qu'à ce qui est bon. Elle ne conçoit que tout ce qui est approuvable. La seconde, au contraire, ne conseille que les appétits et ne conduit qu'à la perdition. C'est l'âme, qui a pour guide le désir.

Allâh Très-Haut ne dit-Il pas : ***« ... L'âme est naturellement portée à ordonner le mal... »*** (STE 12 / V.53)

Allâh (ﷻ) a appelé métaphoriquement la raison « le cœur » et Il a dit : ***« Certes, il y a en cela un rappel pour ceux qui ont un cœur ou qui prêtent l'oreille et sont témoins. »***(STE 50/V.37)

Et II a dit encore (Gloire à Lui) :

« ...II vous a fait aimer la foi et II l'a rendue belle dans vos cœurs ... » (STE 49/V.7)

Ces deux natures sont comme deux pôles en l'homme. Ce sont deux forces en fonction desquelles le corps agit ; ce sont deux des champs où se projettent les rayons de ces deux substances essentielles admirables, sublimes et supérieures. Chaque corps, en effet, en possède une part proportionnée selon son aptitude à les recevoir, qui lui a été assignée

par l'Unique, l'Infini, Celui dont les Noms sont sanctifiés, au moment où il créa ce corps et le forma. Ainsi, ces deux natures s'opposent constamment et se combattent quotidiennement.

Si la raison l'emporte sur l'âme, l'homme se contiendra, réprimera ses élans impurs, s'éclairera de la lumière d'Allâh et suivra la justice. Si, au contraire, c'est l'âme qui l'emporte sur la raison, la vue intérieure sera aveuglée, la différence entre le bien et le mal n'apparaîtra plus, la confusion grandira et l'homme tombera dans l'abîme de la perdition et le gouffre de l'anéantissement. C'est pourquoi les ordres et les défenses sont excellents, l'obéissance obligatoire, la récompense et le châtiment justifiés et la rétribution méritée.

L'âme unit ces deux natures, forme le lien qui les relie et le lieu où elles se rencontrent.

Demeurer dans les limites de l'obéissance est chose qui ne saurait exister qu'avec une longue pratique, une saine connaissance et un discernement pénétrant. Il faut, en outre, éviter de s'exposer aux séductions, de s'immiscer dans les affaires des gens, en général, et de tenir séance dans les maisons d'autrui. Les conditions les meilleures pour que l'intégrité des mœurs soit assurée consistent évidemment dans la grandeur de la crainte d'Allâh Puissant. Un dicton affirme : « Celui qui est à l'abri de la partie de son corps qui jase (*al-laqlaq*), et de celle qui émet des borborygmes (*al qabaqab*), et de sa partie qui s'agite là et là (*Adh-dhabdhab*), celui-là est à l'abri de tous les maux de ce monde. La partie qui jase, c'est la langue, la partie qui émet des borborygmes, c'est le ventre et la partie qui s'agite là et là, c'est les parties génitales. »

Al Kâtib (le secrétaire), qui était l'un des enfants d'Ibn Zinbâ' Al Joudhamî m'a rapporté qu'Aboû Hafs̱ l'a informé avoir entendu un certain pseudo-juriste, qui était plutôt réputé par sa connaissance des chaînes de transmission dire : « *al qabqab* est le nom du melon ! »

Ahmad Ibn Mouhammad Ibn Ahmad nous a rapporté ce qui suit : Wahb Ibn Masarra et Mouhammad Ibn Abî Doulaym nous ont rapporté d'après Mouhammad Ibn Waddâh, d'après Yahyâ Ibn Yahyâ, d'après Mâlik Ibn Anas, d'après Zayd Ibn Aslam, d'après 'Atâ' Ibn

Yâsar que le Prophète d'Allâh (ﷺ) a dit dans un long hadîth : **« Celui qu'Allâh préserve de deux choses entrera au Paradis. »** Interrogé sur ces deux choses, il répondit (ﷺ) : **« … Ce qui est entre ses mâchoires et ce qui est entre ses jambes ».**[72]

A ce sujet, j'entends beaucoup de gens dire : « La protection qui résulte des appétits réfrénés existe chez les hommes, et non chez les femmes ». Voilà qui m'étonne grandement. Mon opinion est différente : les hommes et les femmes, pour ce qui est de leur penchant sont à égalité. Il n'y a point d'homme à qui une jolie femme a proposé l'amour pendant un temps assez long et en l'absence de tout obstacle, il n'y a point d'homme, dis-je, qui ne tombe alors dans les filets de Satan, ne soit séduit par le péché, emporté par le désir et finalement possédé par la concupiscence. Et il n'y a point de femme, sollicitée par un homme dans de telles conditions qui ne se soit livrée à lui ; c'est là un appel impérieux, un arrêt auquel l'on ne peut guère trouver d'échappatoire si ce n'est dans la crainte du Dieu Très-Haut.

Un de mes compagnons très digne de foi, qui excelle dans la jurisprudence, la scolastique et la science, et qui est très ferme dans sa religion, m'a dit avoir aimé une jeune femme distinguée, cultivée, et d'une exceptionnelle beauté. Il me déclara : « Je lui fis des propositions et elle s'effaroucha ; je lui en fis encore et elle refusa. Les choses durèrent ainsi et mon amour pour elle ne faisait que croître mais elle restait sourde à mes demandes et ne voulait pas céder. Enfin, l'excès de ma passion et l'aveuglement de la jeunesse me poussèrent à faire le vœu que si j'obtenais d'elle ce que je voulais, je ferais sincèrement pénitence auprès d'Allâh. Or, les jours et les nuits ne s'écoulèrent pas sans qu'elle accédât à mes désirs, après s'être montrée intraitable et farouche. » - Ô Un Tel, lui demandais-je, as-tu été fidèle à ton engagement ? - Oui, par Allâh ! me répondit-il. Alors je me mis à rire.

Cette manière de faire m'avait remémoré un trait connu dans le pays Berbère qui avoisine notre Andalousie : les libertins viennent à résipiscence sous condition ; ils promettent de se repentir auprès

72 Rapporté par Mâlik, At-Tirmidhî, Ibn Hibbân

d'Allâh s'ils obtiennent l'objet de leurs désirs. Nul ne s'oppose à ce singulier marché ; au contraire, on blâme quiconque y trouve à redire et l'on s'étonne qu'il veuille interdire la repentance à un Musulman. Et pourtant, chacun sait que seule la sincérité et l'assurance de cesser le péché conditionne l'acceptation du repentir !

Mon ami poursuivit ainsi son récit : « II me souvient qu'elle pleurait et disait : Par Allâh ! tu m'as amenée à un point que je n'aurais jamais imaginé ; jamais je n'aurais pensé que je ferais à quelqu'un de telles concessions ».

Je ne considère nullement comme invraisemblable que la vertu existe chez les hommes et chez les femmes. Allâh (ﷻ) me préserve de penser autrement ! Mais j'ai constaté que les gens se trompent lourdement sur le sens de ce mot « vertu ». Sa véritable interprétation, c'est qu'une femme est vertueuse quand, étant tenue dans le devoir, elle s'y maintient et s'abstient de fauter lorsqu'on lui en supprime l'occasion. Au contraire la femme libertine est celle qui, étant tenue dans le devoir, ne s'y maintient pas et qui, quand on la met à l'abri des tentations, cherche par tous les moyens frauduleux à arriver à commettre des turpitudes. L'homme vertueux, c'est celui qui ne se mêle pas aux libertins, ne s'expose pas aux spectacles propres à susciter la passion, ne lève pas ses regards vers les formes harmonieuses. Le libertin, c'est celui qui fréquente les gens dérangés, jette les yeux sur les visages aux traits ravissants, recherche les spectacles nuisibles et se plaît aux tête-à-tête qui mènent à la perdition. L'homme et la femme libertins sont ainsi comme le feu qui flambe et brûle tout. La femme abandonnée à elle-même et l'homme qui cherche les occasions de pécher sont assurés de leur perte et s'en est fait d'eux. C'est pourquoi il est, par exemple, interdit au musulman de se délecter de la voix harmonieuse d'une femme étrangère.

Un proverbe dit : le premier regard est faste pour toi, mais le second est néfaste. Et le Prophète d'Allâh (ﷺ) a dit :

« Quiconque regarde une femme avec désir, alors qu'il jeûne, de telle manière qu'il voit ses formes est comme s'il a rompu son jeûne ».[73]

Le texte de la Révélation divine est du reste assez éloquent dans les interdictions formulées contre la passion...[74] Le fait qu'à ce mot « passion », l'on ait donné plusieurs sens, et sa dérivation dans la langue arabe, prouvent bien le penchant des âmes et leurs aspirations vers ces états (coupables). Il en résulte que celui qui observe la continence lutte en réalité contre son âme et se trouve véritablement en guerre avec elle.

Je vais te décrire une chose que tu pourras constater par toi-même : très souvent une femme, dans un lieu où elle se sent vue ou entendue par un homme, se met alors à faire des gestes superflus et à prononcer des paroles inutiles dont elle n'avait nul besoin auparavant. Ces gestes et ces paroles vont, en outre, à l'encontre de ce quelle disait et faisait tout à l'heure, J'ai constaté également qu'en ce cas, de façon manifeste et évidente, la femme s'applique alors à soigner ses inflexions de voix et tous ses mouvements. Il en est de même des hommes, quand ils sentent la présence des femmes. Montrer ses atours, prendre une démarche étudiée, badiner à l'approche d'une femme si l'on est homme ou au passage d'un homme si l'on est femme, ce sont là des comportements répandus, même s'ils sont condamnables. Allâh Très-Haut n'a-t-Il pas dit :

« Dis aux croyants de baisser leurs regards et de garder leur chasteté. »(ste 24/V.30)

Dans le verset suivant (ste 24/V.31) les mêmes recommandations sont faites par Allâh - Que soit sanctifié Son Nom - aux croyantes et se termine ainsi : ***« ... Et qu'elles ne frappent point avec leurs pieds pour ne pas dévoiler ce qu'elles cachent de leurs parures... »***

Et Allâh, Puissant et Grand, connaît bien la finesse avec laquelle chacun utilise ses regards, pour tâcher de faire pénétrer l'amour dans les cœurs, la subtilité des artifices pour attirer la passion, c'est pourquoi

73 Hadîth jugé faible par Ibn Hajar, et Ibn Al Jawzî l'a classé parmi les hadîth forgés

74 Lacune probable dans le texte.

II a souligné cette idée vaste et profonde, d'une portée infinie. Ce sont là des cas où l'on reste à la limite extérieure du danger de séduction, Que dire alors des cas où l'on se trouve à l'intérieur de cette limite ?

A cet égard, j'ai pénétré bien des secrets des hommes et des femmes. Cela provient de ce que je n'ai jamais eu bonne opinion de personne dans ce domaine et que, d'autre part, je suis naturellement très jaloux. D'ailleurs, Aboû 'Amr Ahmad Ibn Mouhammad Ibn Ahmad m'a rapporté d'après son père, d'après Mouhammad Ibn 'Alî Ibn Rifâ'a, d'après 'Abd Al-'Azîz, d'après Aboû 'Oubayd Al-Qâsim Ibn Sallâm, et ce dernier d'après ses Chaykhs, que le Prophète d'Allâh (ﷺ) a dit : **« La jalousie fait partie de la foi »**[75].

Quant à moi, je n'ai pas cessé de pénétrer les secrets des femmes, car elles avaient confiance en ma discrétion ; alors elles me racontaient les choses les plus subtiles les concernant. En vérité, je ne fais qu'attirer l'attention sur des méfaits dont nous prions Allâh de nous en préserver. J'aurais pu rapporter des récits concernant les stratagèmes des femmes à faire le mal et qui auraient laissé les personnes sensées stupéfaites.

J'ai découvert des traits étonnants les concernant, et pourtant Allâh sait - et Sa science me suffit - que je suis moralement intègre, pur, et de bonnes mœurs. Je fais par Allâh le serment solennel que jamais je n'ai délié ma ceinture pour enfreindre une prohibition (sexuelle) ; que mon Seigneur ne pourra me demander compte du grave péché de fornication, depuis l'âge de raison jusqu'à ce jour. C'est Allâh que je loue pour cela ; c'est Lui à qui j'en rends grâces pour le passé et c'est à Lui que je demande de me protéger pour le reste de ma vie. Amîn.

Le qâdî Aboû 'Abd Ar-Rahmân Ibn 'Abd Allâh Ibn 'Abd Ar-Rahmân Ibn Jahhâf Al-Mou'âfirî - qui était l'un des meilleures juges que j'ai jamais rencontré - m'a rapporté, d'après Mouhammad Ibn Ibrâhîm de Tolède, d'après le qâdî d'Egypte Bakr Ibn Al-'Alâ', au sujet de cette Parole divine : ***« Quant au Bienfait de ton Seigneur, proclame-le. »*** (STE 93/V.11) ; que certaines autorités anciennes avaient

75 Hadîth faible. Rapporté par Al Marwazî, Al Bazzâr et Al Qoudâ'î. Mais il y a des hadîth authentiques dans ce sens, rapportés par Al Boukhârî et Mouslim

exprimé l'opinion suivante : le Musulman doit divulguer les grâces qu'Allâh lui a accordées en le rendant obéissant - ce qui est la plus grande grâce - surtout vis-à-vis des choses à accomplir ou à éviter.

La raison pour laquelle j'ai ainsi parlé de moi plus haut c'est que lorsque j'étais dans la fleur de la jeunesse, l'ardeur de mes jeunes années et la griserie de la virilité naissante, j'étais tenu à l'écart du monde. Puis quand j'eus conquis mon indépendance et fus devenu raisonnable, je me liai d'amitié avec Aboû 'Alî Al-Housayn Ibn 'Alî Al-Fâsî, dans la réunion (quotidienne) que tenait Aboû A1-Qâsim 'Abd Ar-Rahmân Ibn 'Alî Ibn Abî Yazîd Al-Azdî, notre Cheykh et mon professeur (Qu'Allâh l'agrée).

Aboû 'Alî était plein de sagesse, de pieuse activité et de science. Il était de ceux qui ont atteint un haut degré de vertu, de vraie dévotion, d'ascétisme et de zèle pour leur salut éternel. Je crois bien, qu'il était rigoureusement continent, car il n'eut jamais de femme. Jamais je n'ai connu son pareil pour la science, la pieuse activité, la religion et la crainte du péché. Allâh m'a permis de profiter grandement de son exemple. Par lui j'ai appris à connaître la portée des mauvaises actions et la laideur du péché. Aboû 'Alî mourut sur la route du pèlerinage. Qu'Allâh lui fasse miséricorde !

Une fois, je passais la nuit chez une femme de mes connaissances, connu pour sa vertu, sa bienfaisance et sa fermeté. Elle avait avec elle une jeune fille de sa parenté, l'une de celles avec qui j'avais été élevé dans mon enfance. Je l'avais perdue de vue depuis de nombreuses années et l'avais quittée alors qu'elle était en âge de se marier. Quand je la retrouvais, je constatais que la jeunesse irradiait sur son visage, y débordait et s'y répandait. Je vis que les sources de la grâce avaient jailli abondamment sur elle et je fus troublé et stupéfait. Au ciel de son visage montaient les étoiles de la beauté et elles y brillaient d'un vif éclat tandis que sur ses joues étaient écloses les rosés de la vénusté, elles s'y étaient épanouies et pleinement développées. Elle m'apparut alors tout à fait semblable à la belle que je décris dans ces vers :

C'est une perle que le Dieu Clément a faite de lumière.
Sa grâce est telle qu'on ne peut s'en faire une idée.
Si mes actions se présentaient à moi sous une forme
aussi belle que la sienne, au Jour du suprême
règlement de comptes, quand retentiront
les trompettes (du Jugement dernier),
Je serais le plus favorisé de tous les serviteurs d'Allâh,
car j'aurais en partage les deux Paradis
et le voisinage des houris toujours vierges.

Elle était d'une famille où la beauté était de règle. Elle offrait aux regards une image qui défiait toute description et sa réputation de jolie femme avait fait le tour de Cordoue. Je passais donc dans le même endroit trois nuits consécutives. Conformément à l'usage entre personnes élevées ensemble, on ne la cacha pas à ma vue. Je le jure : peu s'en fallut que mon cœur ne s'éprit, que la passion, jusque-là refoulée, n'y revînt, et que le marivaudage oublié ne reprît ses droits. Après cela, je me suis interdit de pénétrer dans cette maison de peur que mon cœur ne fût séduit par cet objet trop aimable. Pourtant, elle et toute sa famille étaient de ces personnes vers qui les désirs n'osent monter. Mais nul n'est à l'abri des attaques de Satan. A ce sujet, j'ai composé ces vers :

Ne permets pas à ton âme de suivre la passion
, et garde-toi de t'exposer aux épreuves
Iblîs est toujours bien vivant et l'œil est une porte ouverte à la séduction.

Et j'ai dit encore :

Que de fois l'on m'a dit : c'est une idée qui ne fait que t'égarer davantage.
Et j'ai répondu : Ne me blâme point. Iblîs n'est-il pas vivant ?

Ce qu'Allâh Très-Haut nous a cité de l'histoire de Joseph fils de Jacob et de David fils d'Isaïe, les Prophètes d'Allâh, (Que le salut soit sur eux), n'a d'autre but que de nous montrer notre déficience et le besoin où nous sommes de Sa Divine protection. Il a voulu nous faire comprendre que notre complexion est impure et faible. Tous deux (Qu'Allâh répande sur eux Ses Grâces) qui sont des Prophètes et des Envoyés, fils de Prophètes et d'Envoyés, et de familles de Prophètes et d'Envoyés, furent entourés par la Protection divine, profondément plongés dans la sainteté, enveloppés par la vigilance et soutenus par la préservation divine en sorte que Satan n'a point eu d'accès auprès d'eux et que ses suggestions n'ont pu trouver une voie vers eux. Or, si ces deux Prophètes en sont arrivés à se comporter comme Allâh, Très-Haut, nous le dit dans Son Coran révélé, c'est à cause de leurs penchants naturels implantés en eux, à cause de leur caractère humain et de leur nature originelle et non pas, certes, parce qu'ils avaient l'intention de pécher ni parce qu'ils cherchaient à commettre des fautes, car les Prophètes sont exempts de tout ce qui va à l'encontre de l'obéissance au Très-Haut. Cela donc, simplement parce qu'ils étaient naturellement enclins à goûter la beauté des formes. Qui donc, dans ces conditions, pourra se flatter d'être maître de son âme et de la tenir fermement en mains, si ce n'est grâce à l'Assistance et à la Puissance d'Allâh ?

Le premier sang qui a coulé sur terre fut celui d'un des deux fils d'Adam, à cause de la convoitise des femmes et de la passion amoureuse. Le Messager de Dieu - Bénédictions et Salutations de Dieu sur lui - a dit : « **Ne laissez pas les hommes et les femmes se mélanger les uns aux autres** ».[76]

76 Hadîth non fondé, d'après Moullâ 'Alî Al Qâri'

On interrogea une femme arabe, qui était tombée enceinte de l'un de se proches : « Qu'il y a t-il dans ton ventre, ô Hind ? » Elle répondit : « La proximité des couches et les têtes à têtes ! »

A ce sujet, j'ai dit un poème dont ces vers :

Ne blâme point celui qui s'expose lui-même à des choses qui déplairaient à d'autres, s'ils en étaient éprouvées.

N'approche point un buisson épineux de flammes,
car si tu le fais, la fumée montera.

Ne fais confiance à personne : tous les hommes sont corrompus.
Les femmes ont été créées pour le mâle, comme le mâle
l'a certainement été pour elles.

Toute forme désire la forme qui lui correspond.

N'excepte personne de la suspicion.

L'homme vertueux, c'est celui qui,
quand tu le préserves du mal, t'obéit sagement.

L'homme qui ne l'est pas, c'est celui qui, quand tu cherches à le redresser,
emploie la ruse pour se débarrasser du licou.

Je connais un jeune homme de mœurs chastes qui fut pris d'une ardente passion pour quelqu'un. Un de ses camarades vint à passer et le trouva assis avec son aimée. Il l'invita à venir chez lui, et l'autre lui répondit qu'il s'y rendrait volontiers dans un instant. Celui qui l'avait invité alla donc chez lui et l'attendit longuement. En définitive, l'invité ne vint pas. Par la suite l'invitant le retrouva, lui fit des remontrances et le blâma d'avoir manqué à sa parole. L'autre s'excusa, mais cacha la vraie raison. Alors je dis à celui qui avait fait l'invitation : « Je découvre pour lui une excuse semblable dans le Livre d'Allâh Puissant et Grand qui dit :

« .. .Nous n'avons pas rompu notre engagement envers toi de propos délibéré ; mais on nous a fait supporter de lourdes charges des ornements du peuple... » (STE 20/V. 87)

Alors tous les assistants se mirent à rire et l'on me pria de dire à ce sujet quelques vers. Je dis donc :

La blessure que tu me fais ne donne pas lieu au talion :
ne sois donc pas blâmé. Mais la blessure d'amour donne lieu au talion.

Sur la blancheur de sa peau, les grains de beauté sont comme le nénuphar
entouré d'un parterre de narcisses.

Que de fois celui pour qui je meurs d'amour m'a tenu des propos d'une
personne à la langue redoutable et sarcastique !

Nombreuses ont été mes suppliques auprès de lui.
Je me montrais tantôt insistant et tantôt conciliant.

Mon aspect revêche ne suffit-t-il pas à calmer tes ardeurs et à faire
disparaître un désir qui se propage dans ta poitrine ?

Je lui répondis : « S'il en était ainsi,
il n'y aurait jamais d'inimitié entre voisins.

Il arrive qu'au combat, les deux armées en présence se voient.
Mais cela n'empêche pas qu'entre elles deux, La mort chemine. »

J'ai composé deux petites poésies où je fais discrètement - ou plutôt ouvertement - allusion à un de nos compagnons que nous connaissons tous comme étant de ceux qui recherchent la science avec zèle et piété ; il passait les nuits en prières, suivait les traces des dévots, marchait dans les voies des anciens soufis, était toujours en quête de connaissances nouvelles, et s'efforçait de les interpréter. Nous évitions de plaisanter en sa présence.

Mais au bout de quelque temps, le diable s'infiltra en son âme, il devint libertin après avoir porté l'habit ascétique et remit sa bride à Iblîs. Celui-ci le leurra, lui présenta le malheur et la perdition sous des traits séduisants, et notre homme lui confia son licou après avoir refusé, et se laissa mener par lui après s'être montré rétif : ainsi obéit-il docilement à son commandement.

Alors qu'il avait été tel que je viens de le décrire, il fit scandale pour avoir commis une turpitude honteuse et immonde. Je ne lui ménageais pas mes reproches, je le blâmais sévèrement pour avoir fauté ainsi publiquement, après avoir été si pudiquement réservé. Or, cela finit par l'indisposer contre moi. Il m'en voulut et guetta l'occasion de me nuire. L'un de nos compagnons cherchait à lui donner raison parce qu'il voulait se montrer souple envers lui ; il le mettait ainsi en confiance et affectait d'avoir de l'inimitié pour moi. Cela dura jusqu'à ce qu'Allâh divulguât son secret et que tout un chacun le connût. Ainsi il baissa dans l'estime de tout le monde, après avoir été recherché par les savants et fréquenté par les hommes de mérite, et il fut méprisé par tous ses amis. Qu'Allâh nous préserve de ce mal, qu'Il nous garde sous Son égide, qu'Il ne nous retire point les grâces qu'Il nous a données ! Quelle honte pour un homme qui fut d'abord strictement honnête de se voir ainsi abandonné ! Il n'y a d'autre divinité qu'Allâh. Voilà un homme qui a été frappé par une calamité et abattu par le malheur, un homme qui d'abord appartenait à Allâh, et qui ensuite est tombé au pouvoir de Satan. Que cela est horrible et affreux !

Dans l'une de ces deux poésies je disais notamment :

Quant au jeune homme, l'heure de la révélation de sa honte est arrivée ;
jusqu'ici, il était à l'abri, mais le voile s'est déchiré.

Naguère il se gaussait fièrement des gens en proie à la passion.
Mais maintenant le premier imbécile venu se moque de lui.

Attention ! Ne blâme pas un amoureux si follement épris
qu'il prend le dévergondage pour de la dévotion dans la religion de l'amour.

Longtemps il pratiqua la dévotion avec zèle, blâmant,
dans son austérité, quiconque commettait quelque excès,

Il avait un encrier et un cahier qui ne le quittaient
pas et suivait le savant és Traditions partout
où celui-ci se rendait.

Les bruns calâmes, il les a troqués pour les doigts
d'un jeune homme qu'on dirait fait d'argent façonné ou fondu.

Ô toi qui me blâmes follement de cela, modère
tes paroles, car tu n'as pas vu deux amants enlacés
le jour où ils se rencontrent.

Laisse-moi chercher à m'abreuver dans les puits.
Ecarte-toi de moi, je n'ai aucun goût pour des mares
de ce genre.

Si tu te montres continent, l'amour aussi se montrera continent avec toi et
si tu es abandonné un jour,
c'est que l'amour l'a été (par toi).

Le pouvoir d'un prince n'est affirmé que quand

les courriers qu'il expédie s'engagent sur les routes.

Et ce n'est qu'à force de frotter qu'on fait disparaître

la rouille du fer fondu.

Notre susdit compagnon excellait pourtant dans la science des lectures coraniques. Il avait produit, du livre d'Al-Anbârî[77] sur les pauses

77 Mouḥammad Ibn Al-Qâsim Ibn Mouḥammad Ibn Bachâr Al-Anbârî (884-940). Précepteur des fils du Calife abbâsside Ar-Râḍî à Baghdâd. Le livre dont il est question ici a pour titre exact : *Iḍâḥ al-waqf wa-l- itïbtidâ' fi Kitâbi Allâh 'azza wa jalla.*

et l'art de psalmodier, un bon résumé qui fit l'admiration des lecteurs du Coran. Il était appliqué à la recherche des hadîth qu'il transcrivait avec succès, et la plus grande partie de son activité intellectuelle, il l'employait à répéter les hadîth qu'il avait entendus des savants traditionalistes. J'ai dit à son sujet des paroles, que j'avais cité au début du récit le concernant, puis je les ai enlevées.

Ainsi, Aboû Al Housayn Ahmad Ibn Yahyâ Ibn Ishâq Ar-Rouwaydî, dans son ouvrage intitulé : « *Al-lafz wa al islâh* », a rapporté qu'Aboû Ishâq Ibrâhîm Ibn Sayyâr An-Nazzâm, le chef de file des Mou'tazilites, malgré sa notoriété en théologie scolastique, son érudition et sa maîtrise du savoir, tomba amoureux d'un jeune chrétien. Par passion, et pour se faire accepter, il lui composa une épître sur les mérites de la trinité et les défauts du monothéisme ! Seigneur accorde-nous Ton Assistance, Ta Protection contre l'infiltration du Diable et écarte de nous abandon et mépris (par Dieu).

Parfois, la calamité prend des proportions énormes, le désir fait rage, la turpitude parait légère, le sentiment religieux s'amenuise si bien que l'homme, pour arriver à ses fins, se laisse aller à des actes abominables et scandaleux. C'était le cas de 'Oubayd-Allâh Ibn Yahyâ Al Azdî, connu sous le nom d'Ibn Al Jazîrî ; il permit l'accès aux membres de sa famille (notamment des femmes) et les proposa dans le but d'obtenir satisfaction auprès d'un jeune homme pour lequel il avait de la passion. Qu'Allâh nous préserve de l'égarement ! Nous Lui demandons de nous entourer de Sa Protection, de faire que nous laissions un souvenir honorable et une réputation sans tache. Le pauvre était devenu la risée de tout le monde, le sujet des réunions et des poètes. C'est celui-là que les Arabes appellent « *Dayyoûth* » (mari complaisant) ! Ce mot est dérivé de « *at-tadyîth* » qui veut dire « faciliter les choses ». Or, qu'est-ce qui pourrait mieux les faciliter que le comportement de celui qui tolère une telle situation ? De là vient l'expression « *chameau moudayyath* », c'est-à-dire « chameau rendu docile ». En vérité, la jalousie est innée chez les animaux. Que dire alors pour nous, Musulmans, puisque la Loi (ach-charî'a) l'a confirmée chez nous ? Non, il n'est point de pire malheur que celui-là. Un homme peut être plein de retenue jusqu'à

ce que Satan le séduise par la passion. Qu'Allâh nous garde de Son abandon !

A son sujet, 'Îsâ Ibn Mouhammad Ibn Moujmal Al Khawlânî a dit :

Ô toi qui a fait de tes nobles femmes
des pièges pour capturer des gazelles mâles,

Je vois un filet qui se déchire,
dont tu ne récolteras ensuite qu'humiliation et privation.

Et à son sujet, j'ai composé aussi ces vers :

Aboû Marwân a offert ses femmes,
pour conquérir le chevreuil dont il était passionné,

Je l'ai réprimandé, lui le dayyoûth, pour la laideur de son geste,

Il me répondit, par poésie, avec l'apparence
d'une personne clairvoyante et téméraire :

J'ai réussi à atteindre mes objectifs, c'est pour cela que l'on me dénigre,
car je suis le seul à avoir réussi.

Et j'ai dit à ce sujet :

J'ai aperçu Al Jazîrî, et ce qu'il a fait prouve qu'il est malhonnête ou plutôt
un sot, d'une stupidité effarante

Il vend un honneur contre un autre.
Par Dieu, c'est là des choses d'une grande confusion !

Il échange un « hâ' » contre un « mîm ».
Est-ce ainsi qu'agit, celui qui exhorte des interdits ?

Il échange une terre fertile en herbe contre une terre d'arbres épineux !

En vérité, il a perdu dans sa transaction, puisqu'il s'est acheté le lit du vent
contre la source d'eau.

C'est encore plus surprenant, lorsque je me rappelle l'avoir entendu dans la grande mosquée prier Dieu pour qu'Il le protège de la faillibilité, comme d'autres Le prient de les protéger de l'abandon !

Je me souviens d'un cas analogue. C'est le suivant : j'étais dans une réunion d'amis chez un de nos riches concitoyens. Je remarquais entre un certain invité et l'un des parents du maître de maison, qui assistait également à la réunion, un manège qui me déplut, des clins d'yeux que je trouvais scandaleux et, de temps en temps, des apartés. On eût dit que le maître de maison était absent ou dormait. J'essayais vainement d'attirer son attention par des allusions ; je voulais l'émouvoir par des indications explicites. Il ne bougeait pas davantage. Alors je me mis à lui ressasser deux vers anciens dans l'espoir qu'il comprendrait enfin.

Ses amis qui résidaient chez lui hier sont venus
pour la fornication et non pour le chant.

Eux, ils ont fait leur affaire et toi,
tu es une âme chargée de bêtise et de stupidité.

Je les lui répétai à maintes reprises si bien que cet amphitryon finit par me dire : « Tu nous les as faits entendre au-delà du supportable. Je t'en prie, finis ou récite d'autres vers ! » Je cessais donc, mais je me demandais s'il était vraiment distrait ou s'il faisait semblant de l'être. Je n'ai pas souvenance d'être jamais revenu à ces réunions-là. Au sujet de cet homme, j'ai composé un poème dont sont extraits les vers suivants :

Sans aucun doute tu es l'homme le moins méfiant,

celui qui croit le plus fermement,
qui est animé des meilleures intentions et qui a la conscience la plus pure.

Mais attention ! Quelqu'un qui était hier dans notre société est sous le coup d'un grave malheur.

Sache-le : toute inclinaison n'est pas une prière rituelle.

Non ! Et ceux qui ont des yeux, ne sont pas tous clairvoyants.

Tha'lab Ibn Moûsâ Al kalâdhânî m'a raconté que Soulaymân Ibn Ahmad le poète lui a dit : « Une femme dénommée Hind, que j'avais rencontré en Orient, avait accompli cinq fois le pèlerinage, et était devenue une dévote exemplaire. Elle m'a dit : » Ô mon neveu ! Ne te fie jamais aux femmes ! Ecoute ce que je te raconte. Je vais te parler d'un secret dont seul Allâh -Glorifié- est informé. A mon retour du hajj, j'ai pris le bateau avec cinq autres femmes.

J'avais pris la décision de rompre avec les attaches terrestres et les jouissances de ce bas-monde. Nous avions pris un bateau pour traverser la mer rouge (bahr al Qalzam). Parmi les marins, il y avait un homme au physique agréable : longue taille, épaules larges et bien bâties. Je l'ai vu la première nuit s'approcher de l'une de mes compagnes ; il mit sa verge, qui était énorme, dans sa main, alors elle s'offrit tout de suite à lui. Il fit de même, chaque nuit avec les autres. Il ne lui resta que moi. Alors je me suis dit en moi-même, je vais me venger de lui. J'ai pris un couteau, et quand la nuit tomba, il s'approcha de moi et fit le même scénario ; le couteau tomba de ma main. Effrayé, l'homme voulut se retirer, mais j'ai eu pitié de lui, je l'ai retenu et lui ai dit : » Reste, je veux ma part de toi. »

La vieille femme me dit : « Il prit son plaisir avec moi. Que Dieu me pardonne ! »

Les poètes ont excellé en subtilité dans l'utilisation des métonymies et des allusions. J'ai dit dans ce sens :

Il vint à moi au moment où l'eau de la pluie du ciel se répand,
tel l'argent pur que l'on étale et qu'on fond,

La lune de la nuit est descendue de l'horizon,
dis alors au sujet de l'aimant tout ce que l'on ne peut imaginer.

Il s'est passé ce qui s'est passé, et si tu m'interroges,
je n'ai point de réponse que mes rires,

A cause de ma joie, je me suis cru endormi. N'est-il pas étrange que de voir quelqu'un sur qui on se met en état de douter !

Dans un autre poème, j'ai dit aussi :

Tu es venu à moi, et le croissant de nuit s'est levé,
avant que les cloches des églises ne sonnent,

Tels les sourcils du vieillard que la grisaille a dominé, les pieds sveltes,
douceur et ondulation,

Il apparut dans l'horizon, arc-en-ciel d'Allâh,

elle a acquis de toutes les couleurs une partie

telle les queux des paons.

L'inimitié de deux personnes qui se sont unies autrement qu'en Allâh Très-Haut (inimitié succédant à l'intimité), le fait qu'elles se tournent le dos après avoir été en relations étroites, qu'elles rompent leurs liens après s'être aimées, qu'elles se haïssent après leur amitié, que les rancunes s'affermissent et les haines s'installent dans leurs cœurs, est un spectacle suffisant pour avertir les esprits sains, les jugements pénétrants et les volontés solides. A combien plus forte raison doit-il en être ainsi, si l'on tient compte des rudes châtiments réservés par Allâh à qui Lui désobéit au jour du Jugement, des terribles révélations qu'il fera en présence des créatures assemblées **« *Au jour où toute nourrice oubliera son nourrisson, où toute femelle enceinte avortera, et***

où tu verras les gens ivres alors qu'ils ne le sont point en réalité : mais le châtiment d'Allâh est rigoureux. » (STE 22/V.2).

Qu'Allâh nous mette parmi ceux qui obtiennent Son agrément et méritent Sa miséricorde !

J'ai vu une femme qui aimait quelqu'un mais non pas en Allâh Puissant et Grand. Je savais que cet amour était plus ferme que les montagnes, plus fort que le fer, plus intimement confondu que la couleur avec l'objet coloré, plus fermement attaché que les accidents dans les corps, plus lumineux que le soleil, plus doux que les souhaits, et plus durable que la gravure sur pierre. Puis cette affection s'est transformée en haine et iniquité pires que la mort, et plus pénétrante que la flèche, plus amère que la maladie, plus calamiteuse que la victoire de l'ennemi, plus pénible que la captivité, plus dure que le roc, plus grave que la vue du malheur et plus cruelle que la brusque arrivée de l'épreuve. Or, Allâh a coutume de traiter ceux qui se livrent au libertinage, qui se proposent un autre but que Lui et vont vers un autre que Lui de telle sorte qu'ils s'écrieront : ***« Plût au ciel que je n'eusse pas pris Un tel pour ami ! Il m'a égaré loin de la Divine parole après que celle-ci m'était parvenue... »*** (STE 25/V.28-29).

L'homme sensé doit donc chercher protection en Allâh (ﷻ) contre les abîmes où la passion veut le précipiter.

L'exemple de Khalaf, l'affranchi de Yoûsouf Ibn Qamqâm, le général célèbre, est instructif à cet égard. Il avait pris part à la révolte dirigée par Hichâm Ibn Soulaymân Ibn An-Nâsir. Quand Hichâm eût été fait prisonnier et mis à mort, et que ceux qui l'avaient soutenu prirent la fuite, Khalaf s'en fut avec eux et eut la vie sauve. Arrivé à Qastalât, il ne put alors se retenir d'aller voir une jeune esclave qu'il possédait à Cordoue. Il rebroussa donc chemin, mais fut pris par le Commandeur des Croyants al-Mahdî[78] qui le fit crucifier. Je le vois encore sur sa croix, dans les prairies qui longent le Guadalquivir. On aurait dit un hérisson, tant il était criblé de flèches.

78 Cf. supra note 22

Quant à Aboû Bakr Mouḥammad, le ministre de ʿAbd Ar-Râḥmân Ibn al-Layth (Qu'Allâh lui fasse miséricorde), il m'a expliqué être passé dans le camp des Berbères, quand ceux-ci se joignirent à Soulaymân Aẓ-Ẓâfir, uniquement parce qu'il était épris d'une jeune esclave tombée en la possession d'un homme de cette région-là.. Le voyage qu'il fit ainsi faillit lui coûter la vie.

Sans doute ces deux cas sont-ils hors du sujet de ce chapitre, mais ils montrent en quelle perdition immédiate et évidente, compréhensible pour le savant comme pour l'ignorant, peut conduire la passion. Comment, dans de telles conditions, la Protection divine pourrait-elle intervenir chez des gens dont la clairvoyance est trop faible pour qu'ils la comprennent ? Il ne faut jamais dire : « Je suis seul ! » Même si l'homme est isolé, Celui qui connaît les choses cachées le voit et l'entend, ***« Celui qui connaît les yeux perfides et ce que les cœurs recèlent »*** (STE 40/V.19)

« Il connaît, certes, les secrets, même les plus cachés. » (STE 20/V.7)

« ...Il n'est pas d'entretien en secret entre trois individus qu'Il ne soit le quatrième, entre cinq qu'Il ne soit le sixième et, qu'ils soient plus ou moins nombreux, Il est toujours avec eux, où qu'ils soient... » (STE 58/V.7)

« ... et Il sait ce que recèlent les cœurs. » (STE 57/V.6)

« Ils se cachent des gens, mais ils ne peuvent se cacher d'Allâh qui est avec eux... » (STE 4/.108)

Il a dit encore : ***« Nous avons créé l'homme et Nous savons quelles sont les sollicitations de son âme, car Nous sommes plus près de lui que sa veine jugulaire. Lorsque les deux (anges) chargés de recevoir ses paroles les reçoivent à sa droite et à sa gauche, il ne prononce aucune parole sans qu'il y ait auprès de lui un observateur aposté. »*** (STE 50/V.16-18)

Que celui qui prend les péchés à la légère, qui compte sur le retard (du châtiment), qui s'écarte de l'obéissance à son Seigneur, sache qu'Iblîs (que Dieu nous en protège) fut au Paradis avec les Anges rapprochés d'Allâh. Or, pour une seule faute commise, il mérita la malédiction à jamais et le châtiment pour l'Eternité, il devint un démon lapidé et

fut éloigné du Haut Lieu. Quant à Adam (ﷺ), pour un seul péché, il fut chassé du Paradis et jeté dans la misère et les tourments de ce bas-monde. S'il n'avait reçu de son Seigneur des paroles (consolantes), si le Seigneur ne lui avait pas pardonné, c'en eût été fait de lui. Ne vois-tu pas que l'homme qui se laisse égarer, parce qu'Allâh lui octroie des délais, s'enfonce toujours davantage dans son péché et s'imagine qu'il mérite, auprès de son Créateur, plus d'égards que son père Adam qu'Allâh créa de Sa main, qu'Il anima de Son souffle, devant qui, Il fit se prosterner Ses Anges d'une nature parfaite ? Ou bien cet homme s'imagine-t-il qu'Allâh aura plus de peine à le punir qu'Il n'en eut pour châtier Adam ? Point du tout ! Mais se bercer d'espoirs, s'embarquer sur l'esquif de la faiblesse et du jugement borné, voilà ce qui conduit à la perte et à la honte.

Si, quand l'homme va commettre un péché, il ne possédait déjà un frein dans l'interdiction prononcée par Allâh, et une protection dans la menace de Son rude châtiment, c'est dans la réputation attirée par le péché, c'est dans l'iniquité dont il est alors accablé qu'il faudrait trouver la plus grande barrière, la plus ferme admonition, pour un homme qui sait voir la vérité et suivre le sentier de la droiture. Comment en serait-il autrement alors qu'Allâh, Puissant et Grand, dit : ***« Ceux qui n'invoquent pas une autre divinité en dehors d'Allâh et ne tuent point les vies qu'Allâh a proclamées intangibles sauf pour un motif légitime ; et ils ne forniquent point. Celui qui fait cela va au-devant du châtiment ; et sa peine sera doublée au Jour de la Résurrection et il y demeurera éternellement, méprisé »*** (STE 25/V.68-69)

Al-Hamadânî m'a rapporté, dans la mosquée d'al-Qoumri dans le quartier Ouest de Cordoue, en l'an 401H/1010 J-C, le propos suivant : Ibn Chabbouwayh et Aboû Isḥâq Al-Balkhî, nous ont rapporté, au Khorâsân, en l'an 375H, que Mouḥammad Ibn Yoûsouf, qui le tenait de Mouḥammad Ibn Ismâ'îl (Al Boukhârî), et avant lui de Qoutayba Ibn Sa'îd, d'après Jarîr, d'après Al-A'mach, d'après Aboû Wâ'il, d'après 'Amr Ibn Chouraḥbîl, le ḥadîth suivant : 'Abd Allâh (c'est-à-dire Ibn

Mas'oûd)[79] dit: un homme demanda au Prophète (ﷺ): « Ô Prophète d'Allâh! Quel est le péché le plus grave auprès d'Allâh? » Le Prophète (ﷺ) répondit: **« C'est que tu invoques (une divinité) égale à Allâh alors que c'est Lui qui t'a créé, - Et ensuite? - Que tu tues ton enfant de crainte qu'il ne partage ta nourriture. - Et ensuite? - Que tu forniques avec l'épouse de ton voisin ».**[80]

Allâh a confirmé cela dans le Coran, Il a dit (ﷻ): ***« La fornicatrice et le fornicateur, flagellez chacun d'eux de cent coups de fouet. Ne soyez point pris de pitié dans l'exécution de la Loi d'Allâh, si vous croyez en Allâh... »*** (STE 24 /V.2)

Al-Hamadânî m'a rapporté aussi d'après Aboû Ishâq Al Balkhî et Ibn Chabbouwayh, d'après Mouhammad Ibn Yoûsouf, d'après Mouhammad Ibn Ismâ'îl, d'après Sa'îd Ibn 'Oufayr, d'après Al-Layth, d'après 'Ouqayl, d'après Ibn Chihâb Az-Zouhrî, d'après Aboû Bakr Ibn 'Abd Ar-Rahmân Ibn Al-Harith Ibn Hichâm et Sa'îd Ibn Al-Mousayyib, tous deux des Banoû Makhzoûm, et Aboû Salama Ibn 'Abd Ar-Rahmân Ibn 'Awf Az-Zouhrî, d'après Aboû Hourayra, le Prophète d'Allâh (ﷺ) a dit: **« Le fornicateur n'est pas croyant au moment où il fornique ».**[81]

Cet autre propos m'a été rapporté avec pratiquement la même[1] chaîne de garants d'après Aboû Houraya[82]:

Un homme vint trouver le Prophète d'Allâh, (ﷺ) alors qu'il était dans la mosquée. Cet homme dit au Prophète: « Ô Envoyé d'Allâh! J'ai forniqué! » -Le Prophète (ﷺ) se détourna de lui, mais l'homme répéta quatre fois cette même déclaration. Ayant ainsi produit quatre témoignages contre lui-même, il fut interpellé par le Prophète (Faveurs et Bénédictions sur Lui!) en ces termes: **« Es-tu atteint de troubles**

79 Célèbre Compagnon du Prophète (ﷺ). Un des tous premiers docteurs de la Loi musulmane qui a transmis de nombreux *ḥadîth* du Prophète.
80 Rapporté par Al Boukhârî
81 Rapporté par Al Boukhârî
82 Célèbre Compagnon du Prophète dont il ne transmit pas moins de 5.374 ḥadîth.

mentaux ? - Non, dit l'homme. - **As-tu la qualité *de mouḥsan*[83] ?** - Oui, répondit-il ». - Alors le Prophète (ﷺ) dit : **« Qu'on l'emmène et qu'on le lapide! »** - Et Ibn Chihâb ajoute : « Un témoin oculaire m'a rapporté la déclaration suivante entendue de Jâbir Ibn 'Abd Allâh : « J'étais d'entre ceux qui le lapidèrent. Nous le lapidâmes sur le *mouṣallâ*. Lorsque les pierres lui firent sentir leurs meurtrissures, il s'enfuit. Nous le rejoignîmes en terrain libre et rocailleux et là nous le lapidâmes »[84].

Aboû Sa'îd, l'affranchi du Chambellan Ja'far, m'a rapporté dans la grande Mosquée de Cordoue, d'après Aboû Bakr al-Mouqri', d'après Aboû Ja'far Ibn An-Nahhâs, d'après Sa'îd Ibn Bichr, d'après 'Amr Ibn Râfi', d'après Houchaym, d'après Manṣoûr, d'après Al-Ḥasan, d'après Ḥattân Ibn 'Abd Allâh Ar-Raqqâchî, d'après 'Oubâda Ibn Aṣ-Ṣâmit[85], d'après le Prophète d'Allâh (ﷺ) qu'il a dit :

« Prenez garde ! Recueillez le propos suivant : Allâh a indiqué la voie à suivre pour les femmes : pour la vierge qui fornique avec un homme vierge, flagellation et bannissement d'un an. Pour la femme déjà déflorée qui fornique avec un homme marié, cent coups de fouet à tous deux et la lapidation à mort (s'ils sont mariés) ».[86]

Quel péché abominable que celui pour lequel Allâh a manifesté dans Sa Révélation que le coupable doit être marqué d'infamie, traité avec violence et avec la plus extrême des rigueurs ! Il a aggravé le châtiment de la lapidation en exigeant que cette peine fût subie en présence de quelques témoins. La totalité des Musulmans est unanime - et seul un hérétique peut aller à l'encontre de ce *consensus* - pour admettre que le fornicateur *mouḥsan* doit être lapidé jusqu'à ce que mort s'ensuive. Quelle mort terrible, quel châtiment affreux et quels tourments!

83 . C'est, en bref, la réunion chez une même personne des trois qualités de Musulman, d'homme libre et légitimement marié. On sait que seul le fornicateur *mouḥsan (ou la fornicatrice)* est lapidé à mort.

84 Rapporté par Al Boukhârî

85 Célèbre Compagnon du Prophète (586-654 de J-C.).

86 Rapporté par Mouslim, Aḥmad, Ad-Dârimî, Aboû Dâwoûd, At-Tirmidhî et An-Nasâ'î

Certains groupes de savants, dont Al-Ḥasan Ibn Abî Al Ḥasan, Ibn Râhawayh, puis Dawoûd et ses adeptes, estiment que le fornicateur, outre la lapidation, encourt aussi la peine de cent coups de fouet. Ils se fondent sur le texte du Coran, sur la Sunna bien établie du Prophète (ﷺ) et sur le précédent de ʻAlî (Qu'Allâh soit satisfait de lui) qui fit lapider pour fornication une femme *mouḥṣana*, après lui avoir infligé cent coups de fouet, et qui dit : **« Je l'ai flagellée en vertu du Livre d'Allâh »**.[87]

Pour les Châfi'ites, cette conclusion a un caractère obligatoire car l'addition apportée dans un *ḥadîth,* par un garant d'une honorabilité irréprochable, à une prescription légale, doit être admise[88].

D'après le *consensus* général, *consensus* que la Sunna nous rapporte comme unanime, et qui correspond à la pratique usitée dans tous les rites musulmans (à l'exception d'un petit groupe de Khârijites dont il ne faut pas tenir compte), le sang d'un Musulman ne peut être licitement versé que pour les motifs suivants : l'apostasie (al koufr) après la foi, le talion pour meurtre, la révolte armée pour s'opposer à Allâh et Son Envoyé et afin d'éviter des désordres graves sur la terre (mais encore faut-il que le coupable soit frappé alors qu'il fait face aux Musulmans et non quand il tourne le dos pour fuir) ; et enfin, la fornication. Ainsi, la peine légale assimilée par Allâh Puissant et Grand à celle de l'infidélité, de la révolte armée contre l'établissement et le maintien de Sa Loi sur la terre et, de façon générale, la lutte contre Sa religion, correspond à un crime énorme et à une turpitude affreuse.

Allâh Très-Haut n'a-t-Il pas dit :

« Si vous évitez les péchés capitaux qui ont fait l'objet de prohibition, nous vous remettrons vos fautes… » (STE 4/V. 31)

Et Il dit encore : ***« …et ceux qui évitent les péchés véniels, pour ceux-là ton Seigneur est large dans Son pardon… »*** (STE 53 /V.32)

87 Rapporté par Al Boukhârî, Ahmad et An-Nasâ'î

88 Une telle opinion ne pouvait être qu'approuvée par le Ẓahirite convaincu qu'était déjà Ibn Ḥazm.

Sans doute les savants ne sont-ils pas d'accord sur ce qu'il faut entendre par « péchés majeurs : *al kabâ'ir* ». Mais tous sont unanimes pour considérer la fornication comme venant en première ligne de ces péchés. Allâh Puissant et Grand a, dans Son Livre, clairement menacé du Feu éternel - abstraction faite du polythéisme - pour sept fautes qui sont ce que l'on nomme les péchés capitaux. La fornication en est un, ainsi que l'imputation calomnieuse de fornication à l'encontre des femmes chastes. Tout cela est explicitement précisé dans le Livre d'Allâh Puissant et Grand.

Nous avons dit que nul être humain ne devait être tué sauf pour les quatre fautes ci-dessus indiquées. Pour ce qui est de l'infidélité, si le coupable revient à l'Islam - ou rentre dans le statut des tributaires quand il n'a pas, dans ce dernier cas, préalablement abjuré l'Islam - son repentir est accepté et la peine de mort écartée.

Quant au meurtre, si l'ayant droit accepte le prix du sang, selon l'opinion de certains jurisconsultes ou bien - et c'est l'opinion unanime - s'il pardonne au meurtrier, celui-ci échappera également à la mort à titre du talion.

Touchant la révolte armée entraînant des désordres graves, si le coupable se repent avant qu'on ait pu s'emparer de lui, il ne sera pas mis à mort. Mais aucun savant, quel que soit son approche doctrinale, n'admet la possibilité d'éviter la lapidation du *mouḥsan* fornicateur. Il n'y a en ce cas absolument aucun motif d'écarter la peine de mort. Un exemple qui montre bien l'abomination de la fornication est le suivant : le qâḍî Aboû 'Abd Ar-Raḥmân, d'après le qâḍî Aboû 'Îsâ, d'après 'Oubayd Allâh Ibn Yaḥyâ, d'après son père, d'après AI-Layth, d'après az-Zouhrî, d'après al-Qâsim Ibn Mouḥammad Ibn Abî Bakr, d'après 'Oubayd Ibn 'Oumayr, rapporta que 'Oumar Ibn Al Khaṭṭâb[89] (Qu'Allâh soit satisfait de lui) châtia, sous son règne, des gens de Houdhayl. Une jeune fille d'entre eux s'étant écartée, (du campement de sa tribu), un homme la suivit voulant la violer. Elle lui jeta alors une

89 Le deuxième Calife orthodoxe, célèbre par sa justice.

pierre qui lui fit éclater le foie. Alors ‘Oumar dit : « Cet homme a été tué par Allâh. Or, Allâh ne doit jamais payer le prix du sang »[90].

Si Allâh Puissant et Grand a exigé quatre témoins pour la fornication, alors que dans une procédure ordinaire il n’en faut que deux. C’est uniquement à titre préventif, pour que cette turpitude ne se répande pas chez les serviteurs, tant elle est énorme, abominable et hideuse. Comment ne serait-elle pas abominable, puisque l’accusation de fornication à l’égard d’un frère ou d’une sœur musulmane, prononcée à la légère est une faute capitale qui vaudra l’Enfer demain, et quatre-vingts coups de fouet en vertu du Texte de la Révélation ?

J’ai entendu le fait suivant, avec la même chaîne de garants que ci-dessus, d’après Al-Layth Ibn Sa‘d, d’après Yahyâ Ibn Sa‘îd, d’après Mouhammad Ibn ‘Abd Ar-Rahmân, d’après sa mère ‘Amra fille de ‘Abd Ar-Rahmân, que ‘Oumar Ibn Al Khattâb (Qu’Allâh l’agrée) fit flageller un homme auquel un second répondait : **« Mon père n’est pas un fornicateur et ma mère n’est pas une fornicatrice ! »**[91].

Aussi en vertu du *consensus* de la Oumma, sans aucune divergence d’opinion à notre connaissance, quand un homme dit à un autre : « Ô infidèle ! Ô toi qui as tué une vie déclarée intangible par Allâh! », la peine légale ne lui est pas applicable. Cela s’explique parce qu’Allâh veut entourer de précautions l’établissement de la preuve de ce forfait (la fornication) à l’encontre d’un Musulman ou d’une Musulmane.

Mâlik[92] (Qu’Allâh lui fasse miséricorde) estime en outre qu’il n’y a en Islam aucune peine légale que la peine de mort ne rende superflue et n’abolisse, si ce n’est la peine légale du *qadhf* (imputation calomnieuse de fornication). En effet, si cette dernière peine est encourue par quelqu’un qui est, par ailleurs, passible de mort, on appliquera d’abord la peine de *qadhf* avant de procéder à l’exécution capitale. Allâh Très-Haut a dit :

90 Authentique, rapporté par Ibn Abî Chayba, Al Bayhaqî et ‘Abd Ar-Razzâq

91 Selon un long hadîth authentique, rapporté par Ibn Abî Chayba, Ad-Dâraqoutnî et Mâlik dans son Mouwatta’

92 L’imâm Mâlik, fondateur du rite Mâlikite (712-795 de J-C.).

« Ceux qui accusent de (fornication) des femmes chastes, et qui, ensuite, ne produisent pas quatre témoins, flagellez-les de quatre-vingts coups fouet et n'acceptez plus jamais leur témoignage ! Ce sont eux les pervers, sauf ceux qui se repentent... » (STE 24/V. 4-5)

Et Le Très-Haut a dit encore :

« Ceux qui accusent de (fornication) des femmes vertueuses, chastes, innocenter et croyantes, sont maudits ici-bas et dans l'autre monde cl auront un énorme châtiment » (STE 24/V. 23)

On rapporte que le Prophète d'Allâh (ﷺ) a dit, à propos de la colère et de la malédiction mentionnées dans la formule du *li'ân* : l'anathème (STE 24/V. 6-7), que ce sont là des paroles entraînant la peine légale d'imputation calomnieuse de fornication.

Al-Hamadânî m'a rapporté, d'après Aboû Isḥâq, d'après Mouḥammad Ibn Yoûsouf, d'après Mouḥammad Ibn Ismâ'îl, d'après 'Abd Al'Azîz Ibn 'Abd Allâh, que celui-ci a dit : Souleymân m'a rapporté d'après Thawr Ibn Yazîd, d'après Aboû Al Ghayth, d'après Aboû Hourayra, que le Prophète d'Allâh (ﷺ) a dit : **« Evitez les sept abominations. »** - Et quelles sont-elles, ô Envoyé d'Allâh demandèrent-ils ? - Il dit : **« L'association à Allâh, la sorcellerie, le meurtre d'une âme déclarée intangible par Allâh, sauf pour motif légitime, l'usure, le fait de dilapider la fortune de l'orphelin dont on est le tuteur, le fait de tourner le dos au jour de l'attaque, l'imputation calomnieuse de fornication à l'encontre des femmes mariées croyantes et innocentes »**[93].

La fornication comporte une profanation du caractère sacré du *ḥarâm*, une perturbation dans les filiations, une séparation, entre les époux - séparation qu'Allâh considère comme particulièrement grave - telles que tout homme raisonnable ou qui a tant soit peu de qualités morales, ne saurait ignorer. Si cet élément (l'instinct sexuel) n'était si dominant chez l'homme, Allâh n'aurait pas atténué le châtiment pour les deux coupables vierges, et Il ne l'aurait pas aggravé pour ceux qui sont mariés. Cette disposition existe chez nous, Musulmans, et dans

93 Rapporté par Al Boukhârî et Mouslim

toutes les législations anciennes révélées par Allâh Puissant et Grand. Elle est demeurée en vigueur et n'a point été abolie ni supprimée. Qu'il soit donc Béni, Celui qui surveille Ses serviteurs, Celui que les grandes choses de Sa création ne distraient point, Celui pour qui ce qu'il y a de grandiose dans Son univers, ne réduit en rien la faculté d'y voir les moindres détails ! Car Il est tel qu'Il s'est dit Lui-même :

« Le Vivant, L'Eternel, Celui que n'atteint aucune somnolence ni aucun sommeil. » (STE 2/V. 255)

« Il sait ce qui pénètre dans la terre et ce qui en sort, ce qui descend du ciel et ce qui y monte. Et c'est Lui Le Miséricordieux, Le Pardonneur. » (STE 34/V.2)

« ... C'est Lui Le Connaisseur de ce qui est voilé et de ce qui est manifeste. Et c'est Lui Le Sage et L'Omniscient. » (STE 6/V.73)

« ...Pas un atome sur La terre et dans les cieux n'échappe à Sa connaissance. » (STE 10/V.61)

La chose la plus grave que puisse commettre l'homme, c'est de déchirer le voile protecteur qu'Allâh, par Miséricorde, a étendu sur Ses serviteurs. Notre point de vue est celui qui ressort de ce hadîth que nous a rapporté Al-Hamadânî, d'après Al Balkhî, d'après Al-Firbarî, d'après Al-Boukhârî, qui a dit : Yahyâ Ibn Souleymân m'a informé qu'Ibn Wahb a dit : 'Amr m'a informé, d'après Boukayr, d'après Souleymân IbnYasâr, d'après 'Abd Ar-Rahmân Ibn Jâbîr, d'après son père, d'après Aboû Bourda l'Ansârite) qui a dit :

« J'ai entendu le Prophète d'Allâh déclarer : **« On ne doit pas infliger plus de dix coups de fouet, sauf pour une des peines légales édictées par Allâh Puissant et Grand »**[94].

- Et c'est aussi l'opinion de Aboû Ja'far Mouhammad Ibn 'Alî An-Nasâ'î le Châfi'ite, qu'Allâh lui fasse miséricorde.

Quant à la sodomie, c'est une chose affreuse et répugnante. Allâh Très-Haut a dit :

94 Rapporté par Al Boukhârî et Mouslim

« Et Loth, quand il dit à son peuple : Commettrez-vous la turpitude abominable dans laquelle ne vous a précédé personne au monde ? » (STE 7 /V.80)

Allâh (ﷻ) a lancé contre les coupables de sodomie, par rafales continues, une pluie de cailloux argileux pourvus d'une marque. (STE LL/V.82-83 ET STE15/V.74)

Mâlik (Qu'Allâh lui fasse miséricorde) estime qu'en ce cas, l'actif et le passif encourent la lapidation, qu'ils aient ou non la qualité de *mouḥsân*. Certains docteurs mâlikites justifient cet avis par le fait qu'Allâh Puissant et Grand conclut ainsi le verset au sujet de la lapidation qu'Il infligea aux Sodomites :

« ... Et les pierres marquées devant ton Maître, toujours prêts à fondre sur ceux qui sont chargés d'iniquités. » (STE11/V.83)

D'où il résulte nécessairement que, pour quiconque commet maintenant cette même iniquité, les pierres sont aussi proches. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter de la divergence d'opinion sur cette question.

Pourtant, pour qui veut être sage, il y a de larges échappatoires aux péchés.

En effet, Allâh (ﷻ) n'a rien déclaré illicite sans donner à Ses serviteurs des compensations licites, plus belles et meilleures que les choses interdites. Il n'y a d'autre divinité que Lui !

Sur l'interdiction de suivre la passion, j'ai composé les vers suivants, à titre d'exhortation :

Je dis à mon âme : ce qui est clair n'est pas comme
ce qui est obscur et les hommes sont mortels et fils de mortels
Protège ton âme contre celui qui la déshonore
et repousse la passion, car la passion est la clef
de la porte de la perdition.

J'ai constaté que les débuts de la passion

sont aisés et agréables, mais la fin en est amère

et ses voies sont scabreuses.

Qu'est-ce que la volupté de l'homme, puisque la mort la suit, même s'il vivait deux fois autant que Noé fils de Lamech ?

Ne t'attache donc pas à une demeure

qui dure aussi peu. Elle-même nous avertit

de l'imminence de notre anéantissement.

Mais on ne l'abandonne vraiment que quand on la possède. Que de gens l'abandonnent, qui, en leur for intérieur, lui restent attachés !

Car celui qui abandonne ses espérances alors que ce ne sont que des génisses sauvages (et n'ont donc pas de lait), n'est pas comme celui qui les laisse avec les pis gonflés de lait.

Et celui qui aborde l'objet de ses désirs avec l'ardeur d'un passionné et la sagesse de quelqu'un qui abandonne, (d'un indifférent),

est le plus digne des serviteurs d'Allâh d'obtenir auprès de Lui une place au jardin du Paradis

Celui qui ne se fait aucune illusion sur

l'objet de ses désirs, considère comme stupide

vanité tout ce que les hommes possèdent.

Celui qui connaît le Clément ne désobéit

point à Ses ordres, même si on lui donnait tous

les royaumes du monde.

Le chemin de la piété et de la dévotion est la meilleure

des voies. Qui s'y engage avec clairvoyance

est le meilleur des voyageurs.

Au contraire, celui qui s'en écarte connaîtra

les tribulations et celui qui ne sait pas
se contenir ne vivra jamais heureux.
Heureux ceux qui se sont dirigés vers cette voie
avec des âmes légères et des caractères pleins de douceur!
Ils ont été exemptés des haines secrètes (qui rongent)
les âmes et ils ont reçu le privilège d'être puissants
comme des rois
Ils ont ainsi vécu comme ils ont voulu et sont
morts comme ils le désiraient et ont obtenu l'éternel séjour,
vaste et accueillant.
Ils ont été rebelles aux ordres de la chair,
dans toute volupté, grâce à une lumière
qui dissipe et déchire les ténèbres de l'égarement.
Si ce n'était que leurs corps a besoin de nourriture,
tu croirais qu'ils vivent une vie semblable
à celle des anges
Seigneur, donne-leur la première place,
rends-les plus vertueux encore et répands sur eux, en tous lieux,
Tes Grâces et Tes Faveurs!
Et toi, mon âme, sois ferme, ne te lasse point,
efforce-toi d'obtenir l'éternel bonheur dans l'autre monde!
Si tu examines avec précision la nature de ton activité
dans la passion, tu sauras que ce n'est pas
ainsi qu'il faut agir.
Car Allâh a expliqué la Loi à l'humanité
avec une clarté plus vive que celle

des étoiles de la voie lactée.

Mon âme, efforce-toi donc vers ton salut

et sois aussi pénétrante que les sabres tranchants et affilés !

Car si les hommes réfléchissaient sur les fins de leur création,
il n'y aurait pas un vivant qui rirait.

Des mérites de la continence

En amour, l'attitude la plus méritoire que l'homme puisse observer c'est la continence, l'abstention du péché et de la turpitude ; c'est aussi qu'il ne se désintéresse point et qu'il n'oublie pas la récompense que lui réserve son Créateur comme délices dans l'Eternelle demeure ; qu'il ne désobéisse point à son Seigneur qui le comble de Ses Grâces, Qui a daigné faire de lui le noble objet de Ses commandements et interdictions, Qui lui a envoyé pour cela Ses Prophètes, et a établi fermement Sa Parole auprès de lui, dans Sa Sollicitude et Sa Bonté.

Celui dont le cœur est égaré, dont l'esprit est accaparé par l'amour et dont la passion est intense et triomphante, en sorte que le désir l'emporte sur la raison et la concupiscence subjugue la religion, cet homme-là, disons-nous, s'il fortifie alors son âme par l'autocritique, comprendra (avec l'Aide de Dieu) que cette âme est bien : ***« .. Celle qui ordonne toujours le mal... »*** (ste 12/V.53) II lui rappellera alors le châtiment d'Allâh Très-Haut, il méditera sur son imprudence envers Son Créateur qui, pourtant, le voit ; il mettra son âme en garde contre le Jour du retour et de sa mise en présence devant le Souvenir Tout-Puissant, sévère dans Son châtiment, mais aussi Clément Miséricordieux. Alors, avec l'œil de sa conscience, il se verra isolé de tout défenseur en face de : ***« ...de Celui qui connaît les choses cachées... »*** (ste 5/V.9)

« Jour où ni fortune ni enfants ne serviront de rien, sauf celui qui viendra à Allâh avec un cœur pur. » (ste 26/V. 88-89)

« Au Jour où la terre sera changée en autre chose que la terre, ainsi que les cieux… » (ste 14/V.48)

« Le Jour où chaque âme se trouvera confrontée à ses bonnes et ses mauvaises actions, et désirera qu'entre elle et cela il y ait un espace éloigné... » (STE 3/V. 30)

« Et ils trouveront leurs actions devant eux, et ton Seigneur n'est injuste envers personne » (STE 18/V. 49)

« Au Jour de la grande catastrophe, au Jour où l'homme se rappellera ce qu'il a fait volontairement, où l'Enfer apparaîtra à quiconque : quant à celui qui s'est montré inique et a préféré la vie de ce monde, en vérité, l'Enfer sera sa demeure. Mais celui qui aura craint la Majesté de son Seigneur, qui aura interdit la passion à son âme, en vérité, le Paradis sera sa demeure » (STE 79/V. 34-41)

Au Jour dont le Très-Haut a dit : ***« A chaque homme, Nous avons attaché son œuvre à son cou et Nous lui produirons, au Jour de la Résurrection, un livre qu'il trouvera ouvert devant lui. Lis ton livre toi-même, il suffit aujourd'hui pour te demander des comptes. »*** (STE 17/V.13-14)

Au Jour de la Résurrection, le pécheur dira : ***« ... Malheur à moi ! Comment se fait-il que ce livre ne Laisse ni faute vénielle ni péché capital sans les compter ? »*** (STE 18/V. 49)

Que dire alors de celui qui a refermé son cœur sur un feu plus ardent que celui du bois de tamarin, qui a enclos dans son sein quelque chose de plus affilé qu'un glaive, qui a eu la gorge serrée par la pénible déglutition de choses plus amères que la coloquinte, qui a forcé son âme à s'écarter de ce qu'elle convoitait et dont elle se préparait à jouir de façon assurée puisque nul obstacle ne s'y opposait ? En vérité, cet homme-là mérite d'éprouver de la joie demain, au Jour de la Résurrection, d'être parmi ceux qui sont rapprochés (d'Allâh) dans la Demeure de la récompense et le monde de l'Eternité, d'être à l'abri des affres de la Résurrection et de l'effroi du Jugement dernier, et enfin de recevoir d'Allâh la paix en échange de ses tourments au Jour où tous les morts seront ressuscites.

Le médecin Aboû Moûsâ Hâroûn Ibn Moûsâ m'a raconté ce qui suit : « Je connaissais, parmi les habitants de Cordoue, un jeune homme beau de visage ; il s'était voué à la dévotion et avait renoncé au monde.

Il avait un frère en Dieu et entre eux deux toute gêne était bannie. Un soir, il alla lui faire visite et résolut de passer la nuit chez lui. Or, il arriva que le maître de maison dût aller voir une de ses connaissances qui habitait loin de chez lui. Il partit donc, avec l'intention de revenir promptement. Le jeune homme s'installa dans la demeure de son ami avec la femme de ce dernier ! Elle était extrêmement belle et aussi jeune que son hôte. L'absence du maître de maison se prolongea jusqu'à ce que le garde de nuit fit sa ronde et alors il ne put plus rentrer chez lui. La femme, voyant que l'heure était passée et que son mari ne pourrait venir cette nuit-là, conçut des désirs sur le jeune homme. Elle alla vers lui et le sollicita. Aucun tiers n'était avec eux, si ce n'est Allâh Puissant et Grand. Le jeune homme fut tenté de la posséder, mais sa raison lui revint et il pensa à Allâh Puissant et Grand ; puis il mit son doigt sur (la flamme) de la lampe et son doigt se crevassa (de brûlures). Alors il dit : « O mon âme, goûte cette souffrance ! Mais qu'est cela auprès du feu de l'Enfer ? » - Ce spectacle émut vivement la femme ; mais elle insista et le malheureux fut pris du désir inné chez l'homme. Alors il réitéra son geste et quand l'aube pointa, son index était complètement mutilé par le feu ». - Penses-tu que cet homme en serait arrivé à ce point dans sa lutte contre son âme, s'il n'avait été aux prises avec un désir enragé et crois-tu qu'Allâh ne lui tiendra pas compte d'une telle attitude ? Mais si ! Il est bien Le Très Généreux et Le Très Savant.

Une femme en qui j'ai confiance, m'a rapporté qu'elle-même et un jeune homme s'étaient mutuellement épris. Les commérages se répandaient. Un jour, ils se trouvèrent tous deux seuls et il lui dit :

« Viens, pourquoi ne pas nous abandonner à ce que l'on dit déjà de nous ». - « Non, répondit-elle ; par Allâh ! Cela ne sera jamais, tant que je réciterai cette Parole d'Allâh : ***« Ce jour-là les amis seront mutuellement ennemis, sauf ceux qui craignent Allâh. »*** (STE 43/V. 67). La femme ajouta : « Au bout de peu de temps nous nous unîmes licitement. »

Un de mes compagnons en qui j'ai confiance m'a rapporté qu'un jour il se trouva seul avec une jeune fille aussi jeune que lui. Elle lui fit des propositions. Alors il lui dit : « Non pas ! La reconnaissance pour le bienfait d'Allâh qu'Il m'a accordé de pouvoir être avec toi, qui était

mon plus cher désir, exige que je renonce à ton amour pour obéir à Ses Commandements ». Je le jure, c'est là une attitude rare dans les temps anciens. Que dire pour les temps que nous vivons où le bien a disparu et où le mal s'est répandu ?

Je ne puis expliquer ces informations, qui sont véridiques, que par deux sortes de raisons qui ne laissent aucun doute. Ou bien il s'agit d'un caractère qui n'est pas porté aux choses de l'amour, ayant clairement conscience qu'il y a bien mieux que cela. Alors notre homme ne répond pas aux sollicitations de la coquetterie quand elles s'expriment une fois ou deux. Cependant, si pareille tentation durait, la nature pourrait céder et ces gens répondraient sans doute à l'appel secret de la séduction. Mais Allâh les a protégés en interrompant l'action du mobile, par égard pour eux et parce qu'Il sait qu'au fond de leurs cœurs ils cherchent refuge en Lui contre les turpitudes et implorent la bonne direction. Il n'y a d'autre divinité que Lui ! - Ou bien, nous avons affaire à une claire conscience qui intervient à ce moment-là et à un esprit de renoncement qui refoule la montée du désir à l'instant où il se manifeste, parce qu'Allâh Puissant et Grand, veut du bien à notre homme. Qu'Allâh nous place parmi ceux qui e craignent et espèrent en Lui ! Amîn !

Aboû 'Abd Allâh Mouḥammad Ibn 'Oumar Ibn Maḍâ m'a rapporté, d'après des gens de confiance des Banû Marwân qui font remonter ce récit à Aboû Al 'Abbâs Al-Walîd Ibn Ghânim, que celui-ci a relaté les faits suivants : le Calife 'Abd Ar-Raḥmân Ibn Al-Ḥakam[95] dut s'absenter plusieurs mois à l'occasion de ses expéditions militaires. Alors il consigna le palais à son fils Mouḥammad[96], qui devait lui succéder sur le trône califal, et lui assigna un logement sur la terrasse. Il devait y passer ses nuits et y résider le jour. Il ne l'autorisa point à sortir du tout. Il lui affecta, pour chaque nuit, un des vizirs et un jeune homme d'entre les chefs de gardes du palais qui devaient passer la nuit avec lui sur la terrasse. Le prince vécut une longue période dans ces conditions et resta longtemps sans nouvelles de sa famille. Il avait alors

95 . 'Abd Qr-Raḥmân II. Calife de Cordoue

96 Mouḥammad 1er. Calife de Cordoue (852-886 J-C.).

vingt ans environ. Or, il advint que mon tour de garde où je devais passer la nuit auprès de lui correspondit avec celui d'un garde noble, jeune et fort beau de visage. Alors je me dis : « J'ai peur que, cette nuit, Mouḥammad Ibn 'Abd Ar-Raḥmân ne tombe dans la perdition en commettant le péché et en cédant aux séductions de Satan ». Puis j'allais me coucher à ma place sur la terrasse extérieure, tandis que Mouḥammad était sur la terrasse intérieure donnant sur le harem du Commandeur des Croyants. Quant au jeune garde noble, il était à l'autre extrémité, près de l'entrée de l'escalier. Je demeurais à observer attentivement le prince qui me croyait endormi et ne se doutait pas que je le voyais. Quand la première partie de la nuit fut passé, je le vis se dresser et rester un petit moment assis (sur son lit). Puis il récita une prière protectrice contre les entreprises de Satan et se recoucha. Au bout d'un instant, il se releva, mit sa tunique et s'apprêta à sortir de son lit. Puis il enleva sa tunique et se recoucha. Mais il se releva une troisième fois, remit sa tunique, laissa pendre ses jambes hors du lit et demeura un instant dans cette position. Alors il appela le jeune garde par son nom. Celui-ci lui ayant répondu, il lui dit « Descends de la terrasse et reste dans l'enceinte du dessous. » Le jeune homme obtempéra à cet ordre. Quand il fut descendu, Mouḥammad se leva, ferma la porte intérieure et revint à son lit. A partir de ce moment-là, je compris qu'Allâh lui voulait du bien ».

Aḥmad Ibn Mouḥammad Ibn Al-Jasoûr m'a rapporté, d'après Aḥmad Ibn Mouṭarrif, d'après 'Oubayd Allâh Ibn Yaḥyâ, d'après son père, d'après Mâlik, d'après Ḥabîb, d'après 'Abd Ar-Raḥmân l'Ansârite, d'après Ḥafṣ Ibn Âṣim, d'après Aboû Hourayra, d'après le Prophète d'Allâh, (ﷺ) que celui-ci a dit :

« Il y a sept sortes de gens sur qui Allâh étendra Son Ombre au Jour où il n'y aura point d'autre ombre que la Sienne : un Imâm juste (chef de l'Exécutif) ; un jeune homme qui a grandi dans le culte d'Allâh Puissant et Grand ; un homme dont le cœur reste attaché à la mosquée du moment où il en sort jusqu'au moment où il y revient ; deux hommes qui s'aiment en Allâh et se réunissent et se séparent en Lui ; un homme qui, dans la solitude, pense à Allâh et dont les

yeux débordent alors de larmes ; un homme qu'une femme noble et belle sollicite et qui lui dit : je crains Allâh ; un homme qui fait une aumône et la cache afin que sa main gauche ne sache pas ce que dépense sa main droite »[97].

Un jour, je fus invité à une réunion où se trouvait une personne dont le physique plaisait aux regards et dont les qualités morales gagnaient les cœurs. Je répondis à cette invitation. Or, c'était de grand matin et après avoir fait la prière de l'aube et m'être mis en tenue, une pensée me vint et des vers me passèrent en tête. Avec moi se trouvait un de mes amis qui me dit : « Pourquoi restes-tu ainsi silencieux et le regard baissé ? » Je ne lui répondis pas avant d'avoir achevé ces vers ; je les transcrivis et les lui remis, puis je ne me rendis finalement pas à cette réunion. Parmi ces vers, je citerai ceux-ci :

Es-tu séduit par une beauté dont l'absence
te donne de l'insomnie, et par le rafraîchissement
d'une union dont le secret te brûle le cœur
Et par la proximité d'une demeure qu'il te faudra
bientôt quitter, alors que sans ce voisinage,
il n'y aurait pas eu de séparation
Et par un goût délicieux qui laisse place
pour toi à l'amertume de la coloquinte
et par une large aisance qui recèle en son sein de la gêne ?

S'il n'y avait ni rétribution, ni châtiment, ni récompense, nous serions tenus de consacrer entièrement notre vie à déployer tous nos efforts, d'user de toutes nos facultés et d'épuiser nos forces à rendre

97 Rapporté par Al Boukhârî, Mouslim et Mâlik.

grâces au Créateur Qui a commencé par nous combler de Ses faveurs avant même que nous en fussions dignes, Qui nous a fait don de l'intelligence par laquelle nous L'avons « connu », Qui nous a gratifiés des sens, de Sa science, de la connaissance des arts subtils, Qui a répandu sur nous la pluie bienfaisante des cieux, Qui nous a mis au-dessus de la plupart des créatures, nous a confié le dépôt de Sa Parole, a fait de nous le siège de Sa religion, a créé pour nous le Paradis sans que nous y ayons nécessairement droit, et a voulu que Ses serviteurs y entrassent par leurs bonnes actions pour que le Céleste séjour devînt ainsi pour eux une récompense due.

Allâh Très-Haut a dit en effet : **« *Aucun être ne sait ce qu'on a réservé pour eux comme réjouissance pour les yeux, en récompense de ce qu'ils oeuvraient !* »** (STE 32/V.17)

C'est Lui Qui nous a montré la voie du Paradis, Qui nous a fait voir la direction de Son ombre. Il a voulu que Sa plus grande faveur, Son plus grand bienfait envers nous (c'est-à-dire le Paradis) fût pour nous un droit que nous pouvons faire valoir envers Lui et une promesse qu'Il tiendra. Il nous a remerciés de ce qu'Il nous a octroyé Lui-même l'obéissance qu'Il nous a donné dans la force de pratiquer. (Ainsi), dans Sa bonté, II nous a récompensés de Ses propres grâces. C'est là une Générosité qui défie les intelligences et que les cœurs ne peuvent s'expliquer.

Qui connaît son Seigneur et sait justement apprécier la mesure de Son agrément et de Son courroux, fera peu de cas des joies éphémères et des vanités périssables. Comment n'en serait-il pas ainsi, alors qu'Allâh a fait des menaces qui font frissonner les corps de ceux qui les entendent et fondre leurs âmes, et qu'Il nous a fait de Son châtiment des descriptions qui ne laissent place à aucun espoir ? Comment donc s'écarter de l'obéissance due à ce Monarque généreux ? Pourquoi désirer une jouissance passagère, toujours accompagnée de regret, entraînant toujours la responsabilité et infligeant bien souvent une honte ineffaçable à celui qui s'y adonne ? Pourquoi persévérer ainsi (dans l'erreur) alors que le Héraut nous a fait entendre Sa voix et que - pour ainsi dire - la mélopée des conducteurs de la caravane nous guide vers la demeure

de la stabilité, soit vers le Paradis, soit vers l'Enfer ? Mais en vérité, tergiverser en pareille matière, n'est autre que de l'égarement manifeste.

A ce sujet, j'ai composé ces vers :

Il a mis un frein à ses amusements et à ses plaisirs ;

il s'est montré continent dans son amour et dans ses libations.

Il est temps pour le cœur de se réveiller et

d'écarter les voiles qui le recouvrent.

Il a été distrait des plaisirs que je lui connaissais

par la crainte d'un Jour où les consciences seront éprouvées.

Ô mon âme, agis fermement, efforce-toi et laisse là, la poursuite de ta passion et toute la lassitude qu'elle cause.

Empresse-toi vers ton salut et déploie tes efforts pour te libérer des maux de la passion.

Peut-être arriverai-je à en triompher,
à échapper à son emprise et à sa flamme.

Ô toi qui plaisantes alors que le sort est sérieux avec toi,
ne redoutes-tu pas ses calamités acérées ?

De toutes les exhortations qui t'ont été prodiguées, retiens seulement les singulières vicissitudes que le sort t'a montrées.

Laisse là une demeure à l'éclat périssable et un gain qui se joue de qui en est la cause.

Jamais quelqu'un ne s'est débattu dans l'enceinte de cette demeure sans que ses murs n'aient rudement repoussé celui qui essayait de les ébranler.

Celui qui possède une véritable connaissance d'Allâh trouve un asile sûr et son cœur s'installe dans l'abri de la large Protection divine.

Un royaume éphémère n'est point comme un royaume éternel et la vraie piété n'est point comme la piété adultérée.

L'homme qui craint Allâh n'est pas comme le libertin
et la véridicité n'a rien de commun avec le mensonge.

Si nous étions à l'abri du châtiment, si nous ne craignions point le redoutable courroux d'Allâh,

Si nous n'avions pas peur de Son Feu qui a été créé pour tout homme aux paroles criminelles et perverses,

Nous n'en serions pas moins tenus de Lui obéir,
de refouler les messagers de la passion,

De renoncer sincèrement à demeurer ici-bas et de blâmer sévèrement celui qui s'attend à y rester.

Car nous avons vu ce que le monde fait de ses adeptes :
il fait d'eux ce que la flamme fait du bois.

Que de gens s'appliquent à rechercher les fleurs de ce monde et en sont empêchés par le trépas !

Que d'hommes, âpres dans la discussion, ayant obtenu ce qu'ils désiraient éprouvent les revers qu'ils redoutaient, précisément à cause de cette âpreté

Que de gens s'efforcent d'atteindre ce qu'ils souhaitent,
mais en réalité c'est leur perte qu'ils recherchent !

Tandis qu'on voit l'homme dans une situation élevée et royale ;
voici qu'il retombe au rang le plus bas de sa hiérarchie,

Semblable aux céréales que le pied endommage en les foulant quand leurs tiges sont déjà d'une belle venue,

Que de gens brisent leurs âmes de chagrin et de désespoir à la poursuite d'un bonheur qui s'obstine à les fuir!

N'y a-t-il pas là un frein admirable qui augmente encore la beauté morale du sage qui le possède ?

A plus forte raison en est-il ainsi puisque l'Enfer est réservé au méchant quand il se détourne de la voie droite,

Et que, au Jour du règlement des comptes, Allâh le confondra et mettra au grand jour toutes les choses suspectes qu'il cachait soigneusement.

Celui qu'Allâh favorise de Sa Miséricorde,
jointe à une grande abondance de Ses dons,

Et qui, dans sa folie,
les emploie à faire ce qu'Allâh a interdit dans Son Livre,

N'est-il point l'homme qui mérite le plus, demain,
d'encourir le Châtiment et la Colère d'Allâh ?

Rendons grâces à un Seigneur dont La Bienveillante Puissance est aussi près de nous que nos veines jugulaires.

Et qui nourrit tous les humains,

Louanges à Allâh pour les grâces qu'Il répand et parce qu'Il réfrène les coups du sort!

Il a mis à notre service la terre et le ciel
et l'eau de l'atmosphère et les constellations du firmament.

Ecoute donc la voie et laisse de côté qui Lui désobéit ; seul supportera la charge du bois celui qui l'a ramassé.

Et j'ai dit encore :

Un monde, dont les faveurs ne sont que des prêts qu'il faut rendre,
t'a prêté une vie florissante, mais dont l'éclat se fanera.

Est-ce qu'un homme au jugement droit peut souhaiter une vie que le sombre trépas est sur le point de visiter ?

Et comment l'œil goûterait-il le sommeil d'une heure,
-alors que les spectacles qu'il a vus l'ont longuement édifié ?

Et comment l'âme se plairait-elle à séjourner dans une demeure transitoire où elle sait bien qu'elle n'est pas faite pour rester ?

Comment peut-elle penser un instant à la terre alors quelle ne sait pas où elle retournera après la mort ?

N'a-t-elle pas une suffisante occupation dans la recherche de son salut, ne trouve-t-elle pas un frein dans la crainte du Châtiment ?

Elles ont été frustrées, les âmes que le plaisir d'un instant a conduites à un feu brûlant dont l'ardeur ne s'éteint pas.

Elles avaient un conducteur qui les stimulait et hâtait leur marche vers un but autre que le but véritable de leur course.

Une chose leur est conseillée, mais elles en recherchent une autre et elles prennent une direction qui n'est pas assignée à leur voyage.

Se hâtent-elles de faire ce qui compromettra leur Résurrection alors qu'elles savent bien que le Châtiment est au bout de leur course ?

Elles vident de tout contenu ce qui est stricte d'obligation et elles se contentent d'un résidu. Leur égarement et leur rébellion les ont rendues malheureuses.

Elles se complaisent dans ce qui ne peut que leur apporter des épreuves et elles s'écartent de ce qui leur assurerait le succès.

Elles se détournent d'un Seigneur Qui les a conviées à se bien conduire et elles suivent un monde qu'il eût été sage de fuir.

Ô victime d'un leurre ! Hâte-toi de venir à résipiscence, car Allâh a une demeure dont le Feu ne s'éteint pas.

Ne choisis pas l'éphémère plutôt que l'éternel : c'est dans le choix que se manifeste la véritable intelligence.

Sais-tu que la vérité est dans ce que tu as abandonné alors que tu suis des voies évidemment scabreuses ?

Dans ton égarement, tu laisses les chemins lumineux pour t'engager dans des voies obscures où le pied butte et se blesse.

Tu te plais à des amusements suivis de repentir et qui, quand ils sont finis, laissent des suites (fâcheuses).

Les plaisirs et les joies auront tous une fin ; mais les conséquences des fautes et la honte qu'elles entraînent, demeurent.

Ô toi qui es victime d'un marché de dupe, es-tu bien éveillé ? Car les secrets des événements sont maintenant apparus au grand jour.

Empresse-toi d'obtenir l'agrément de ton Seigneur : respecte Ses défenses puisque leur flambeau brille d'un vif éclat.

Des distractions détournent de toi (la notion) du temps qui passe et tu es leurré par un monde dont les suggestions te nuisent.

Que de nations ont été trompées par la vie avant nous tandis que leurs demeures désertes s'offrent aujourd'hui à tes regards.

Médite sur le passé et tires-en édification, car ce qui aiguise les esprits ce sont les leçons qu'ils tirent des choses.

Les sommets qui dominaient ces anciennes demeures ont été fortifiés par maints tyrans et par maints ambitieux, et les victoires remportées par ces nations le garantissaient contre leurs ennemis.

Le sein de la terre s'est renfermé sur elles ; elles ont été dispersées et qui n'était que prêté est revenu à son légitime propriétaire.

Que de gens dorment, sans souci de la mort...

Que d'iniquités ont été commises par un despote arrogant avec des mains qui encourront la vengeance auprès du Maître du Trône !

Je constate que, quand tu recherches le monde, tu fais tous tes efforts et pourtant tu sais bien que ce monde dévie de la voie droite.

Pour obéir au Clément, tu es retenu par la nonchalance et tu fais preuve d'une inexcusable lenteur.

Tu te mets en garde contre des soucis qui passeront et finiront et tu oublies l'Enfer contre lequel tu as pourtant le devoir de te préserver.

Il me semble voir ta contrariété se manifester nettement quand les coups inévitables du sort te frappent.

C'est alors que l'homme dit : qui me rendra des temps révolus,
dans lesquels je pouvais exercer mon choix ?

Sois attentif à un Jour qui te fait déjà sentir ses approches,
un Jour terrible qui apporte à l'âme son agonie.

Ce Jour-là, tous ceux qui te fréquentaient déclareront n'avoir rien de commun avec toi et ce sera l'Heure de l'écroulement des espoirs.

Et tu seras déposé dans un séjour étroit et obscur dont la couleur terreuse frappera les regards.

On t'appellera mais tu ne sauras pas identifier celui qui appelle, alors que le voile aura été enlevé du visage de la vie

On t'appellera pour un Jour terrible et redoutable, pour l'Heure d'une Résurrection bien connue de tous.

Lorsque ce jour-là les bêtes sauvages seront rassemblées, que nos feuillets seront réunis et divulgués parmi nous,

Lorsque le Paradis sera embelli et rapproché de nous, et que le jeu de l'Enfer sera attisé,

Lorsque le soleil qui illumine le matin, s'assombrira et que les étoiles brillantes tomberont rapidement,

Oui, c'est un ordre sublime dont le bel agencement des astres est résulté ; mais maintenant c'est un autre ordre qui les disperse.

Les montagnes seront mises en mouvement et la terre sera changée et les chamelles pleines seront abandonnées par leur propriétaire.

Et alors (l'homme) se verra affecter soit une demeure aux délices éternelles, soit une prison dont les chaînes le retiendront toujours captif.

C'est en présence d'un Tout-Puissant à la fois Compatissant et Sévère que les péchés grands et petits seront dénombrés.

Au Jour de la Résurrection, le coupable de fautes vénielles se repentira et les fautes graves feront périr leurs acteurs.

Des corps auront une situation enviable et leurs âmes vivront quand leur comportement extérieur aura fidèlement reflété leur for intérieur.

Alors ils seront entourés par la Grâce et la Bonté divines et Allâh les fera habiter une demeure où la consommation d'un vin délicieux est licite.

Les pervers ne les rejoindront que lorsque, sur un champ de course, le cheval et l'âne seront égaux!

Les adeptes des joies de ce monde s'en iront avec elles, alors que tu les croyais réservées aux gens particulièrement favorisés.

Car on n'obtient les faveurs qu'en méprisant le monde et on ne périt que quand on s'en approche et le fréquente.

Un ambitieux après l'autre se sont précipités avidement vers lui, mais l'homme intelligent et sage a su à quoi s'en tenir par expérience.

Sois calme devant le flot des vicissitudes du sort, ne t'y mêle point car il te choisirait spécialement pour t'engloutir.

Garde-toi de te laisser leurrer par ce que tu vois de ce monde : un esprit éclairerait ce qu'en vaut l'aune.

J'ai constaté que les rois de la terre recherchent la puissance et se plaisent à se procurer les jouissances de l'âme.

Et ils ont abandonné les voies de la modération dans leurs ambitions à ceux qui poursuivent les choses mesquines, grandement méprisables.

Ce qu'ils veulent, c'est s'engager dans les voies de l'injustice, voies qu'il importe grandement d'écourter à qui veut faire son salut.

La vraie gloire, est-ce autre chose qu'un honneur bien gardé, étant entendu que l'honneur des hommes est sauf quand leurs ambitions sont brisées ?

Y a-t-il vraiment un autre gagnant que celui qui se confie à Allâh, qui se contente de son sort, dont l'âme est sans ambition et fait montre d'une grave dignité ?

Les détenteurs du pouvoir sont assaillis par des craintes et des soucis qu'ils sont impuissants à supporter et qui épuisent leur patience.

Cela, nous le voyons de nos yeux mais une ivresse nous environne, dont les fumées ne se dissipent point.

Demande-toi qui a construit la voûte protectrice au-dessus de la terre, alors que ce Constructeur connaissait parfaitement les régions habitées et les régions désertiques de celle-ci;

Quel est Celui dont l'ordre retient les corps célestes et la terre sans qu'Il ait besoin de les étayer sur des fondements stables ;

Quel est Celui qui a décrété de les organiser avec une sagesse telle que l'alternance des nuits et des jours est parfaitement réglée ;

Qui a répandu les eaux sur la surface de la terre, en sorte que les semences et les fruits en sont nourris ;

Qui a donné leur coloris aux fleurs des plantes en sorte que les roses et les narcisses brillent d'un vif éclat sur la terre ;

II en est de verdoyantes dont la douce clarté plaît aux regards, et il en est de rougeoyantes qui éblouissent la vue ;

Qui a creusé les lits des fleuves sans effort, en sorte que leur flot a jailli des durs rochers ?

Qui a réglé le soleil dont l'éclat est si lumineusement blanc le matin et qui jaunit le soir ?

Qui a créé les corps célestes en leur assignant une vaste course et a parfaitement réglé leurs cycles ?

Qui donc a voulu que, quand une calamité frappe les esprits, ceux-ci ne puissent chercher secours qu'auprès de Lui Le Seul Vivant ?

(Si tu te poses ces questions), tu constateras que toutes les réponses convergent vers un Créateur à La Souveraine autorité de qui toute chose obéit avec soumission.

Il nous a montré Ses Signes miraculeux dans Ses Prophètes, qui ont pu les réaliser après en avoir été incapables.

Il a fait prononcer des paroles de sagesse

par certaines bouches qui ne furent point gênées

par la perte ou par la poussée de leurs dents de devant (l'extrême jeunesse et l'extrême vieillesse).

Il a fait sortir du dur rocher une chamelle

dont le beuglement se fit aussitôt entendre d'eux

(des Thamoûdites)[98]*,*

98 Cf. Cor.ste 7/V 73 , ste 11 /V 64 , ste 26 /V 155 et ste 54 /V 27.

Afin que des gens crûssent et qu'une petite troupe, menée à la perdition partir Qoudâr, fût infidèle.

Sans effort, Il a fendu pour Moise les flots de la mer que l'on vit nettement se retirer.

Il a sauvé son intime (Abraham) du feu de la fournaise et l'ardeur brûlante de celle-ci ne lui fit aucun mal.

Il a fait échapper au déluge Moïse grâce à qui une nation fut bien dirigée alors que les méchants d'entre elle avaient manifesté leur perversion.

De ses mains, Il fortifia David et son fils (Salomon) et lui seul avait le pouvoir de rendre leur position difficile ou aisée.

Il a soumis les tyrans du pays aux ordres de Salomon et celui-ci apprit à converger avec les oiseaux du ciel.

Il a fait à la nation de Aḥmad (Mouḥammad) l'insigne faveur de lui donner le Coran, et les expéditions guerrières de ce peuple purent atteindre les pays les plus lointaines.

Et Il le choisit spécialement pour (transmettre) les versets de vérité dont le solide tissu ne peut être défait.

Et, par le Texte irréfragable (des versets de vérité) Il nous a sauvés de l'infidélité des voies personnelles tournant sur l'axe de la perdition[99].

Malheur à nous! Pourquoi n'abandonnons-nous pas notre folie pour nous sauver d'un feu dont les étincelles jaillissent de toute part?

99 Remarquer ici encore la tendance ẓahirite de l'auteur.

Conclusion

Qu'Allâh te rende puissant ! Ici prend fin ce que je me suis remémoré pour satisfaire à ta demande, et obéir à ton ordre. Je n'ai pas cru devoir me retenir de citer dans cette épître des choses que mentionnent les poètes et dont ils font leurs thèmes favoris ; j'en ai exposé entièrement les aspects, je les ai traités séparément dans leurs chapitres respectifs - et les ai amplement commentés. C'est le cas, par exemple, de l'exagération poétique dans la description de l'amaigrissement, dans la comparaison des larmes avec des pluies abondantes ; et c'est encore le cas dans les propos sur l'insomnie totale et l'abstention de nourriture. Mais ce sont là des choses qui n'ont rien de réel et des excès sans justification.

Chaque chose a sa limite et Allâh (ﷻ) a assigné une mesure à chaque chose.

Certes, l'amaigrissement peut être très grand, mais s'il allait jusqu'au point que décrivent les poètes, l'individu deviendrait une fourmi et il dépasserait les bornes du raisonnable. La veille peut durer plusieurs nuits consécutives, mais si l'homme était privé de nourriture pendant deux semaines, il périrait. Si l'on dit que les veilles sont plus supportables que le manque de nourriture, c'est parce que le sommeil est l'aliment de l'âme et la nourriture celui du corps, encore que nourriture et sommeil participent ensemble à la vie. Mais je m'en suis tenu à la règle générale. Ainsi, le qâḍî Aboû 'Abd Ar-Raḥmân Ibn Jahhâf m'a rapporté qu'un individu était demeuré pendant un mois entier sans boire de l'eau. Mais, dans mon épître, je m'en suis tenu aux vérités connues, en dehors desquelles rien ne peut exister, et je me suis borné à mentionner, dans cet ordre d'idées, nombre de choses dont on peut largement se contenter seulement pour ne pas rompre avec la méthode et les images des poètes.

Beaucoup de nos amis trouveront dans cette épître des anecdotes les concernant, mais je ne les y ai nommés qu'en termes voilés, conformément à l'engagement que j'ai pris au début de cet ouvrage.

Je demande pardon à Allâh (ﷻ) pour des choses qu'inscrivent les deux Anges, dont les deux gardiens font le relevé et qui font partie de ce dont je viens de parler : je sais bien, en effet, que les paroles de l'homme sont comptées parmi ses œuvres. Mais si ces propos ne sont point du simple verbiage ils seront, s'il plaît à Allâh (ﷻ), peu de choses au regard des péchés capitaux qui ont fait l'objet d'une disposition du Texte sacré et sauront, en tout cas, servir d'exemples. Et c'est dans ce but que je les ai formulés.

Je sais que certains de mes adversaires me reprocheront d'avoir écrit un pareil livre et diront : il a enfreint ses principes et a dévié de sa direction. Mais personne n'a le droit de me prêter des intentions que je n'ai pas eues. Allâh Puissant et Grand a dit :

« Ô vous qui croyez, évitez bon nombre de soupçons, car certains soupçons sont des péchés... » (STE 49/V.12)

Ahmad Ibn Mouhammad Ibn Al Jasoûr m'a rapporté, le tenant de Ibn Abî Dalîm, d'après Ibn Waddâh, d'après Yahyâ Ibn Yahyâ, d'après Mâlik Ibn Anas, d'après Aboû Az-Zinâd, d'après Al A'raj, d'après Aboû Hourayra , du Prophète d'Allâh (Faveurs et Bénédictions sur lui) : **« Faites attention à la conjecture, car elle est la parole la plus mensongère »**[100].

Mâlik a rapporté, d'après Sa'îd Ibn Abî Sa'îd Al Maqbariy, d'après Aboû Chourayh Al Ka'bî, que le Messager de Dieu (Bénédictions et Salutations sur lui) a dit : **« Quiconque croit en Allâh et au dernier jour, qu'il dise du bien ou qu'il se taise »**[101].

Et mon ami, Aboû Bakr Ibn Mouhammad Ibn Ishâq, m'a rapporté le tenant de 'Abd Allâh Ibn Yoûsouf Al-Azdî, d'après Yahyâ Ibn 'Â'idh, d'après Aboû 'Adiy 'Abd Al Azîz Ibn 'Alî Ibn Mouhammad Ibn Ishâq

100 Rapporté par Mâlik, Ahmad, Al Boukhârî, Mouslim, Aboû Dâwoûd et autres
101 Rapporté par Mâlik, Ahmad, Al Boukhârî et Ibn Hibbân

Ibn Al-Faraj, l'imâm en Egypte, qui a dit : Aboû al-Hasan Ibn Qâsim Ibn Dahîm Al Misrî m'a raconté, que, Mouhammad Ibn Zakarîyâ Al Ghallâni, d'après Aboû Al 'Abbâs, d'après Aboû Bakr, d'après Qatâda, d'après Sa'îd Ibn Al-Mousayyib qui a rapporté que 'Oumar Ibn Al-Khattâb (Qu'Allâh l'agrée) a composé pour les gens dix-huit maximes de sagesse, entre autres celles-ci : « Interprète la conduite de ton prochain de la façon la plus favorable, jusqu'à ce que tu sois obligé de changer d'opinion à son encontre » et encore : « Ne pense pas de mal d'une parole sortie de la bouche d'un

Musulman tant que tu peux l'interpréter favorablement »[102].

Telles sont - qu'Âllah (ﷻ) te rende puissant !

- les règles morales édictées par Allâh (ﷻ), par Son Prophète (ﷺ) et par le Chef des Croyants 'Oumar Ibn al-Khattâb (Qu'Allâh l'agrée).

En somme, je ne suis partisan ni de l'hypocrisie, ni de la médisance, et je ne verse pas non plus dans la dévotion persane. Lorsqu'on accomplit les devoirs religieux d'obligation, que l'on évite de transgresser les prohibitions divines, que l'on n'oublie pas la bonté dans les rapports avec le prochain, l'on peut être qualifié d'homme de bien. Et Allâh (ﷻ) suffit comme Juge.

L'on ne peut traiter d'un pareil sujet que si l'on a l'esprit libre et exempt de soucis. Or, malgré les mésaventures que j'ai connues, j'ai gardé en mémoire les souvenirs du passé que j'ai pu évoquer. Tu sais, en effet, que mon esprit est brisé par la situation où nous sommes : éloignement de nos demeures, exode loin de notre pays d'origine, vicissitudes du temps, disgrâces infligées par l'autorité, revirement d'attitude de mes amis, perte de la fortune acquise personnellement et héritée des aïeux, suppression des ressources, situation d'étrangers dans notre propre pays, disparition des biens et de l'influence, souci de protéger la parenté et les enfants et attente des événements que le destin nous réserve encore. Mais qu'Allâh (ﷻ) fasse que nous ne soyons pas de ceux qui se plaignent à d'autres qu'à Lui ! Qu'il nous fasse retourner (dans

102 Rapporté par Al Bayhaqî
Note : Allusion à la ste 113/V.4.

l'Eternité) en nous accordant tout ce qu'Il nous a promis de meilleur ! Certes, ce qu'Il nous a laissé est bien plus

Que ce qu'Il nous a pris et la part qu'Il nous a abandonnée est plus grande que celle qu'Il a prélevée. Ses Dons qui nous entourent, Ses Grâces dont Il nous a comblés sont infinies et jamais nous ne pourrons Lui payer le tribut de gratitude qui y correspond. Car toutes ces choses ne sont que libéralités et dons de Sa part. Nous n'avons aucune autorité sur nous-mêmes ; nous venons de Lui et c'est à Lui que nous ferons retour. Tout ce qui est prêté doit revenir au prêteur. A Lui la louange au commencement comme à la fin.

J'ai composé (à ce sujet) ces vers :

Du désespoir je me suis fait un bastion et une cuirasse et ainsi,
je n'ai point revêtu le manteau de la victime de l'injustice.

Pour moi un petit nombre de choses qui,
à l'exclusion du reste de l'humanité, assurent ma sauvegarde,
vaut mieux que la protection de tous les hommes.

Si ma religion et mon honneur sont saufs, je ne me soucie pas de ce qui s'éloigne de moi.

Hier s'en est allé, et je ne sais pas si j'atteindrai demain. Donc, à quoi bon me tourmenter ?

Qu'Allâh (ﷻ) fasse que nous soyons, toi et moi, au nombre des patients, des reconnaissants, de ceux qui Lui rendent grâces et proclament Son Saint Nom !

Amîn !

Louange à Allâh, Maître des Mondes !

Qu'Allâh (ﷻ) répande Ses Bénédictions sur notre prophète Mouhammad, sur sa famille et ses nobles Compagnons et qu'Il leur accorde le salut complet!

Ici se termine l'épître connue sous le nom du « Collier de la colombe » par Aboû Mouhammad 'Alî Ibn Ahmad Ibn Sa'îd Ibn Hazm (Qu'Allâh l'agrée). L'on a voulu embellir cet ouvrage en maintenant les meilleures de ses poésies pour en faire ressortir les beautés, en réduisant son volume, et en facilitant la compréhension d'idées peu communes exprimées par certains de ses mots. De tout cela, nous louons Allâh, Très-Haut, Le remercions de Son Aide et de Sa généreuse Assistance. Achevé de copier au début du mois de Rajab de l'an 738 hégire. Louanges à Allâh, Maître des Mondes!

Table des matières

Préface	5
Préambule	21
De la nature de l'amour	24
Des signes de l'amour	34
Ceux qui s'éprennent d'amour en dormant	45
Ceux qui s'éprennent sur une simple description	47
Ceux qui s'éprennent sur un simple regard	50
Ceux qui ne s'éprennent qu'au fil du temps	53
Ceux qui s'éprennent d'une qualité	57
Les allusions de la parole	61
Les signes faits avec l'œil	63
La correspondance épistolaire	66
Du messager	68
La garde du secret	70
La divulgation du secret	75
La soumission	78
L'insoumission	85
Le censeur	86
L'ami secourable	88
L'argus ou guetteur	92
Le délateur	96
L'union	106
L'évitement	118
La fidélité	134
La trahison	142
La séparation	144
Du minimum de contentement	161
La consomption	173
La consolation	177
La mort	194
La laideur du péché	203
Des mérites de la continence	235
Conclusion	251